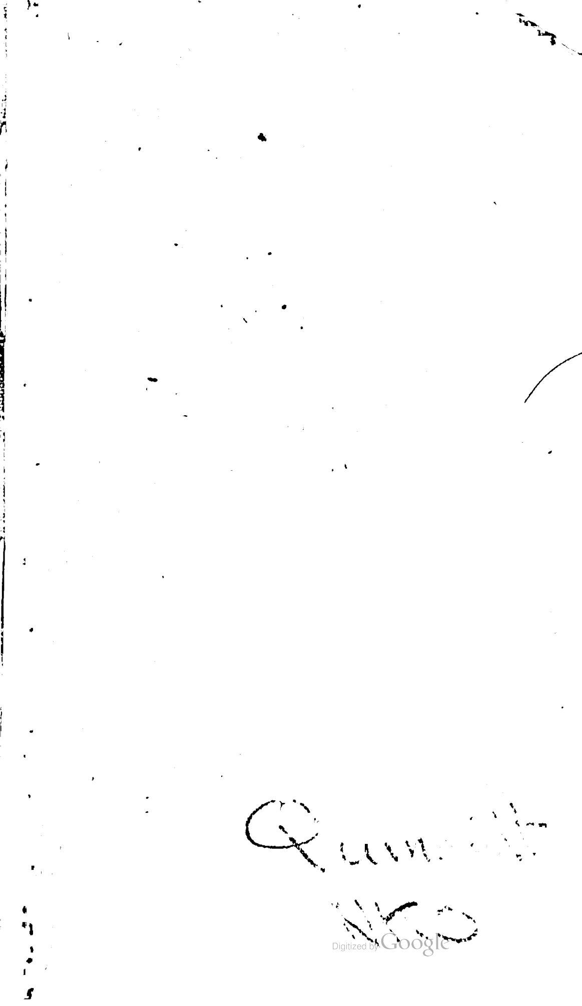
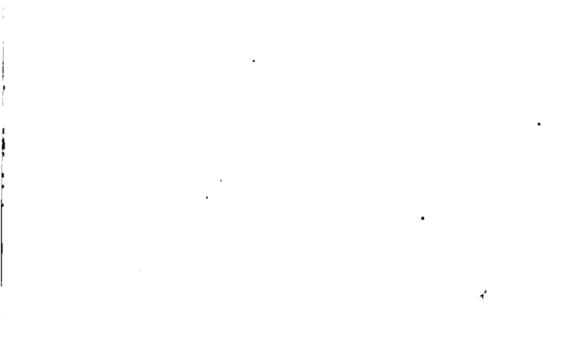




ŒUVRES CHOISIES

DE

QUINAULT.

TOME PREMIER.

Cette édition stéréotype, en 2 vol. in-18, se vend à Paris,

Chez P. DIDOT L'AÎNÉ, rue du Pont de Lodi, n° 6, près la rue de Thionville.

Et chez FIRMIN DIDOT, rue Jacob, n° 24.

Prix broché.

Papier ordinaire	2 fr.	
Papier fin	2	50 c.
Papier vélin	6	
Grand papier vélin	9	

NOTICE

DES ÉDITIONS STÉRÉOTYPES,

D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT,

Publiées jusqu'au mois de Juillet 1811.

OUVRAGES FRANÇAIS, in-18.

ŒUVRES COMPLETES DE J.-J. ROUSSEAU.	
— La Nouvelle Héloïse.	4 vol.
— Emile, ou de l'Education.	3
— Les Confessions.	4
ŒUVRES COMPLETES DE VOLTAIRE.	
— La Henriade, poëme, avec les Notes, suivi de l'Essai sur la poésie épique.	1
— La Pucelle, poëme.	1
— Théâtre.	12
— Poésies fugitives. Poëmes et disc. en vers.	1
— Poésies fugitives. Epîtres, Stances, et Odes.	1
— Poésies fugitives. Contes en vers, Satires, et Poésies mêlées.	1
— Romans.	3
— Histoire de Charles XII.	1
— Siecles de Louis XIV et de Louis XV.	5
— Histoire de Russie sous Pierre-le-Grand.	2
— Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.	8
— Commentaire sur Corneille.	4
— Dictionnaire philosophique.	14
— Mélanges philosophiques, *sous presse*.	
ŒUVRES choisies de Clément Marot.	1
Poésies de Malherbe.	1
LA FONTAINE. Fables.	2
— Contes.	2
— Psyché.	1
Chefs-d'œuvre de Pierre et Thomas Corneille.	4
Les mêmes, avec les comment. de Voltaire.	8 vol.

Oeuvres de Moliere. 8
Oeuvres completes de Boileau. 2
Oeuvres completes de Racine. 5
Oeuvres de Regnard. 5
Odes, Cantates, Epîtres, et Poésies diverses de J. B. Rousseau. 2
Oeuvres de Crébillon. 3
Oeuvres completes de Gresset. 2
Oeuvres choisies de Bernard. 1
Oeuvres choisies de Destouches. 2
Oeuvres choisies de Lachaussée. 2
Oeuvres choisies de Piron. 2
Oeuvres choisies de Dufresny. 2
Oeuvres choisies de Campistron. 1
Oeuvres choisies de Lagrange-Chancel. 1
Oeuvres choisies de Dancourt. 5
Oeuvres choisies de Houdart de Lamotte. 2
Oeuvres choisies de Lafosse et de Duché. 1
Oeuvres choisies de Barthe 1
Souspresse.—Quinault, 2 vol. Lemierre, 2 vol. Colardeau, 1 vol. Brueys et Palaprat, 2 vol.
Télémaque. 2
Maximes de la Rochefoucauld. 1
Pensées de Nicole, de Port-Royal. 1
Bossuet. Discours sur l'histoire universelle. 2
— Oraisons funebres. 1
Oraisons funebres de Fléchier, Mascaron, Bourdaloue et Massillon. 2
Petit-Carême de Massillon. 1
Montesquieu. De l'Esprit des Lois. 5
— Lettres persanes. 2
— Grandeur et Décadence des Romains. 1
— Oeuvres mêlées, et posthumes. 2
Conjurations des Espagnols contre Venise, et des Gracques, précédées de sept discours sur l'usage de l'histoire, par S.-Réal. 1

Vertot. Révolutions de Portugal. 1 vol.
— Révolutions de Suede. 2
— Révolutions romaines. 4
Observat. sur l'Hist. de France, par Thouret. 1
Histoire naturelle de Buffon, avec 830 fig. 74
Histoire des cétacées, par M. Lacépède. 2

Code Napoléon, avec une Table raisonnée des matieres. 1
Code de procédure civile. 1
Décrets impériaux relatifs aux frais de la procédure civile. 1
Code de Commerce. 1
Constitut. de l'Empire, Sénatus-consultes, et autres actes du Sénat. Premiere part. 1
— Seconde partie. 1
— Troisieme partie. 1

LATINS.

P. Virgilius Maro. 1
Q. Horatius Flaccus. 1
Phædri Fabularum libri quinque. 1
Cornelii Nepotis Vitæ imperatorum. 1
Sallustii Catilinaria et Jugurthina bella. 1

ANGLAIS.

The Vicar of Wakefield. 1
Letters of mylady Wortley Montagne. 1
The Sentimental Journey. 1
— Le même traduit en français par Paulin Crassoux. 3
Fables by Gay and Moore. 1

ITALIEN.

Aminta di Torquato Tasso. 1

OUVRAGE format in-12.

Les Essais de Michel de Montaigne, revus et scrupuleusement collationnés sur un exemplaire corrigé de la main de l'auteur. 4

Total. 261

HISTOIRE NATURELLE DE BUFFON,

nouvelle édition, revue et continuée par M. Lacépède.

74 volumes in-18,

imprimés sur beau papier, avec 830 estampes gravées par Pauquet.

Cette édition, que nous avons réunie à notre collection stéréotype, est faite sur les éditions originales de Buffon. Elle est composée de 74 volumes, y compris tout ce que M. Lacépede a fait sur les ovipares, serpents, et poissons, et contient 830 planches, représentant 1200 especes d'animaux.

Elle contient le même nombre de figures que les éditions in-4° et in-12. Celles-ci sont gravées par M. Pauquet, artiste d'un talent distingué, sur-tout dans le genre de la gravure à l'eau-forte.

Pour en faciliter l'acquisition, nous la vendons par parties séparées; savoir:

Les matieres générales, contenant, la théorie de la terre. les époques de la Nature. l'histoire des minéraux. l'histoire de l'homme, etc.	24 volumes.
L'histoire des quadrupedes.	14
L'histoire des oiseaux.	18
L'histoire des quadrupedes ovipares et des serpents.	4
L'histoire des poissons.	14

Suite.

Histoire des cétacées, par M. Lacépède.	2

ŒUVRES CHOISIES

DE

QUINAULT.

TOME PREMIER.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE P. DIDOT L'AINÉ ET DE FIRMIN DIDOT.

M. DCCCXI.

ŒUVRES CHOISIES
DES DIFFERENTS AUTEURS DRAMATIQUES
DONT LES PIECES ONT ÉTÉ REPRÉSENTÉES DEPUIS ROTROU JUSQU'A NOS JOURS,
PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CHAQUE AUTEUR.

Pour faire suite aux éditions stéréotypes des chefs-d'œuvre de P. et Th. Corneille, et des œuvres complètes de Moliere, Racine, Regnard, Voltaire, Gresset, et Crébillon.

AVERTISSEMENT.

La stéréotypie est essentiellement consacrée aux ouvrages dont le succès est assuré pour toujours. Après avoir publié les œuvres complettes de nos premiers écrivains, nous avons cru devoir choisir dans celles des écrivains du second ordre les productions qui ont résisté à l'épreuve du temps et de la critique, et qui ont mérité de prendre place à la suite des chefs-d'œuvre de notre littérature. Le théâtre a d'abord fixé nos regards : le genre dramatique est celui qui a le plus contribué à la gloire et aux plaisirs de la nation. Après les maîtres de la scene, il est beaucoup d'écrivains trop féconds qui n'ont légué à la postérité qu'un petit nombre de pieces vraiment dignes d'elle. Ces pieces, nous les avons réunies, non point dans une même collection, sous le titre de *Théâtre* ou de *Répertoire*, mais dans des recueils séparés et sous le nom de

chaque auteur. Nous ne nous sommes pas bornés rigoureusement aux ouvrages restés en possession du théâtre : nous avons admis un petit nombre de ces pieces que le vice du sujet, le défaut d'action ou quelque autre cause, privent aujourd'hui des honneurs de la représentation, mais que de véritables beautés d'exécution recommandent encore à l'estime des connoisseurs. Les auteurs dramatiques s'étant quelquefois exercés avec succès dans d'autres genres, nous nous sommes déterminés à placer après leurs meilleures pieces de théâtre, celles de leurs poésies diverses qui ont conservé une réputation méritée. Un choix des œuvres de Piron, par exemple, nous eût semblé insuffisant s'il n'eût offert que son Gustave et sa Métromanie, et qu'on n'y eût point trouvé l'élite de ses épîtres, de ses contes, et de ses épigrammes. Le goût du public éclairé et l'opinion des plus judicieux critiques ont été consultés sur ces différents choix, où nous avons incliné plutôt un peu vers l'indulgence que vers une excessive sévérité.

AUTEURS FAISANT PARTIE DE CETTE COLLECTION DÉJA PUBLIÉS.

Destouches, 2 vol. — Lachaussée, 2 vol. — Piron, 2 vol. — Dufresny, 2 vol. — Campistron, 1 vol. — Lagrange-Chancel, 1 vol. — Dancourt, 5 vol. — Bernard, 1 vol. — Houdart de Lamotte, 2 vol. — Lafosse et Duché, 1 vol. — Barthe, 1 vol. — *Sous press* — Quinault, 2 vol. — Lemierre, 2 vol. — De Belloi, 2 vol. — Colardeau, 1 vol. Brueys et Palaprat, 2 vol.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE QUINAULT.

Philippe Quinault, le modele de nos poëtes lyriques, naquit en 1635, à Felletin dans la Marche, et vint à Paris à l'âge de huit ans. Au sortir de ses études, il se livra à la poésie, et prit des leçons de Tristan l'Hermite, qui, loin d'en être jaloux, le produisit lui-même comme un sujet de grande espérance. La premiere piece de Quinault, la comédie des Rivales, fut jouée en 1653. Tristan l'avoit présentée comme étant de lui, et les comédiens en offrirent cent écus. Le marché fait, il leur avoua que la piece étoit du jeune Quinault : ils ne voulurent plus en donner que la moitié. Par un nouvel arrangement il fut décidé que l'auteur recevroit le neuvieme de la recette pendant le temps que sa piece seroit jouée dans la nouveauté. Telle est l'origine de ce qu'on appelle *la part d'auteur*.

A l'époque où Quinault donna ses tragédies (qui toutes aujourd'hui sont oubliées, et méritent de l'être) le goût des mœurs espagnoles régnoit sur le théâtre. Ces mœurs, associées au jargon précieux et

métaphysique que les auteurs puisoient dans la société, formoient le plus singulier mélange d'actions romanesques et de sentiments exaltés avec un langage glacial. Dans les tragédies de Quinault, Cyrus, Alcibiade, Cambyse, Pausanias, etc., dont il fait les héros d'aventures imaginaires qu'on ne trouve ni dans Plutarque, ni dans Hérodote, ont tous la même figure, et parlent tous du même ton (1): C'est toujours Quinault, *ses penchants amoureux, sa complaisance naturelle pour le sexe, et son esprit dans le tête-à-tête* (2).

Parmi ces tragédies, l'Astrate est celle qui fit le plus de bruit dans le temps. On la joua trois mois de suite. Boileau lui fit expier ce grand succès dans les vers si connus de l'une de ses satires:

Avez-vous lu l'Astrate?
C'est-là ce qu'on appelle un ouvrage achevé;
Sur-tout l'Anneau royal me semble bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle maniere,
Et chaque acte en sa piece est une piece entiere.

Dans la même satire, Boileau dit encore:

Les héros chez Quinault parlent bien autrement,
Et jusqu'à *je vous hais* tout s'y dit tendrement.

---

(1) Archives littéraires, tome IV.

(2) Expressions de Saumaise son contemporain.

Boileau se raccommoda dans la suite avec Quinault. « Il étoit fort jeune, et moi aussi, dit-il dans la préface de ses œuvres, lorsque j'écrivois contre lui; il n'avoit pas fait alors la plupart des ouvrages qui lui ont acquis depuis une juste réputation. »

Le reproche le plus grave que l'on ait fait à l'auteur de l'Art poétique, c'est d'avoir écrit, après la mort de Quinault, ces vers, où, sans l'attaquer personnellement, il blâme le genre de l'opéra :

Ces doucereux Renauds, ces insensés Rolands,
Et tous ces lieux communs de morale lubrique
Que Lully réchauffa des sons de sa musique;

vers qui ont été retournés bien heureusement contre Boileau par La Harpe.

Boileau crut que Lully, qu'on a tant surpassé,
Faisoit valoir Quinault, qu'on n'a point effacé.
Il falloit que le temps vengeât l'auteur d'Armide.
Ce juge des talents en sa faveur décide;
Chaque jour à sa gloire il paroît ajouter.
Aux dépens du poëte on n'entend plus vanter
Ces accords languissants, cette foible harmonie,
Que réchauffa Quinault du feu de son génie.

C'est au même critique qu'il appartenoit d'apprécier l'auteur d'Armide, trop rabaissé par Boileau, et peut être trop élevé par Voltaire. Voici le jugement général qu'il porte de ses opéra, et qui nous semble écrit avec autant de justesse que d'élégance.

« Quinault n'a sans doute ni cette audace heureuse de figures, ni cette éloquence de passion, ni cette harmonie savante et variée, ni cette connoissance profonde de tous les effets du rhythme, et de tous les secrets de la langue poétique : ce sont là les beautés du premier ordre; et non seulement elles ne lui étoient point nécessaires, mais, s'il les avoit eues, il n'eût point fait d'opéra, car il n'auroit rien laissé à faire au musicien. Mais il a souvent une élégance facile et un tour nombreux; son expression est aussi pure et aussi juste que la pensée est claire et ingénieuse; ses constructions forment un cadre parfait où ses idées se placent comme d'elles-mêmes dans un ordre lumineux et dans un juste espace; ses vers coulants, ses phrases arrondies, n'ont pas l'espece de force que donnent les inversions et les images; ils ont tout l'agrément qui naît d'une tournure aisée et d'un mélange continuel d'esprit et de sentiment, sans qu'il y ait jamais dans l'un et dans l'autre ni recherche, ni travail. Il n'est pas du nombre des écrivains qui ont ajouté à la richesse et à l'énergie de notre langue; il est un de ceux qui ont le mieux fait voir combien on peut la rendre souple et flexible (1). Enfin, s'il paroît rarement animé par le génie des vers, il paroît très familiarisé avec les grâces; et, comme Virgile nous fait recon-

---

(1) Quelqu'un a dit : Quinault a *désossé* la langue.

noître Vénus à l'odeur d'ambroisie qui s'exhale de la chevelure et des vêtements de la déesse, de même, quand nous venons de lire Quinault, il nous semble que l'Amour et les Graces viennent de passer près de nous. »

Si nous considérons maintenant le poëte lyrique dans les détails, nous verrons qu'il sait être tour-à-tour tendre, énergique, et même passionné, selon que la situation le demande.

M. Clément, si bien nommé l'*Inclément* par Voltaire, reproche à Quinault d'être *doucereux*, même dans les moments les plus tragiques. Est-il *doucereux* dans ce monologue de Méduse ?

Pallas, la barbare Pallas
Fut jalouse de mes appas,
Et me rendit affreuse autant que j'étois belle :
Mais l'excès étonnant de la difformité,
Dont me punit sa cruauté,
Fera connoître, en dépit d'elle,
Quel fut l'excès de ma beauté.
Je ne puis trop montrer sa vengeance cruelle ;
Ma tête est fiere encor d'avoir pour ornement
Des serpents dont le sifflement
Excite une frayeur mortelle.
Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux,
Tout se change en rocher, à mon aspect horrible ;
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.

Les plus grands Dieux du ciel, de la terre et de l'onde,
Du soin de se venger se reposent sur moi;
Si je perds la douceur d'être l'amour du monde,
J'ai le plaisir nouveau d'en devenir l'effroi.

Nous pourrions citer encore le morceau de la fureur de Roland, pour prouver combien Quinault est *doucereux!* Quant à la belle scene d'Armide et de la Haine, M. Petitot avoue naïvement qu'il y trouve *une douce élégance* (1).

Dans le genre tendre et gracieux on a souvent cité,

Ce fut dans ces vallons où, par mille détours,
L'Inachus prend plaisir à prolonger son cours;
Ce fut sur ce charmant rivage
Que sa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le Zéphyr fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la Nymphe jura de ne changer jamais;
Mais le Zéphyr léger et l'onde fugitive
Ont bientôt emporté les serments qu'elle a faits.

et ailleurs:

Vous juriez autrefois que cette onde rebelle
Se feroit vers sa source une route nouvelle,
Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé.
Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine,
C'est le même penchant qui toujours les entraîne;
Leur cours ne change point, et vous avez changé.

(1) Répertoire du Théâtre français, tome VIII.

La Harpe admire, avec raison, la scene de la déclaration entre Atys et Sangaride, comme un modele dans le genre passionné. Il ajoute : « Si l'on songe que l'auteur a trouvé le moyen de produire ces effets dans des scenes qui ne sont pour ainsi dire qu'indiquées, on conviendra que Quinault avoit *un talent particulier*, non pas seulement, comme le dit Boileau, *pour faire des vers bons à mettre en chant*, mais pour faire des drames charmants, d'un genre qu'il a créé, et que lui seul a bien connu (1). »

Quinault, regardant l'opéra comme le domaine du merveilleux, comme l'épopée dramatique, a pris tous ses sujets dans la fable ou dans la magie. C'est là que tous les arts parlent à toutes les passions. La poésie, la musique, la danse, et les décorations, doivent concourir à l'embellissement du spectacle. Le fond du drame, ainsi que l'a fait Quinault, doit être gracieux; et le terrible ne doit s'y faire sentir que par moments, et pour amener des contrastes. Il n'a manqué à ce poëte que de resserrer son action en trois actes, et d'avoir, dans les morceaux d'un mouvement passionné (*agitato*), l'égalité de nombre et de cadence que Métastase a observée le premier parmi les poëtes italiens, et M. Hoffman parmi les poëtes français.

(1) Cours de littérature, tome VI.

Métastase est loin d'avoir conçu le drame lyrique comme Quinault. Perfectionnant l'ouvrage commencé par Apostolo Zeno, il puisa tous ses sujets dans l'histoire. Aussi ses opéra sont-ils tous des tragédies, tandis que ceux de Quinault sont improprement nommés tragédies-lyriques (1). Chez les Italiens le drame n'est point assujetti à cette régularité, à cette unité qui est la source de l'intérêt. Aussi Métastase se plaint-il dans ses lettres de ne pas pouvoir nous imiter à cet égard, et d'être obligé de céder aux caprices du musicien.

L'opéra français est un genre à part. Gluck, Piccini et Sacchini l'ont élevé, sous le rapport musical, à sa plus haute perfection; et les brillants accessoires, tels que les ballets et la magnificence des décorations, en font par leur ensemble un spectacle unique en Europe.

Comme les opéra de Quinault étoient destinés aux fêtes et aux divertissements de Louis XIV, ils ont tous des prologues. On y admire l'ingénieuse facilité du poëte à varier les louanges du roi; celui d'Amadis a l'avantage particulier d'être lié au sujet.

Ces prologues sont peut-être cause que Boileau, après sa réconciliation avec Quinault, conserva pour lui un peu de fiel. Le poëte lyrique avoit la gloire de réussir dans des prologues où le roi étoit

(1) Voyez le Cours de Littérature, t. VI, page 84.

loué avec toute la pompe du spectacle, et au milieu de la cour la plus brillante, tandis que le satirique, invité par Louis XIV à en faire un, essaya le dialogue de la musique et de la poésie, qui a bien vengé Quinault de son injustice (1).

Ce qui ne l'en vengea pas moins, ce fut la faveur constante de Louis XIV, à qui il dut les sujets de plusieurs de ses opéra, et la protection du ministre Colbert, pour lequel il composa en vers la charmante description de la maison de Sceaux. Devenu riche par un mariage qu'il fit avec la veuve d'un marchand dont il avoit arrangé les affaires, il acheta, en 1671, une charge d'auditeur des comptes : l'année précédente, il avoit été reçu à l'académie française. Peu du temps après, il obtint du roi le cordon de Saint-Michel avec une pension de 2000 livres ; et Lully s'engagea à lui payer 4000 livres chacun des opéra qu'il lui donneroit à mettre en musique (2).

C'étoit un sort très brillant pour un poëte ; mais ayant cinq filles à marier, il se plaignit de l'embarras de les doter, et composa à ce sujet une jolie piece de vers, intitulée, l'Opéra difficile.

Ce n'est pas l'opéra que je fais pour le roi
Qui m'empêche d'être tranquille :

---

(1) Voyez les œuvres de Boileau, tome II, page 129, édition de Daunou, 3 volumes in-12, 1809. Aucun compositeur ne put mettre ce dialogue en musique.

(2) Lully eut le privilége de l'opéra en 1672.

Tout ce qu'on fait pour lui paroît toujours facile.
La grande peine où je me voi
C'est d'avoir cinq filles chez moi
Dont la moins âgée est nubile.
Je dois les établir, et voudrois le pouvoir;
Mais à suivre Apollon on ne s'enrichit guere :
C'est avec peu de bien un terrible devoir
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-pere.
Quoi ! cinq actes devant notaire
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir !
O ciel ! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire.

Des cinq filles, trois le *tirerent d'embarras* en se faisant religieuses ; il n'en eut que deux à marier.

Sur la fin de sa vie, Quinault se repentit d'avoir composé des opéra, et ordonna par son testament qu'on ne publiât aucun de ses manuscrits. Il mourut le 26 novembre 1688, âgé de cinquante-trois ans.

Nous allons maintenant rendre compte des motifs qui nous ont déterminés dans le choix des pieces de cette édition.

La Mere coquette, comédie en cinq actes et en vers, ouvre le premier volume; elle fut jouée pour la premiere fois en 1665, et a mérité de rester au répertoire. Le plan est simple et bien conçu, les scenes sont bien liées, les caracteres bien tracés, et le style joint par-tout l'élégance au piquant des détails : seulement c'est une piece d'intrigue, et le titre promet une piece de caractere. Le fonds du sujet

roule sur deux jeunes amants qu'on veut brouiller, et qui finissent par s'entendre. On y trouve un rôle de marquis qui a pu fournir à Regnard l'idée de son Joueur, et un rôle de valet qui offre des saillies très heureuses, sur-tout dans les scenes avec la soubrette : celle-ci, par exemple, lui donne un diamant de la part de sa maîtresse, pour attester que le mari de la dame est mort; le valet le retourne en tous sens, et doutant que ce soit un vrai diamant, il s'écrie :

Enfin, s'il n'est pas bon, le défunt n'est pas mort.

L'auteur de la Mere coquette a mieux observé les convenances que celui de la Mere jalouse. Le premier ne met qu'un moment la mere en présence de la fille, et la coquetterie de celle-là fait le nœud de la piece, qui se dénoue naturellement par l'arrivée du mari qu'on croyoit mort : il n'y a plus d'obstacle alors au mariage d'Isabelle et de son amant. Barthe, au contraire, met la mere et la fille presque toujours en présence : on souffre ainsi de leur double situation ; et ce n'est pas la moindre cause du peu de succès de la piece dans sa nouveauté.

Nous avons choisi de préférence les opéra de Quinault, qui, de nos jours, ont été resserrés en trois actes, et remis en musique par des compositeurs célebres. Celui d'Alceste n'a pas été réduit, mais refait entièrement par le Bailly du Rollet, su-

l'Alceste italienne de Calzabigi, déja mise en musique par Gluck. Thésée a été remis en musique par Gossec, Proserpine par Paisiello, et Amadis par J. C. Bach, Persée, Atys, et Roland, retouchés par Marmontel, ont été remis en musique, le premier par Philidor, et les deux autres par Piccini. Le seul opéra d'Armide, ce chef-d'œuvre lyrique, n'a point éprouvé de réduction; en le remettant en musique, Gluck s'est permis seulement d'ajouter quatre vers, à la fin du troisieme acte, lorsque la Haine et sa suite ont quitté le théâtre, et qu'Armide restée seule, s'écrie :

O ciel! quelle horrible menace!
Je frémis... tout mon sang se glace..!
Amour! puissant Amour! viens calmer mon effroi,
Et prends pitié d'un cœur qui s'abandonne à toi.

Ces vers de Gluck sont dignes de Quinault : ils étoient nécessaires pour exprimer la situation où se trouve Armide en ce moment, situation que l'orchestre fait sentir de la maniere la plus pathétique.

Ce qui doit donner un grand prix à cette édition, c'est la publication d'un manuscrit très précieux de Quinault, qui appartint à Colbert, et qui est intitulé : Sceaux, poëme en deux chants (1).

(1) Voyez l'avertissement en tête de ce poëme, à la fin du second volume.

Le poëme de Sceaux est entièrement dans le genre descriptif, qui depuis a fait tant de progrès sous la main de plusieurs poëtes, tels que Racine fils, Delille, Saint-Lambert, Le Brun, Fontanes, Chênedollé, etc. Indépendamment de l'heureuse mollesse et de la mélodie de style qui caractérisent le talent de Quinault, le lecteur trouve ici beaucoup de richesse dans les images et de pompe dans les descriptions. Qu'on en juge par cette description de l'histoire de l'Aurore, peinte par Le Brun dans un pavillon de Sceaux:

Du Dieu de la clarté l'aimable avant-courriere
De la porte du jour fait ouvrir la barriere;
Et de l'affreuse Nuit perçant le voile obscur,
Avec de longs traits de lumiere
Trace sur le céleste azur
De l'astre qui la suit la brillante carriere.

Deux coursiers bondissants tirent son char pompeux,
Et d'un souffle enflammé chassent l'air ténébreux
Qu'ils rencontrent sur leur passage.
Un épais et sombre nuage
S'ouvre, s'abaisse devant eux,
Et devient sous leurs pas un chemin lumineux.

Déja ces deux chevaux, dans leur ardeur bouillante,
Sentent que le grand jour ne sauroit plus tarder.
Déja près de descendre ils semblent regarder
Le détour le moins long et la moins rude pente.
Ces deux Amours jaloux qui veulent les guider,
Paroissent résolus à ne se rien céder;
L'un tire, l'autre se mutine,
Tous deux font voir même fierté;
Dans le milieu des airs le char semble arrêté
Par l'effort dont chacun s'obstine
A l'emporter de son côté.

Mais quoique ces Amours soient d'une force égale,
Et s'animent tous deux par un égal transport,
L'Amour qui veut aller du côté de Céphale
Fait pencher la Déesse, et devient le plus fort.

Dans l'ardeur d'achever l'entreprise qu'il tente,
Il a laissé tomber ses traits :
Leur chûte en divers lieux interrompra la paix
Des cœurs qu'un doux sommeil enchante,
Et fera ressentir aux malheureux amants
Avec le jour nouveau mille noûveaux tourments.

Cet Amour s'est voulu défaire
Des armes qu'il se plait à porter d'ordinaire,
Et qui pouvoient l'embarrasser;
Mais à force de s'empresser,
Ce guide impétueux, par un oubli funeste,
N'a pas le moindre trait de reste
Pour le cœur que l'Aurore a dessein de blesser.

Une Nymphe qui suit le char de la Déesse
A l'emploi de verser la rosée ici-bas ;
Appliquée à ce soin, elle ne ressent pas
Qu'une humide vapeur mouille sa blonde tresse.
Elle semble se plaire à voir
Les eaux précieuses et pures
Qu'elle fait doucement pleuvoir
Par mille étroites ouvertures
D'un inépuisable arrosoir.

Près de ce char le Bruit commence
A voler avec violence ;
Des ailes qu'il déploie il agite les airs :
Il vient éveiller l'univers ;
Il a déja contraint le timide Silence
A fuir dans le fond des déserts.

Il tient la trompette bruyante :
Il va bientôt sonner le signal du départ,
Pour presser le guerrier endormi sous la tente
De se ranger sous l'étendard.

Il n'a pas oublié la cloche étourdissante ;

Il porte le marteau qui doit dans les cités,
Par mille coups précipités
Sur l'enclume retentissante,
Réveiller en sursaut les molles voluptés.

Avec le Bruit les Vents s'élevent;
Ils s'échappent du sein des nuages qu'ils crevent;
Leur souffle impétueux va soulever les flots.
Le coq dresse sa rouge crête;
Son éclatante voix s'apprête
A faire retentir les plus lointains échos:
Déja plein d'ardeur il s'avance
Pour aller avec diligence
Du champêtre labeur terminer le repos.

La Nature s'éveille; elle est à demi nue:
Cent diverses couleurs qui surprennent la vue
Brillent sur son léger manteau;
Son teint ne fut jamais si beau:
Cette divinité, favorable et féconde,
Offre son riche sein pour nourrir tout le monde;
Elle montre les fruits dont ses soins bienfaisants
Ont causé l'heureuse abondance;
Elle n'en veut pour récompense
Que l'unique plaisir d'en faire des présents.

Les plus fiers animaux, soumis à sa puissance,
Paroissent attentifs à la secrette voix
Dont elle leur prescrit d'inviolables lois;
Et, pour chanter sa gloire et sa magnificence,
Mille oiseaux différents s'attroupent dans les airs,
Et vont recommencer leurs plus charmants concerts.

L'éclat d'une splendeur divine
Pénetre un grand palais, le dore et l'illumine;
Et les premiers rayons commencent d'avertir
Que le Soleil en va sortir.
Des Heures de sa suite une troupe choisie
Court préparer son char, et porter l'ambroisie
Que ses coursiers fougueux attendent pour partir.

L'Aurore avec impatience

Détourne un inquiet regard,
Pour solliciter le départ
Du Dieu du jour qu'elle devance.
De jeunes Amours empressés,
Pour servir la Déesse à la hâte avancés,
Lui donnent les roses nouvelles
Dont la pourpre lui sert d'ornement au matin;
Elle en réserve les plus belles,
Et le reste, en tombant, va parer son chemin.

Ce tableau n'existe plus que dans les vers du poëte (1). Il appartiendroit à Gérard de le refaire d'après Quinault, comme celui-ci l'a fait d'après Le Brun.

---

(1) Aujourd'hui trois statues de pierre, mutilées, qu'on a dédaigné d'enlever, sont tout ce qui reste de l'élégant et magnifique séjour de Sceaux, occupé successivement par Colbert, la duchesse du Maine et le duc de Penthievre. Florian y mourut en 1795.

LA MERE COQUETTE,

OU

LES AMANTS BROUILLÉS,

COMEDIE EN CINQ ACTES
ET EN VERS.

1665.

ACTEURS.

ISMENE.
ISABELLE, sa fille.
CREMANTE, pere d'Acante.
LE MARQUIS, cousin d'Acante.
ACANTE, amant d'Isabelle.
CHAMPAGNE, valet-de-chambre d'Acante.
LAURETTE, servante d'Ismene.
LE PAGE du Marquis.

La scene est à Paris, dans une salle du logis d'Ismene.

LA MERE COQUETTE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Tu n'es donc pas content? Vraiment c'est une honte,
Je t'ai baisé deux fois.

CHAMPAGNE.

Quoi! tu baises par compte!
Après un an d'absence, au retour d'un amant,
Tu crois que deux baisers ce soit contentement!

LAURETTE.

Hé! mon Dieu! patience, un de ces jours j'espere
Que de moi sur ce point tu ne te plaindras guere.
Mais parlons de mon maître, et sans déguisement.

CHAMPAGNE.

N'ai-je pas là-dessus écrit bien amplement?

LAURETTE.

Oui, qu'on t'avoit fait faire en vain un grand voyage,
Pour chercher ce bon homme, et l'ôter d'esclavage;
Et que, n'en ayant pu trouver nulle clarté,
Tu revenois enfin sans l'avoir racheté.
A ce compte, il est mort?

CHAMPAGNE.

Cela ne veut rien dire,
Et sa maîtresse encor n'a que faire de rire.

LAURETTE.

Comment rire?

CHAMPAGNE.

Oh! que non.

LAURETTE.

Qu'est-ce donc que tu crois?

CHAMPAGNE.

Mais toi, tu me crois donc un sot comme autrefois?
Je ne l'étois pas tant que tu l'aurois pu croire.
Quand je te dis adieu... Si j'ai bonne mémoire,
Ce fut en cette salle, en ce lieu justement.
Comme je te faisois mon petit compliment,
T'assurois de mon mieux d'une ardeur sans seconde;
Et je m'en acquittai, je crois...

LAURETTE.

Le mieux du monde.

CHAMPAGNE.

Ta maîtresse survint, qui nous fit séparer,
Avec elle en sa chambre elle te fit entrer;
Et chagrin de nous voir séparés de la sorte,
Je voulus par dépit écouter à la porte.
J'ai l'oreille un peu fine; elle avoit le cœur gros,
Elle le débonda d'abord par des sanglots;
Puis d'un ton assez aigre elle te fit entendre
Quels maux de mon voyage elle devoit attendre:
Que j'allois lui chercher un époux irrité
D'avoir langui long-temps dans la captivité;
Qu'elle alloit à son tour entrer dans l'esclavage;
Enfin qu'après sept ans d'espoir d'un doux veuvage,
Un vieux mari chagrin viendroit troubler le cours
De ses plus doux plaisirs et de ses plus beaux jours.
J'en aurois bien ouï davantage sans peine,
Mais on vint à sortir de la chambre prochaine;

J'eus peur d'être surpris, et je vois à regret
Que tu n'as pas voulu m'avouer ce secret.

LAURETTE.

C'est ta faute.

CHAMPAGNE.

Ma faute?

LAURETTE.

Oui, je te le proteste.

CHAMPAGNE.

Si tu m'aimois assez...

LAURETTE.

Va, je t'aime de reste.

CHAMPAGNE.

Quel secret entre amants doit-on jamais avoir?

LAURETTE.

Tu ne saurois rien taire, et tu veux tout savoir!
Crois-tu que quand je garde avec toi le silence,
Je ne me fasse pas beaucoup de violence?
Je suis fille, je t'aime, et me tais à regret:
Ce m'est un grand fardeau que le moindre secret;
Mais j'ai trop éprouvé ton caquet invincible,
Et ne puis m'y fier, sans être incorrigible.

CHAMPAGNE.

Va, va, j'ai vu le monde, et je suis bien changé;
Si j'eus quelque défaut, je m'en suis corrigé.
Je sais comme il faut vivre, et vivre avec adresse;
Je reviens du pays des sept sages de Grece;
Et pour te faire voir que je me tais fort bien,
Je sais un grand secret dont tu ne sauras rien.

LAURETTE.

Qui? moi?

CHAMPAGNE.

Toi-même.

LAURETTE.

Encor, quel secret pourroit-ce être?

CHAMPAGNE.

Un secret qui me perd, s'il est su de mon maître.
Son vieux pere sur-tout, fâcheux au dernier point,
Est homme là-dessus à ne pardonner point,

LAURETTE.

Je ne puis donc prétendre à savoir ce mystere?

CHAMPAGNE.

N'étoit que tu croirois que je ne puis me taire,
Vois-tu, je t'aime assez pour ne te rien celer;
Mais tu m'accuserois encor de trop parler.

LAURETTE.

Point, cela n'est pour moi d'aucune conséquence.

CHAMPAGNE.

Je veux savoir garder désormais le silence;
Et si je te dis tout, peut être tu croiras...

LAURETTE.

Point du tout, je croirai tout ce que tu voudras.

CHAMPAGNE.

Tu sais quelle amitié de tout temps fit paroître
L'époux de ta maîtresse au pere de mon maître;
Qu'ils étoient grands amis, n'étant encor qu'enfants,
Et qu'il y peut avoir déja près de huit ans
Que ton maître, embarqué sur mer pour ses affaires,
Fut pris, et chez les Turcs vendu par des corsaires.
Tu sais que ta maîtresse en eut peu de douleur,
Et très patiemment supporta ce malheur;
Que loin de rechercher, craignant sa délivrance,
Elle le tint pour mort et prit le deuil d'avance.
Tu sais fort bien aussi que la vieille amitié
Fit qu'enfin mon vieux maître en eut quelque pitié,
Et me chargea de faire en Turquie un voyage,
Pour chercher et tirer son ami d'esclavage.
Je fus, comme tu sais, m'embarquer pour cela:
Tu sais enfin... Comment! quels gestes fais-tu là?

LAURETTE.

C'est que le sang me bout, franchement, à t'entendre:

Si je sais tout cela, que sert de me l'apprendre ?

CHAMPAGNE.

Je t'ai voulu conter le tout de point en point.

LAURETTE.

Conte-moi simplement ce que je ne sais point.

CHAMPAGNE, lui faisant signe de se taire.

Donc... au moins...

LAURETTE.

Oui, dis donc.

CHAMPAGNE.

Veux-tu que je te die ?
Je n'ai, ma foi, jamais été jusqu'en Turquie.

LAURETTE.

Comment ?

CHAMPAGNE.

Un vent fâcheux à Malte nous jetta,
Où d'un certain vin grec le charme m'arrêta ;
Ta maîtresse aussi bien...

LAURETTE.

Laisse-là ma maîtresse :
Si l'on t'interrogeoit...

CHAMPAGNE

Me crois-tu sans adresse ?
Un vaisseau turc fut pris ; un esclave Chrétien,
François, et pas trop sot pour un Parisien,
Trouvé sur ce vaisseau, fut mis hors d'esclavage ;
Il étoit vieux, cassé ; j'eus pitié de son âge,
Je l'ai par charité jusqu'à Paris conduit,
Et du pays des Turcs il m'a fort bien instruit.
Veux-tu voir si je sais...

LAURETTE.

Moi, puis-je m'y connoître ?

CHAMPAGNE.

N'importe.

LAURETTE.

Quelqu'un vient ; c'est Acante, ton maître

SCENE II.

ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Vous nous trouvez causants, monsieur, Champagne
et moi.

ACANTE.

Vous vous aimez toujours à ce que je connoi.

CHAMPAGNE.

Eh! pourquoi non, monsieur?

LAURETTE.

Avec même tendresse.

ACANTE.

Que vous êtes heureux! Mais voit-on ta maîtresse?

LAURETTE.

On ne peut voir Madame encor de quelque temps;
Elle est à sa toilette.

ACANTE.

Il suffit, et j'attends.

CHAMPAGNE.

C'est-à-dire entre nous que Madame se farde.

LAURETTE.

Ne retiendras-tu point ta langue babillarde?

CHAMPAGNE.

Eh! ce n'est qu'entre nous.

ACANTE.

Que dites-vous tout bas?

LAURETTE.

Que la mere en ces lieux n'attire point vos pas;
Que la fille plutôt...

ACANTE.

Quoi? l'ingrate Isabelle!
Je l'aimois, je l'avoue, et d'une ardeur fidelle.

Dès mes plus jeunes ans je m'en sentis charmé,
Et je puis dire, hélas! qu'alors j'étois aimé:
J'en avois chaque jour quelque douce assurance,
Tant qu'elle fut dans l'âge où regne l'innocence.
Elle vit avec joie et même avec transport,
Nos deux peres amis, de notre hymen d'accord;
Et j'attendois, des nœuds qu'en nous on voyoit croître,
Une éternelle amour, s'il en peut jamais être.
J'avois cru que son cœur pourroit se dégager
Du penchant naturel qu'a son sexe à changer;
Mais l'ingrate, au mépris d'un feu tel que le nôtre,
Est changeante, sans foi, fille enfin comme une autre.

LAURETTE.

C'est traiter un peu mal notre sexe à mes yeux;
Les hommes, par ma foi, ne valent guere mieux;
Et tel qui nous impute une inconstance extrême
Souvent cherche querelle, et veut changer lui-même:
Quand les traîtres sont las, messieurs font les jaloux.

ACANTE.

Crois-tu?

LAURETTE.

Ce que j'en dis, monsieur, n'est pas pour vous.
Isabelle sans doute agit d'une maniere
Qui fait voir qu'avec vous elle rompt la premiere;
Et malgré ses mépris, malgré tous ses rebuts,
Je ne jurerois pas que vous ne l'aimiez plus.

ACANTE.

Moi! que j'aime une ingrate! une inconstante fille!...
Mais est-elle en sa chambre?

LAURETTE.

Oui, monsieur, qui s'habille:
Un homme y vient d'entrer.

ACANTE.

Qui?

LAURETTE.

Qui vous craint fort peu,

Beau, jeune.

ACANTE.

Et c'est ?

LAURETTE.

Déja vous voilà tout en feu :
Il n'a que soixante ans, c'est monsieur votre pere.

ACANTE.

Mon pere ! Eh ! que fait-il ?

LAURETTE.

Eh ! que pourroit-il faire ?
Courbé sur son bâton, le bon petit vieillard
Tousse, crache, se mouche, et fait le goguenard ;
De contes du vieux temps étourdit Isabelle :
C'est tout ce que je crois qu'il peut faire auprès d'elle.

ACANTE.

Crois-tu qu'elle aime ailleurs ?

CHAMPAGNE.

Là, dis.

LAURETTE.

Je le crois bien ;
Mais pour dire qui c'est, monsieur, je n'en sais rien.

CHAMPAGNE.

Seroit-ce point...?

ACANTE.

Qui donc ?

CHAMPAGNE.

Attendez, que j'y pense.
Le marquis ?

ACANTE.

Mon cousin ? j'y vois peu d'apparence.

LAURETTE.

Il est vrai, ce cousin, respect la parenté,
Est un jeune étourdi, bouffi de vanité,
Qui cache dans le faste et sous l'énorme enflure
D'une grosse perruque et d'une garniture,
Le plus badin marquis qui vit jamais le jour,

Et pour tout dire enfin, un sot suivant la cour.

CHAMPAGNE.

N'importe, il est marquis, c'est ainsi qu'on le nomme,
Et ce titre parfois rajuste bien un homme.

ACANTE.

Ah! si c'étoit pour lui... Non, je ne le crois pas;
Isabelle n'a point des sentiments si bas;
Quelque juste dépit qui contre elle m'aigrisse,
Je ne lui saurois faire encor cette injustice:
Mais si je connoissois mon rival trop heureux...

LAURETTE.

Ah! vous êtes, monsieur, encor bien amoureux.

ACANTE.

Non, je ne veux plus l'être après un tel outrage.

LAURETTE.

Quand on l'est malgré soi, l'on l'est bien davantage;
On ne m'y trompe pas, je m'y connois trop bien.

ACANTE.

Hélas! que l'orgueilleuse au moins n'en sache rien;
Si l'ingrate qu'elle est connoissoit ma tendresse,
Elle triompheroit encor de ma foiblesse.

LAURETTE.

Vraiment, sans lui rien dire, elle en triomphe assez.
Et vous raille en secret plus que vous ne pensez;
Elle ne croit que trop que vous l'aimez encore.

ACANTE.

L'ingrate me méprise, et croit que je l'adore;
Dis-lui qu'elle s'abuse; oui, mais dis-lui si bien...

LAURETTE.

Ma foi, j'aurai beau dire, elle n'en croira rien,
Elle tient votre cœur trop sûr sous son empire.

ACANTE.

Je l'empêcherai bien de m'en oser dédire:
Ce cœur, ce lâche cœur...

SCENE III.

LE MARQUIS, AÇANTE, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LE MARQUIS.

Ah! cousin, te voilà;
Bon jour. Que je t'embrasse. Encor cette fois-là.

ACANTE.

Ah! vous me meurtrissez! Laurette se retire?

LAURETTE.

Monsieur Champagne encore a deux mots à me dire.

LE MARQUIS

Comment, monsieur Champagne! Il est donc revenu?
Il sent son honnête homme, et je l'ai méconnu;
Lorsqu'il étoit laquais, il n'étoit pas si sage.

CHAMPAGNE.

Ni vous non plus, monsieur, lorsque vous étiez page.

LE MARQUIS.

Nous étions grands frippons.

CHAMPAGNE.

Vous l'étiez plus que moi.

LE MARQUIS.

Je te veux servir.

CHAMPAGNE.

Ouf, vous m'étranglez, ma foi.

LE MARQUIS.

Eh, Laurette!

LAURETTE.

Ah! monsieur, avec moi, je vous prie,
Treve de compliment et de cérémonie.

(Laurette et Champagne se retirent.)

ACANTE.

Estimez-vous beaucoup l'air dont vous affectez

D'estropier les gens par vos civilités,
Ces compliments de main, ces rudes embrassades,
Ces saluts qui font peur, ces bons jours à gourmades?
Ne reviendrez-vous point de toutes ces façons?

LE MARQUIS.

Ho, ho, voudrois-tu bien me donner des leçons,
A moi, cousin, à moi?

ACANTE.

C'est un avis sincere,
Et ce que je vous suis me défend de me taire:
On peut plus sagement exprimer l'amitié.

LE MARQUIS.

Eh! mon pauvre cousin, que tu me fais pitié!
Tu veux donc faire prendre un air modeste et sage
Aux gens de ma volée, aux marquis de mon âge?
Va, tu sais peu le monde, et la cour, si tu crois
Qu'on puisse être marquis, jeune et sage à la fois?
Il faut être à la mode, ou l'on est ridicule;
On n'est point regardé si l'on ne gesticule;
Si dans les jeux de main, ne cédant à pas un,
On ne se sait un peu distinguer du commun.
La sagesse est niaise, et n'est plus en usage,
Et la galanterie est dans le badinage.
C'est ce qu'on nomme adresse, esprit, vivacité,
Et le véritable air des gens de qualité.

ACANTE.

On peut voir toutefois, pour peu que l'on raisonne...

LE MARQUIS.

Où l'usage prévaut, nulle raison n'est bonne.

ACANTE.

Mais..

LE MARQUIS.

Ne t'érige point de grace en raisonneur;
Morbleu, c'est un défaut à te perdre d'honneur,
Tâche à t'en corriger, et changeons de matiere.
Je viens chercher ici ton pere, à ta priere;

Je veux en ta faveur lui parler comme il faut.

ACANTE.

Il est dans cette chambre, et sortira bientôt;
Sur-tout...

LE MARQUIS.

Tu me dis hier tout ce qu'il lui faut dire,
Laisse-moi seulement.

ACANTE.

Quoi! que je me retire
Sans m'informer de lui, du moins de sa santé!

LE MARQUIS.

Hé! ne te pique point de tant d'honnêteté;
Dans un fils tel que toi, crois-moi, l'on n'aime guere
Ces soins si curieux de la santé d'un pere.
Le bon homme pour toi ne mourra que trop tard.

ACANTE.

Vous croyez...

LE MARQUIS.

Avec moi, cousin, finesse à part;
Nous savons ce que c'est que la perte d'un pere;
Jamais de ce malheur fils ne se désespere;
Et l'on trouve toujours aux douceurs d'hériter
Des consolations qu'on ne peut rejeter.
Quelque honnête grimace enfin qu'on puisse faire,
Tout pere qui vit trop court danger de déplaire:
Ton chagrin pour le tien n'a que trop éclaté.

ACANTE.

Si j'ai quelque chagrin, c'est de sa dureté,
De lui voir chaque jour retrancher ma dépense,
Et d'un air dont pour lui je rougis quand j'y pense:
Mais ce n'est pas encor sa plus grande rigueur;
De plus, ce coup sur-tout m'a percé jusqu'au cœur,
Lui-même qui pour moi fit le choix d'Isabelle
A cessé d'approuver mon hymen avec elle,
M'a dit qu'il s'avisoit de m'engager ailleurs,
Et jetoit l'œil pour moi sur des partis meilleurs.

J'eus beau de mon amour lui marquer la tendresse,
Il la nomma folie, aveuglement, foiblesse,
Et paya mes raisons, sans en être adouci,
D'un *je suis votre pere, et je le veux ainsi.*

LE MARQUIS.

Laissons l'amour à part, parlons pour ta dépense.
Mais sors, j'entends tousser, et le bon homme avance.

SCENE IV.

CREMANTE, LE MARQUIS.

CRÉMANTE, en toussant.

C'est vous, mon cher neveu? qui vous croyoit si près?

LE MARQUIS.

Achevez de tousser, vous parlerez après;
Vous allez étouffer, ce n'est point raillerie;
Quelques coups sur le dos...

CRÉMANTE.

Doucement, je vous prie.
La moindre émotion me fait tousser d'abord.

LE MARQUIS.

Et qui peut si matin vous émouvoir si fort?

CRÉMANTE.

Je vais tout vous conter sans feinte et sans grimace,
Pour vous...

LE MARQUIS.

Sans compliment,

CRÉMANTE.

Couvrons-nous donc, de grace.

LE MARQUIS.

Mettez.

CRÉMANTE.

Eh!

LE MARQUIS.

Laissez-moi.

CRÉMANTE.

Quoi! ne vous couvrir pas?

LE MARQUIS.

Non.

CRÉMANTE.

Quoi! vous...

LE MARQUIS.

Morbleu, non.

CRÉMANTE.

Vous laisser chapeau bas?
Moi! souffrir d'un marquis ce respect!

LE MARQUIS.

Non, je jure,
C'est moins respect pour vous que soins pour ma coiffure:
Celui de se couvrir n'est bon qu'aux vieilles gens.

CRÉMANTE.

Eh! l'on n'est pas si vieux encore à soixante ans.

LE MARQUIS.

Non dà, vous êtes sain.

CRÉMANTE.

Oui, je le suis, sans doute,
Hors quelques petits maux, comme atteinte de goutte,
Catharre, rhumatisme.

LE MARQUIS.

Ah! tout cela n'est rien.

CRÉMANTE.

Enfin, à cela près je me porte assez bien.
Tout vieux que je parois, l'âge encore me laisse
Des restes de chaleur, des regains de jeunesse;
Mon poil blanc couvre encore un sang subtil et chaud,
Tel qu'au temps...

LE MARQUIS.

Vous prenez le récit d'un peu haut.

CRÉMANTE.

Je ne vous dis donc point enfin qu'en secret j'aime,
Que je suis depuis peu rival de mon fils même.

LE MARQUIS.

Vous m'avez dit cela vingt fois sans celle-ci.

CRÉMANTE.

Vraiment je n'entends pas vous en rien dire aussi.
Enfin donc, par un feu dont tout mon sang s'allume,
Eveillé ce matin plutôt que de coutume,
J'ai familièrement usé de mon crédit,
Et surpris Isabelle au sortir de son lit.
Je n'ai senti jamais mon ame plus émue;
Sa beauté négligée en sembloit être accrue:
Son désordre charmoit; un long et doux sommeil
Avoit rendu son teint plus frais et plus vermeil,
Rallumé ses regards et jeté sur sa bouche
Du plus vif incarnat une nouvelle couche;
Sans art, sans ornements, sans attraits empruntés,
Elle étoit belle enfin de ses propres beautés;
Sous le nom de bon homme et d'ami de son pere,
Je l'ai vue habiller sans façon, sans mystere:
J'ai fait pour l'amuser des contes de mon mieux,
Mais Dieu sait cependant comme j'ouvrois les yeux.
En se chaussant j'ai vu... rien n'est mieux fait au
monde;
J'ai vu certain morceau de jambe blanche, ronde...
Mais n'allez pas l'aimer au moins sur mon récit.

LE MARQUIS.

Les gens de cour ont bien autre chose en l'esprit,
L'amour leur est honteux, à moins d'un grand
trophée:
Poursuivez donc.

CRÉMANTE.

Ensuite elle s'est donc coiffée:
J'ai goûté le plaisir de voir ses cheveux blonds
Tomber à flots épais jusque sur ses talons,

Et même si bien pris mon temps et mes mesures,
Que j'en ai finement ramassé des peignures.
S'étant coiffée enfin, comme avec mille appas
Pour prendre un corps de robe elle avançoit le bras.
Par bonheur tout-à-coup une épingle arrachée,
Qui tenoit sur son sein sa chemise attachée,
M'a laissé voir à nu l'objet le plus charmant...
Ouf, je suis tout ému d'y penser seulement.

LE MARQUIS.

Votre toux reviendra, changeons donc de langage,
Aussi bien mon cousin à vous parler m'engage,
Il voudroit quelque argent.

CRÉMANTE.

Là-dessus je suis sourd;
La jeunesse a besoin qu'on la tienne de court.
Vos conseils toutefois sont ceux que je veux suivre.

LE MARQUIS.

Non, non, ne changez point votre façon de vivre,
Tenez-lui les rigueurs des peres d'aujourd'hui;
Dites-lui bien pourtant que j'ai parlé pour lui;
Mais que c'est pour son bien.

CRÉMANTE.

Allez, laissez-moi faire,
Je sais faire valoir l'autorité de pere.

LE MARQUIS.

Vous m'en prêterez bien, que je crois, cent louis,
J'en reçus hier deux cents qui sont évanouis,
Mais vous saurez comment, et m'en louerez sans doute;
Quand il s'agit d'honneur, il faut que rien ne coûte;
Et je puis sur ce point dire sans vanité,
Qu'aucun argent jamais n'a si bien profité.

CRÉMANTE.

Oui, l'honneur vaut beaucoup.

LE MARQUIS.

Admirez l'industrie;

L'honneur vient de bravoure et de galanterie,
Et j'ai su trouver l'art d'être ensemble estimé,
Et galant de fortune, et brave confirmé.
Moyennant cent louis que j'ai donnés d'avance,
Un marquis des plus gueux, mais brave à toute
outrance,
M'a feint une querelle, et d'abord prenant feu
M'a donné sur la joue un coup plus fort que jeu.

CRÉMANTE.

Un soufflet!

LE MARQUIS.

Point du tout.

CRÉMANTE.

Mais un coup sur la joue.

LE MARQUIS.

Ce n'est qu'un coup de poing, et lui-même l'avoue.
J'ai fait rage aussitôt, j'ai ferraillé, paré,
Et me suis fait tenir pour être séparé.
Voilà qui m'établit pour brave sans conteste.
Je n'ai pas mis plus mal mes cent louis de reste:
Avec une comtesse en crédit à la cour
J'ai seul passé le soir, et joué jusqu'au jour.
J'ai perdu mon argent, mais la perte est légere,
Et ce qu'elle me vaut me la doit rendre chere.

CRÉMANTE.

Quoi! la dame en faveurs vous auroit racquitté?

LE MARQUIS.

Non, je la crois fort sage, à dire vérité.
Mais comme je sortois sans suite que mon page,
(Car c'est une maison de notre voisinage)
J'ai trouvé deux marquis, et des plus médisants,
Qui pour chasser ensemble alloient sans doute aux
champs.
Tous deux m'ont reconnu dès qu'ils m'ont vu
paroître;
J'ai feint, me détournant, de ne les pas connoître,

Et d'un grand manteau gris me suis couvert le nez,
Comme font en tels cas les galants fortunés.
Jugez en quel honneur me mettra cette histoire,
Et pour fort peu d'argent combien j'aurai de gloire.

CRÉMANTE.

Mais l'honneur, ce me semble, au fond n'est point cela.

LE MARQUIS.

Bon, c'est du vieil honneur dont vous nous parlez-là.

CRÉMANTE.

Jadis...

LE MARQUIS.

Sans perdre temps en des raisons frivoles,
De grace, allons chez vous pour prendre cent pistoles.

CRÉMANTE.

Quoique l'argent soit rare, allons, j en suis content,
Mais j'espère en revanche un service important.

LE MARQUIS.

Mon crédit à la cour vous est-il nécessaire?

CRÉMANTE.

Non, l'amour maintenant est mon unique affaire;
Mon fils aime Isabelle, et c'est tout mon espoir
De les brouiller ensemble et de m'en prévaloir.

LE MARQUIS.

Fussent-ils plus unis, que rien ne vous étonne,
Je sais l'art de brouiller les gens mieux que personne:
C'est là mon vrai talent et mon soin le plus doux.

CRÉMANTE.

Il faudroit donc...

LE MARQUIS.

Allons résoudre tout chez vous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, ISABELLE, LAURETTE.

ISABELLE, sortant de sa chambre, et trouvant Ismene qui sort de la sienne.

J'ALLOIS à votre chambre.

ISMENE.

Et qu'y veniez-vous faire?

ISABELLE.

Vous rendre ce que doit une fille à sa mere,
M'informer s'il vous plaît que je suive vos pas
Au Temple, ce matin.

ISMENE.

Non, il ne me plaît pas.

ISABELLE.

Chaque jour rend pour moi votre humeur plus sévere;
Ne saurai-je jamais d'où naît votre colere?
J'essayerois, madame...

ISMENE.

Ah! c'est trop discourir.
Allez, retirez-vous, je ne vous puis souffrir.

SCENE II.

ISMÈNE, LAURETTE.

LAURETTE.

Madame, en vérité cette rigueur m'étonne;
Quoi! vous, pour tout le monde et si douce et si bonne,
Pour votre fille seule être rude à ce point!

ISMÈNE.

J'en ai trop de raisons.

LAURETTE.

Je ne les conçois point;
J'ignore d'où vous vient tant de haine pour elle;
C'est une fille aimable...

ISMÈNE.

Elle n'est que trop belle.
Je sais trop sur les cœurs quel empire elle prend.

LAURETTE.

Est-ce là tout l'outrage...

ISMÈNE.

En est-il un plus grand?
De quel œil puis-je voir, moi qui par mon adresse
Crois pouvoir, si j'osois, me piquer de jeunesse,
Une fille adorée, et qui, malgré mes soins,
M'oblige d'avouer que j'ai trente ans au moins;
Et comme à mal juger on n'a que trop de pente,
De trente ans avoués n'en croit-on pas quarante?

LAURETTE.

Il est vrai que le monde est plein de médisans;
Mais on peut être belle encore à quarante ans.

ISMÈNE.

On le peut; mais enfin c'est l'âge de retraite,
La beauté perd ses droits, fût-elle encor parfaite;

Et la galanterie, au moment qu'on vieillit,
Ne peut se retrancher qu'à la beauté d'esprit.

LAURETTE.

Vous êtes trop bien faite, et c'est une chimere.

ISMENE.

Une fille à seize ans défait bien une mere;
J'ai beau par mille soins tâcher de rétablir
Ce que de mes appas l'âge peut affoiblir,
Et d'arrêter par art la beauté naturelle
Qui vient de la jeunesse et qui passe avec elle,
Ma fille détruit tout dès qu'elle est près de moi,
Je me sens enlaidir si-tôt que je la voi;
Et la jeunesse en elle, et la simple nature,
Font plus que tout mon art, mes soins et ma parure;
Fut-il jamais sujet d'un plus juste courroux?

LAURETTE.

Elle a tort en effet, je l'avoue avec vous:
Mais on sait à ce mal le remede ordinaire,
Faites-la d'un couvent au moins pensionnaire.
Quoi! vous hochez la tête? Est-ce que vous doutez
Qu'Isabelle ose rien contre vos volontés?

ISMENE.

Non, je puis m'assurer de son obéissance;
Elle suit mes desirs toujours sans résistance,
Je la trouve soumise à tout ce que je veux,
Et c'est ce que j'y trouve encor de plus fâcheux,
Puisqu'elle m'ôte ainsi tout prétexte de plainte,
Pour couvrir le dépit dont je me sens atteinte.
Pour l'éloigner de moi, je n'ai qu'à le vouloir;
Mais, Laurette, quels maux n'en dois-je pas prévoir?
C'est dans l'état de veuve où je dois me réduire
Un prétexte aux plaisirs, qu'une fille à conduire;
Je puis, sous la couleur d'un soin si spécieux,
Prétendre sans scrupule à paroître en tous lieux,
A jouir des douceurs du cours, des promenades,
A voir les jeux publics, bals, ballets, mascarades;

Et n'ayant plus de fille à mener avec moi,
Je dois vivre autrement, et c'est là mon effroi.
Le grand monde me plaît, je hais la solitude,
Il n'est point à mon gré de supplice plus rude;
Et j'aime encore mieux voir ma fille à regret,
Qu'éviter à ce prix le tort qu'elle me fait.

LAURETTE.

Elle ne vous fait pas tant de tort qu'il vous semble,
On vous prend pour deux sœurs quand on vous voit ensemble.

ISMENE.

Sans mentir?

LAURETTE.

Je vous parle avec sincérité.

ISMENE, se regardant dans son miroir de poche.

Comment suis-je aujourd'hui? mais dis la vérité.

LAURETTE.

Vous ne fûtes jamais plus jeune ni plus belle,
Sur-tout, votre beauté paroît fort naturelle.

ISMENE.

Est-il bien vrai, Laurette?

LAURETTE.

Il n'est rien plus certain.

ISMENE.

Tu peux prendre pour toi cette jupe demain;
Je viens d'apercevoir que la tienne se passe.

LAURETTE.

Vous savez, sans mentir, donner de bonne grace;
Votre fille, après tout, ne vous vaudra jamais.

ISMENE.

La jeunesse, Laurette, a de puissants attraits,

LAURETTE.

Elle est jeune, il est vrai, mais, à faute de l'être,
On peut s'en consoler quand on le sait paroître;
Votre fille n'a point vos secrets pour charmer.

ISMENE.*

Acante cependant l'aime, et ne peut m'aimer;
Ni tout ce que j'ai d'art, ni toute ton adresse,
N'ont pu déraciner sa premiere tendresse :
Je ne puis à ma fille attacher cet amant.

LAURETTE.

Les premieres amours tiennent terriblement;
Nous pouvons toutefois avoir quelque espérance,
Mes ruses ont entre eux rompu l'intelligence,
Et tous les faux rapports que j'ai faits jusqu'ici
Nous ont, graces au ciel, asses bien réussi.
Ils ne se parlent plus.

ISMENE.

C'est beaucoup; mais, Laurette,
Ce n'est pas, tu le sais, tout ce que je souhaite:
Avant de mes appas le déclin déclaré,
Il seroit bon que j'eusse un époux assuré,
Un parti qui me plût et qui me fût sortable,
Et je trouve à mon goût Acante fort aimable.

LAURETTE.

Vous aves le goût bon, on ne le peut nier,
Et ce second époux vaudroit bien le premier.
Mais c'est un grand dessein.

ISMENE.

N'épargne soin ni peine,
Si tu peux réussir, ta fortune est certaine,
Tu n'en dois point douter.

LAURETTE.

J'y ferai mon effort;
Mais je trouve un obstacle à surmonter d'abord:
Touchant votre veuvage un scrupule peut naître;
Vous êtes fort bien veuve, et l'on ne peut mieux l'être;
Votre mari sans doute est défunt, autant vaut;
Vous avez attendu plus de temps qu'il n'en faut:

Après huit ans passés, sans qu'un mari se treuve,
Une femme au besoin est même plus que veuve;
Il n'est rien de plus sûr, votre avocat l'a dit:
Mais il est bon d'ôter tout soupçon de l'esprit,
Toute peur d'un retour et d'un remu-ménage,
Si vous voulez qu'on pense à vous pour mariage.

ISMENE.

Laurette, à dire vrai, c'est mon plus grand souci.

LAURETTE.

Champagne m'a promis d'être bientôt ici;
Il faut voir si l'on peut gagner son témoignage,
Et celui d'un vieillard qui sort de l'esclavage.

ISMENE.

Il faudroit que ce fût sans me commettre, au moins.

LAURETTE.

C'est comme je l'entends, fiez-vous à mes soins;
Afin de vous laisser garder la bienséance,
Je ferai du dessein seule toute l'avance.
Mais l'argent pour corrompre est un puissant moyen.

ISMENE.

Dispose, agis, promets, je n'épargnerai rien.
On vient, je remets tout enfin à ta conduite.

LAURETTE.

Laissez-nous un peu seuls, vous reviendrez ensuite.

SCENE III.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

D'où vient que ta maîtresse évite de me voir?
Va-t-elle dire encor deux mots à son miroir?
De ses ingrédients grossir un peu la dose?

LAURETTE.

Elle avoit oublié de serrer quelque chose,

Elle va l'enfermer, et doit sortir bientôt.

CHAMPAGNE.

Son visage de jour est donc fait comme il faut?
Et sa beauté d'emprunt...

LAURETTE.

Brisons là, je te prie,
Elle hait là-dessus à mort la raillerie;
Elle est étrangement délicate en cela,
Et ne croit nul outrage égal à celui-là.
Je veux t'entretenir d'affaires d'importance.
L'homme que tu m'as dit avoir conduit en France,
Quel homme est-ce?

CHAMPAGNE.

Un vieillard assez chagrin.

LAURETTE.

Au fonds,
Est-ce un homme d'esprit?

CHAMPAGNE.

D'esprit, je t'en réponds.
Mais touchant sa famille il s'obstine à se taire...

LAURETTE.

Cela n'importe rien pour ce que j'en veux faire;
Ma maîtresse a sans doute, à parler tout de bon,
De se remarier grande démangeaison;
Mais quoique elle prétende être veuve à bon titre,
Elle a quelque scrupule encor sur ce chapitre,
Et pour l'en délivrer on l'obligeroit fort
Si quelqu'un témoignoit que son mari fût mort.
Crois-tu que ton vieillard pût rendre cet office?
Nous ferions bien valoir le prix d'un tel service.

CHAMPAGNE.

Oui, je le tiens, s'il veut, fort propre à cet emploi;
C'est sans doute.

LAURETTE.

Et sur-tout étant instruit par toi.

CHAMPAGNE.

A gagner ce témoin aisément je m'engage.

LAURETTE.

Si tu voulois y joindre aussi ton témoignage,
Ce seroit encor mieux.

CHAMPAGNE.

Moi! faire un faux rapport?

LAURETTE.

Quoi! pour mentir un peu, te troubles-tu si fort?
Et serois-tu bien homme à si foible cervelle
Que de t'embarrasser pour une bagatelle?
Crois-moi, le plus grand vice est celui d'être gueux,
Et ce n'est pas à nous d'être si scrupuleux;
Un soin si délicat n'est pas à notre usage;
La fourbe qui nous sert est notre vrai partage;
Elle est pour nous sans honte; et jusqu'ici jamais
La probité ne fut la vertu des valets;
Les gens d'esprit sur-tout ont leur profit en tête.

CHAMPAGNE.

Le scrupule n'est pas aussi ce qui m'arrête.
Hier, lorsque j'arrivai, quand j'y songe d'abord,
Je dis que j'ignorois si ton maître étoit mort.
Comment dire autrement sans que l'on me soupçonne?

LAURETTE.

Pour un homme d'esprit peu de chose t'étonne.
Tu diras que d'abord, ne doutant point du choix
Que ton maître avoit fait d'Isabelle autrefois,
Tu cachois cette mort, pour détourner la mere
De donner à sa fille un importun beau-pere;
Mais, ton maître pour elle étant sans intérêt,
Que tu dis franchement la chose comme elle est.

CHAMPAGNE.

Cela m'est comme à toi venu dans la pensée;
Mais d'un nouveau souci j'ai l'âme embarrassée:
Si ton maître à la fin revenoit du Levant,

LAURETTE.

Mon Dieu! point, il est mort.

CHAMPAGNE.

Mais s'il étoit vivant?

LAURETTE.

Il n'a garde, crois-moi.

CHAMPAGNE.

Je songe où je m'engage.

LAURETTE.

Ma maîtresse revient, songe à ton personnage.

CHAMPAGNE.

J'y vois trop de péril, et tu m'obligeras
De ne me point mêler dans tout cet embarras.

LAURETTE.

Es-tu si simple encor? Que rien ne t'inquiete.

SCENE IV.

ISMENE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE, feignant de pleurer.

Quelle nouvelle! ah! ah!

ISMENE.

De quoi pleure Laurette?

LAURETTE.

Je pleure, mais hélas! quand vous saurez de quoi,
Vous pleurerez, madame, encor bien plus que moi.

ISMENE.

N'importe, expliquez-vous.

LAURETTE.

Ah! ma bonne maîtresse,
C'est... Je ne puis parler, tant la douleur me presse;
Monsieur Champagne... Hé, là, faites-lui ce récit,
Dites-lui tout.

CHAMPAGNE.

Quoi! tout?

LAURETTE.

Ce que vous m'avez dit.

CHAMPAGNE.

Moi! je n'ai rien à dire.

LAURETTE.

A quoi bon ce mystere?
C'est par discrétion qu'il s'obstine à se taire;
Il est vrai que d'abord un si cruel malheur
Doit causer à madame une extrême douleur:
Mais, puisque tôt ou tard il faut qu'elle l'apprenne,
Le plutôt vaut le mieux pour la tirer de peine:
A la laisser languir quel plaisir prenez-vous?
Que sert de lui cacher qu'elle n'a plus d'époux?

ISMENE, *se laissant choir sur un siége.*

Je n'aurois plus d'époux! seroit-il bien possible?

LAURETTE.

Ce coup assurément pour madame est sensible!
La pauvre femme! hélas! sans doute elle perd bien.

CHAMPAGNE.

Ne vous fâchez pas tant, madame, il n'en est rien.

ISMENE.

Ah! ne me flattez pas.

LAURETTE.

Voyez quel est son zele!
Il voudroit vous cacher cette triste nouvelle.
Vous devez à ses soins beaucoup certainement,
Et vous m'aviez parlé d'un certain diamant...

ISMENE.

La douleur m'en avoit fait perdre la mémoire,
Je ferai plus pour vous, et vous le pouvez croire;
Prenez toujours ceci.

LAURETTE.

Là, prenez, sans façon.
Son époux est-il mort?

CHAMPAGNE, *prenant le diamant.*

Hé!

LAURETTE.

Parlez tout de bon,
Madame le souhaite, et n'a pas l'ame ingrate;
Mais elle ne veut pas sur-tout que l'on la flatte;
De son mari, sans feinte, apprenez-lui le sort.

CHAMPAGNE.

Puisque vous le voulez, madame, il est donc mort.

ISMENE.

Ciel!

LAURETTE.

Comme la douleur l'accable et la possede,
Un peu de solitude est son meilleur remede:
Laissons-la revenir, et va prendre le soin
D'instruire le vieillard dont nous avons besoin.

CHAMPAGNE.

Le diamant est bon, au moins?

LAURETTE.

Bon, tu te railles;
C'est du pauvre défunt un présent d'épousailles.

CHAMPAGNE.

Quel défunt?

LAURETTE.

Eh, mon maître; et tu doutes à tort...

CHAMPAGNE.

Enfin s'il n'est pas bon, le défunt n'est pas mort.

LAURETTE.

Je t'assure de tout, va, tu n'as rien à craindre.

SCENE V.

ISMENE, LAURETTE.

LAURETTE.

Madame, il est sorti, cessez de vous contraindre,
Rendez graces au ciel, tout va bien, tout nous rit

ISMENE.

Me voilà donc enfin veuve sans contredit?

LAURETTE.

On n'en peut plus douter, à moins d'être incrédule.

ISMENE.

Acante pourroit donc m'épouser sans scrupule?

LAURETTE.

C'est sans difficulté; si c'est peu d'un témoin,
Nous en aurons encore un second au besoin:
Les dons faits à propos produisent des miracles.

ISMENE.

Nous oublions peut-être un des plus grands obstacles.

LAURETTE.

Quel?

ISMENE.

Le pere d'Acante.

LAURETTE.

Hé, qu'appréhendons-nous?
Le bon homme vous aime, et tout lui plaît de vous.

ISMENE.

Peut-être il m'aime trop, c'est ce que j'appréhende,
J'ai peur qu'à m'épouser lui-même il ne prétende.

LAURETTE.

Ce dessein nous pourroit sans doute embarrasser;
Mais pourroit-il bien être en état d'y penser,
A son âge?

ISMENE.

Il n'importe, et je crains qu'il n'y pense.

LAURETTE.

Qui? lui, vous épouser? ce seroit conscience;
Vieux, usé comme il est, et déja demi-mort,
Pourroit-il bien vouloir vous faire un si grand tort?
Après d'un vieux mari la longue et triste épreuve,
Puisqu'en très bonne forme enfin vous voilà veuve,
C'est bien le moins, vraiment, que vous puissiez pour vous

Que d'oser faire aussi le choix d'un jeune époux,
Et de connoître un peu, par votre expérience,
Du jeune et du vieillard quelle est la différence.

ISMENE.

Ce n'est point pour cela, Laurette.

LAURETTE.

Mon Dieu, non.
Mais voici le bon homme, il faut changer de ton.

SCENE VI.

CREMANTE, ISMENE, LAURETTE.

LAURETTE.

Venez m'aider, monsieur, à consoler madame.

CRÉMANTE.

Qu'a-t-elle?

ISMENE.

Oh!

LAURETTE.

La douleur la perce jusqu'à l'ame.

CRÉMANTE.

Quel accident l'expose au trouble où la voilà?

LAURETTE.

La mort de son mari.

CRÉMANTE.

Quoi! ce n'est que cela?
Il n'est pas mort, peut-être.

ISMENE.

Il est trop véritable.

LAURETTE.

Champagne, qui l'assure, est homme irréprochable.

CRÉMANTE.

Sa mort m'ôte un ami, vous ôtant un époux,
Et j'y crois perdre au moins, madame, autant que vous.

Le regret que j'en ai ne cede en rien au vôtre,
Mais nous l'avions compté pour mort et l'un et l'autre.
On ne rend pas la vie aux gens, pour les pleurer.
Puis la perte est pour vous aisée à réparer;
Et pour vous consoler d'une telle disgrace,
Quelque autre du défunt peut occuper la place:
Vous n'aurez rien perdu prenant un autre époux;
J'en sais un...

ISMENE.

Hé, monsieur, de quoi me parlez-vous?

CRÉMANTE.

Je veux que, dans l'effort de vos premieres larmes,
Pour vous le mariage ait d'abord peu de charmes;
Je veux qu'il vous soit même odieux en effet;
Mais enfin si l'époux étoit bien votre fait,
Si vous pouviez en lui trouver de quoi vous plaire...

ISMENE.

Cela ne se peut pas.

CRÉMANTE.

Mon Dieu! tout se peut faire:
Si vous saviez l'époux que je veux vous offrir...

ISMENE.

Ah!

LAURETTE.

Au seul nom d'époux son mal semble s'aigrir.

CRÉMANTE.

Il est vrai, j'aurois tort d'en plus ouvrir la bouche;
Le desir de lui plaire est le seul qui me touche;
Et j'ai cru que mon fils, jeune, adroit, plein d'appas,
Pour un second époux ne lui déplairoit pas.

LAURETTE.

Si ce n'est que cela, vous pourriez bien lui dire...

CRÉMANTE.

Je m'en garderai bien; non, non, je me retire;
Je la laisse en repos, ce sera le meilleur.

ISMENE.

Laissez-vous vos amis ainsi dans la douleur?

CRÉMANTE.

Je vois que tout le soin où l'amitié m'engage,
Loin de vous consoler, vous trouble davantage.

ISMENE.

Hélas! qui pourroit mieux me consoler que vous?
Vous étiez tant ami de mon défunt époux;
Tout votre soin ne peut m'être que salutaire,
Et rien venant de vous ne me sauroit déplaire.

CRÉMANTE.

Ce que j'ai dit pourtant vous a déplu d'abord.

ISMENE.

Sait-on ce que l'on fait dans un premier transport?
D'abord il est certain, c'étoit bien mon envie,
De n'entendre parler d'autre époux de ma vie;
J'en rejetois l'espoir, quoiqu'il me fût permis;
Mais que ne peuvent point les conseils des amis?

CRÉMANTE.

Je voulois vous parler de mon fils; mais, madame,
Ne faites rien pour moi qui contraigne votre ame;
Prenez plutôt du temps pour examiner bien...

ISMENE.

Ah! monsieur, après vous je n'examine rien.

CRÉMANTE.

Il est jeune, bien fait; voyez s'il peut vous plaire.

ISMENE.

Vous savez mieux que moi ce qui m'est nécessaire;
Acante vaut beaucoup; mais quel qu'en soit le prix
Si rien me plaît en lui, c'est qu'il est votre fils.

CRÉMANTE.

Vous nous honorez trop.

ISMENE.

Au moins c'est une affaire
Que vous trouverez bon, monsieur, que je differe:

Ce n'est pas qu'en effet ce soin importe fort,
Feu mon mari déjà depuis long-temps est mort;
J'en ai porté le deuil, et j'ai toute licence;
Mais j'aime extrêmement l'exacte bienséance;
Et pour sécher mes pleurs, pour en finir le cours,
Je vous demande encore au moins huit ou dix jours.

CRÉMANTE.

Ce n'est qu'avec le temps qu'un grand ennui se passe,
Il est vrai; mais j'espere à mon tour une grace.

ISMENE.

Ce que je vous dois être unit nos intérêts.

CRÉMANTE.

Votre fille pourroit les unir de plus près.

ISMENE.

Ma fille, dites-vous?

CRÉMANTE.

Pour elle je soupire.

ISMENE.

Vous, monsieur?

CRÉMANTE.

Pourquoi non? qu'y trouvez-vous à dire?

ISMENE.

Hé, rien; mais vous pourriez peut-être choisir mieux;
Elle est si jeune encor.

CRÉMANTE.

Me trouvez-vous si vieux?

ISMENE.

Point du tout; mais j'ai peur, quelque soin que je prenne,
Que ma fille en ce choix m'obéisse avec peine.

CRÉMANTE.

A ne vous rien celer, j'ai peur, s'il est ainsi,
Qu'à m'obéir mon fils n'ait de la peine aussi.

ISMENE.

Sur ma fille, après tout, j ai pourtant trop d'empire
Pour craindre absolument qu'elle m'ose dédire;

Elle me fut toujours soumise au dernier point.

CRÉMANTE.

Mon fils, je pense, aussi ne me dédira point;
Je ne crains qu'un retour de cette intelligence
Que l'amour mit entre eux dès leur plus tendre enfance,
Et je doute qu'on puisse aisément parvenir
A diviser deux cœurs qui sont nés pour s'unir.

ISMENE.

Ainsi que vous, monsieur, c'est ce qui m'inquiete;
Mais j'ai grande espérance aux ruses de Laurette.

LAURETTE.

Je sais l'art de fourber assez bien, Dieu merci.
Mais dans le cabinet vous seriez mieux qu'ici.

CRÉMANTE.

Elle a raison, aucun n'y viendra nous distraire;
Allons y consulter ce que nous devons faire,
Et voir par quels moyens nous pourrons sans retour
Séparer deux amants en dépit de l'Amour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LAURETTE.

LAURETTE.

Hé bien, que voulez-vous? Si vous perdez un pere,
Ce n'est pas d'aujourd'hui, vous n'y sauriez que faire;
Des regrets des vivants les morts ne sont pas mieux:
Parlons-donc d'autre chose, et ressuyez vos yeux.

ISABELLE.

Tu dis donc que l'ingrat qui m'avoit tant su plaire,
Acante, ce volage à qui je fus si chere,
T'a parlé ce matin?

LAURETTE.

Fort long-temps.

ISABELLE.

Entre nous,
Que pense-t-il de moi?

LAURETTE.

Lui! pense-t-il à vous?

ISABELLE.

Mais quel si long discours encor t'a-t-il pu faire?
De quoi t'a-t-il parlé?

LAURETTE.

Rien que de votre mere:
Il m'a fait voir pour elle un grand empressement.

ISABELLE.

Et n'a rien dit de moi?

LAURETTE.

Pas un mot seulement;
De votre mere seule il m'a parlé sans cesse:
J'ai tourné le discours sur vous avec adresse,
Dit vingt fois votre nom.

ISABELLE.

Et qu'a-t-il répondu?

LAURETTE.

Il n'a pas fait semblant d'avoir rien entendu.

ISABELLE.

Mais dans ma mere enfin que peut-il voir d'aimable?

LAURETTE.

Beaucoup d'argent comptant, un bien considérable;
C'est un charme bien doux aux yeux de bien des gens.
Vous ne serez en âge encor de très long-temps:
Votre pere étant mort, tout est en sa puissance;
Comme je vous l'ai dit, elle en a l'assurance;
Et de l'humeur qu'elle est, vous devez peu douter
Qu'un jeune époux s'offrant n'ait de quoi la tenter.

ISABELLE.

Le soin qu'elle a de plaire et de cacher son âge
M'a bien fait prévoir d'elle un second mariage;
Mais voir mon amant même en devenir l'époux?
Voir mon beau-pere en lui!

LAURETTE.

Que fait cela pour vous?
Si vous ne l'aimez plus, quel soin vous inquiete?

ISABELLE.

Si je ne l'aime plus! Que n'est-il vrai, Laurette?

LAURETTE.

Comment! auriez-vous bien assez de lâcheté
Pour ne vous venger pas de sa légèreté?
Quoi! vous constante encor pour un homme qui
change?

Auroit-on vu jamais foiblesse plus étrange ?
Un homme changeroit ; et vous, pleine d'appas,
Fiere, vous fille enfin, vous ne changeriez pas !
Laisser aux notre sexe avoir cet avantage ?

ISABELLE.

Notre sexe à son gré n'est pas toujours volage ;
Et comme par pudeur une fille d'abord
N'aime ordinairement qu'après beaucoup d'effort,
Quand l'Amour une fois lui fait prendre une chaîne,
Elle n'en sort aussi qu'avec beaucoup de peine.
Sur-tout les premiers feux sont toujours les plus doux,
Ceux d'Acante et les miens sont nés presque avec nous ;
Nos peres, qui s'aimoient, sembloient dès la naissance,
Avoir fait pour s'aimer nos cœurs d'intelligence :
Tout enfant que j'étois, sans nul discernement,
Je songeois à lui plaire avec empressement.
Cent petits soins aussi m'exprimoient sa tendresse ;
Nous nous voyions souvent, et nous cherchions sans cesse ;
Sans lui j'étois chagrine, ainsi que lui sans moi ;
Par fois nous soupirions sans savoir bien pourquoi,
Et nos cœurs, ignorant quel mal ce pouvoit être,
Surent sentir l'amour plutôt que le connoître.

LAURETTE.

C'est cela qui le rend encore avec raison
Plus coupable envers vous après sa trahison ;
C'est ce qui doit pour lui redoubler votre haine.

ISABELLE.

Sans doute ; et si je vois sa trahison certaine...

LAURETTE.

Quoi ! vous flatteriez-vous assez pour en douter ?

ISABELLE.

Ah ! s'il se peut encor, laissez-moi m'en flatter.

LAURETTE.

Vous pourriez vous flatter d'une erreur si honteuse ?

Son infidélité pour vous n'est plus douteuse;
Tout ce qu'on vous a dit vous en doit assurer.

ISABELLE.

On m'en a dit assez pour me désespérer:
Cependant en secret un pouvoir que j'admire
Me fait presque oublier tout ce qu'on m'a pu dire.
Je ne sais quoi toujours me parle en sa faveur.

LAURETTE.

Mon Dieu! jusqu'où l'Amour séduit un jeune cœur!
Je m'étois bien de vous promis plus de courage.

ISABELLE.

Tu te peux tout promettre encor, s'il est volage:
Mais mon cœur par lui-même en veut être éclairci.

LAURETTE.

Quoi! le voir?

ISABELLE.

Je t'ai crue, et l'ai fui jusqu'ici.
Redevable à tes soins dès ma tendre jeunesse,
J'ai suivi tes conseils, j'ai contraint ma tendresse,
J'ai tâché de te croire autant que je l'ai pu;
Souffre au moins une fois que mon cœur en soit cru,
Qu'il puisse s'éclaircir ainsi qu'il le souhaite,
Qu'un aveu de l'ingrat... Mais tu rougis, Laurette?

LAURETTE.

Je rougis de vous voir foible encore à ce point:

ISABELLE.

Je ne le suis que trop, je ne m'en défends point:
Mais pardonne aux abois d'une premiere flamme
Ces restes de foiblesse où tombe encor mon ame.

LAURETTE.

Ce seroit vous trahir que de les excuser.

ISABELLE.

J'ai cru qu'à ce dessein tu pourrois t'opposer;
Et si de m'y servir la priere te gêne,
Je me suis préparée à t'en sauver la peine:
Un billet de ma main par quelque autre porté...

LAURETTE.

Je veux prendre ce soin encor par charité ;
Ne confiez hors moi ce billet à personne...

ISABELLE.

Es-tu si bonne encore?

LAURETTE.

Eh ! oui, je suis trop bonne,
Vous me persuadez toujours ce qui vous plaît ;
Et si, vous le savez, c'est sans nul intérêt.

ISABELLE.

Va, tu n'y perdras rien.

LAURETTE.

Est-ce là cette lettre?

ISABELLE.

L'adresse encore y manque.

LAURETTE.

Ah ! gardez-bien d'en mettre ;
Votre ingrat peut montrer ce billet aujourd'hui,
Vous pourriez au besoin nier qu'il fût pour lui :
Nous ne saurions chercher, dans le siecle où nous sommes,
Trop de précautions contre les traîtres hommes ;
Ils sont si vains!

ISABELLE.

J'ai cru qu'ils ne l'étoient pas tous.

LAURETTE.

Ah ! croyez-moi, j'en sais là-dessus plus que vous ;
Vous n'avez pas encore assez d'expérience ;
Rentrez, laissez-moi faire.

ISABELLE.

Au moins fais diligence.

LAURETTE.

Oui, j'aurai bientôt fait, n'ayez aucun souci.

ISABELLE.

Ne rends qu'à lui....

LAURETTE.

J'entends.

ISABELLE.

Champagne vient ici,
Qu'il ne t'arrête pas.

LAURETTE.

Vous m'arrêtez vous-même.

ISABELLE.

Sur-tout...

LAURETTE.

Encor? rentrez. Qu'on est sot quand on aime!

SCENE II.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

Je sors d'avec notre homme, et d'un long entretien.

LAURETTE.

Hé bien?

CHAMPAGNE.

D'abord le traître a fait l'homme de bien,
M'a prêché la vertu, l'honneur à toute outrance,
Et contre ta maîtresse a pesté d'importance:
Mais enfin mes raisons ont si bien réussi,
Que mille écus offerts l'ont un peu radouci.

LAURETTE.

Mille écus?

CHAMPAGNE.

Il veut même avoir l'argent d'avance,
Et de mentir à moins il feroit conscience.

LAURETTE.

Le scrupule est fort bon; mais il faut aujourd'hui,
Quoi qu'il coûte pourtant, nous assurer de lui:

Tu n'as qu'à l'amener, je prendrai soin du reste.
Dis-moi, que fais ton maître?

CHAMPAGNE.

Il se tourmente, il peste.

LAURETTE.

Il peste! et contre qui?

CHAMPAGNE.

Contre un amour maudit,
Qui lui fera, je crois, bientôt tourner l'esprit;
Il ne peut, quoi qu'il fasse, oublier Isabelle;
Il a beau s'efforcer d'être inconstant comme elle;
Plus il y tâche, et moins il en a le pouvoir.

LAURETTE.

Hé! n'a-t-il point de honte?

CHAMPAGNE.

Il est au désespoir;
Il aime avec regret, sa honte en est extrême,
Il s'en blâme, il s'en dit cent pouilles à lui-même,
Se battroit volontiers de rage qu'il en a;
Mais il ne laisse pas d'aimer pour tout cela:
Il est ensorcelé.

LAURETTE.

Les amants sont bien lâches!

CHAMPAGNE.

Qu'as-tu là?

LAURETTE.

Moi! qu'aurois-je?

CHAMPAGNE.

Un billet que tu caches.

LAURETTE.

Mon Dieu! que tu vois clair!

CHAMPAGNE.

Je suis dépaysé,
Vois-tu? j'ai de bons yeux, et suis un peu rusé;
J'ai vu comme j'entrois retirer Isabelle,

Et je gagerois bien que ce billet est d'elle;
Qu'au rival de mon maître...

LAURETTE.

Oh!

CHAMPAGNE.

Gageons, si tu veux.

LAURETTE.

Ah! que les gens si fins sont quelquefois fâcheux!

CHAMPAGNE.

Ce poulet va sans doute au marquis?

LAURETTE.

Tu devines.

CHAMPAGNE.

Nous démêlons un peu les ruses les plus fines;
Les voyages font bien les gens.

LAURETTE.

Sans contredit.

CHAMPAGNE.

Mais sur-tout le vin grec ouvre bien un esprit:
Dès que j'en eus tâté, je le sus bien connoître,
Aussi je m'en donnois...

LAURETTE.

Voici ton jeune maître.

CHAMPAGNE.

Qu'ai-je dit? son amour le ramene en ces lieux.

LAURETTE.

Le trouble de son cœur paroît jusqu'en ses yeux.

SCENE III.

ACANTE, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LAURETTE.

Savez-vous les ennuis où Madame est plongée,

Monsieur?

ACANTE.

On m'a tout dit.

LAURETTE.

Elle est bien affligée.

ACANTE.

Mais, ne la voit-on pas?

LAURETTE.

Vous êtes des amis,
Et je crois que pour vous, monsieur, tout est permis.
Vous la consolerez.

ACANTE.

Sa fille est avec elle?

LAURETTE.

Non, non, ne craignez point d'y trouver Isabelle;
De son défunt mari c'est un vivant portrait,
Qui renouvelle trop la perte qu'elle a fait:
Madame, en la voyant, d'ennuis est trop outrée;
Seule en son cabinet elle s'est retirée.

ACANTE.

Puisqu'elle est seule, il faut la laisser...

LAURETTE.

Nullement.

ACANTE.

Je l'incommoderois, Laurette, assurément.

LAURETTE.

Hé, monsieur, croyez-moi, parlez-nous sans finesse,
Vous cherchez Isabelle, et non pas ma maîtresse;
Avouez sans façon ce qu'aisément je voi.

ACANTE.

Ah! si je l'avouois, que dirois-tu de moi!

LAURETTE.

Moi! qu'aurois-je à vous dire? Il ne m'importe guere;
Chacun peut en ce monde aimer à sa manière,
Et je n'ai pas dessein par mes raisonnements
De vouloir réformer les erreurs des amants.

ACANTE.

Sont-ce-là les conseils que Laurette me donne?

LAURETTE.

Je ne me mêle plus de conseiller personne:
Les plus sages conseils, les meilleures leçons,
A gens bien amoureux, monsieur, sont des chansons.

CHAMPAGNE.

Si vous saviez quel est votre rival indigne.

ACANTE.

Qui seroit-ce? dis donc.

CHAMPAGNE.

Laurette me fait signe.

LAURETTE.

Il parle sans savoir.

CHAMPAGNE.

Je sais tout, et fort bien;
Mais elle ne veut pas que je vous dise rien.

ACANTE.

Souffre au moins qu'il acheve.

LAURETTE.

Eh! monsieur, il se raille;

ACANTE.

Tu lui fais signe encor.

LAURETTE.

Qui? moi? c'est que je bâille.

CHAMPAGNE.

Pourquoi ne veux-tu pas me laisser découvrir
Ce qui pourroit aider monsieur à se guérir?
N'aura-t-il pas sujet de haïr Isabelle,
S'il sait que le marquis tient sa place auprès d'elle?

ACANTE.

C'est mon cousin, dis-tu?

LAURETTE.

Que sait-il ce qu'il dit?
Il s'est mis malgré moi cette erreur dans l'esprit:
Croyez sur mon honneur...

CHAMPAGNE.

Penses-tu qu'on le croie?
Et certain billet doux qu'au marquis elle envoie,
Que tu portes toi-même, est-ce erreur que cela?

LAURETTE.

J'aurois pour le marquis un billet?

CHAMPAGNE, tirant le billet du sein de Laurette.

Le voilà.

ACANTE, arrachant le billet des mains de Champagne.

Donne.

LAURETTE.

Eh! que voulez-vous?

CHAMPAGNE, à Laurette.

Il ne veut que le lire;
Laisse faire monsieur.

LAURETTE.

Comment...

CHAMPAGNE.

Laisse-la dire.

ACANTE.

Laurette à mon rival porte donc ce poulet?

LAURETTE.

Tu me trahis ainsi!

CHAMPAGNE.

Le grand tort qu'on te fait!

LAURETTE.

Ne croyez pas, monsieur, que jamais je permette...

CHAMPAGNE.

Hé, pour amour de moi, si tu m'aimes, Laurette...
Elle consent, monsieur, puisqu'elle ne dit rien.

LAURETTE.

Je ne suis que trop sotte, et tu le sais trop bien.

CHAMPAGNE.

Oui, tu m'aimes beaucoup, je n'en suis point en doute;
Aussi de mon côté... Mais il va lire, écoute.

ACANTE, lit.

« Je voudrois vous parler, et nous voir seuls tous
« deux ;
« Je ne conçois pas bien pourquoi je le desire :
« Je ne sais ce que je vous veux ;
« Mais n'auriez-vous rien à me dire ? »

ACANTE, continue.

Et c'est pour le marquis ?

CHAMPAGNE.

Hé bien ! qu'en dites-vous,
Monsieur ?

ACANTE.

Pour le marquis ?

CHAMPAGNE.

Le style est assez doux.
Vous ne nous dites rien ?

LAURETTE.

Eh ! que veux-tu qu'il die ?
Il est tout interdit de cette perfidie.

ACANTE.

L'ingrate ! Ah ! si jamais cette fille sans foi
Pouvoit écrire ainsi, devoit-ce être qu'à moi ?
Encor si mon rival avoit quelque mérite !
Mais que pour le marquis Isabelle me quitte,
Que son esprit volage, ébloui d'un faux jour,
S'égare jusqu'au choix d'un si honteux amour...

LAURETTE.

D'ordinaire en amour, monsieur, l'esprit s'égare.
Et le goût d'une fille est quelquefois bizarre :
Souvent le vrai mérite, avec tous ses appas,
Lui plaît moins que l'éclat, le faste et le fracas :
Un marquisat enfin est un charme admirable.

ACANTE.

Mais tout son marquisat n'est qu'une vaine fable,
Un faux titre.

LAURETTE.

Il n'importe, ou vrai marquis, ou non,
S'il épouse Isabelle, elle aura ce grand nom,
Un grand train, et sur-tout, comme c'est la coutume,
Un page à lui porter la queue en grand volume.

ACANTE.

Ah! si je ne me venge, et si j'épargne rien...

LAURETTE.

Tâchez d'aimer ailleurs, c'en est le vrai moyen.

ACANTE.

C'est bien aussi, Laurette, à quoi je me prépare,
Et je veux faire choix d'une beauté si rare...

LAURETTE.

Ce n'est pas là de vous ce que l'on craint le plus;
Et si j'osois vous dire un secret là-dessus...

ACANTE.

Espere tout de moi, prends pitié de mon trouble.

CHAMPAGNE.

Monsieur est libéral, mais il n'a pas le double;
Peut-être quelque jour que son pere mourra.

LAURETTE.

Peut-être que son pere aussi l'enterrera:
Je ne fais pas grand fonds sur la foi d'un peut-être;
Mais pour l'amour de toi je veux servir ton maître.
Je connois Isabelle, et jusqu'au fond du cœur;
La crainte d'un beau-pere est sa mortelle peur,
Et le plus grand dépit que vous lui pourriez faire
Seroit de témoigner d'en vouloir à sa mere;
Si rien peut la piquer, ce doit être cela.

ACANTE.

Mais pourrois-je espérer qu'elle revînt par-là?

LAURETTE.

Peut-être. Le dépit fait quelquefois miracle;
Du moins à son amour vous pourriez mettre obstacle;

Et comme son beau-pere, il dépendroit de vous
D'empêcher le marquis de se voir son époux.

ACANTE.

Il n'est, pour l'empêcher, effort que je ne tente,
Et je vais de ce pas...

LAURETTE.

Où?

ACANTE.

Voir cette inconstante,
Lui dire que sa mere a pour moi tant d'appas...

LAURETTE.

Ah! si vous m'en croyiez, vous ne la verriez pas.

ACANTE.

Pourquoi?

LAURETTE.

Pour vous encor j'appréhende sa vue.

ACANTE.

Ne crains rien de mon ame, elle est trop résolue;
Tout mon amour est mort, je t'en répondrai bien.

LAURETTE.

En fait d'amour, monsieur, ne répondons de rien.

ACANTE.

Après sa trahison, quelque soin que j'emploie,
Tu peux douter... Non, non, il faut que je la voie,
Ne fût-ce seulement que pour te faire voir
Que l'ingrate sur moi n'a plus aucun pouvoir.

LAURETTE.

Mais l'incivilité, monsieur, seroit extrême,
De vouloir l'outrager jusqu'en sa chambre même:
Aussi-bien vous pourriez le vouloir vainement,
Elle n'y sera pas pour vous assurément.

ACANTE.

La perfide!

LAURETTE.

Attendez, j'espere agir de sorte

Que sans aucun soupçon je ferai qu'elle sorte.

ACANTE.

Va donc.

LAURETTE.

Et son billet, ne le rendez-vous pas?

ACANTE.

Oui, je te le rendrai dès que tu reviendras;
Je le veux lire encor.

CHAMPAGNE.

Va.

LAURETTE.

Tu vois, à ma honte,
Ce que je fais pour toi. (elle rentre.)

CHAMPAGNE.

Va, je t'en tiendrai compte.
(à Acante.)
Sans vanité, monsieur, nous avons réussi;
Vous voilà par mes soins assez bien éclairci.

ACANTE.

Ah! que trop bien, c'est là ce qui me désespere.

LAURETTE, revenant.

Je viens vous avertir que voici votre pere.

ACANTE.

Mon perè!

LAURETTE.

Il vient ici, je crois, dix fois par jour.
Il ne veut point du tout approuver votre amour;
Il vous a défendu l'entretien d'Isabelle,
Et vous feroit beau bruit, vous trouvant avec elle.
Sans doute en lui parlant il vous eût rencontré.

ACANTE.

Mais s'il pouvoit passer par le petit degré...

LAURETTE.

Ne faites point, monsieur, là-dessus votre compte;
C'est par cet escalier que d'ordinaire il monte;

Il le trouve commode, et l'autre lui déplaît.

ACANTE.

Au moins, dis à l'ingrate... O ciel! elle paroît.

LAURETTE.

Songez à votre pere, il monte.

ACANTE.

Qu'elle est belle!

LAURETTE.

C'est dommage, il est vrai, qu'elle soit infidelle:
Mais qu'attendez-vous tant? qu'on vous vienne gronder?

ACANTE.

Sortons.

LAURETTE.

Et le billet, voulez-vous le garder?

ACANTE.

Le voilà ce billet.

LAURETTE.

Cachez bien vos foiblesses;
On vous observe, au moins.

ACANTE, déchirant le billet.

Tiens.

LAURETTE.

Fort bien, en vingt pieces.

SCENE IV.

ISABELLE, LAURETTE.

ISABELLE.

L'ingrat déchire ainsi mon billet à mes yeux!

LAURETTE.

Vous voyez.

ISABELLE.

Est-il rien de plus injurieux,

Qu'ainsi de ma foiblesse il triomphe à ma vue!

LAURETTE.

Que vous avois-je dit?

ISABELLE.

Ah! pourquoi m'as-tu crue?

Pourquoi lui rendois-tu ce billet trop honteux?

LAURETTE.

Pourquoi? vous le vouliez.

ISABELLE.

Sais-je ce que je veux?

Toi qui voyois la honte où s'exposoit ma flamme,
Que ne trahissois-tu le foible de mon ame?
Falloit-il, pour en croire un lâche emportement,
Abandonner mon cœur à son aveuglement?
Et ne devois-tu pas, avec un zele extrême,
Prendre soin de ma gloire en dépit de moi-même?

LAURETTE.

Le remede est facile, après tout.

ISABELLE.

Eh! comment?

LAURETTE.

D'un billet sans adresse on se sauve aisément:
Dites, pour réparer et ma faute et la vôtre,
Que vous aviez écrit ce billet à quelque autre.

ISABELLE.

Mais à qui donc?

LAURETTE.

A qui? n'importe.

ISABELLE.

A ton avis;

Dis.

LAURETTE.

Au premier venu, par exemple, au marquis.

ISABELLE.

A tes soins désormais mon ame s'abandonne:
Mais quelqu'un vient ici, je ne puis voir personne.

SCENE V.

CREMANTE, LAURETTE.

CRÉMANTE, courant après Isabelle.

Eh! notre bel enfant!

LAURETTE, arrêtant Crémante.

Ah! monsieur, laissez-la;

La pauvre fille est mal.

CRÉMANTE.

Quel mal est-ce qu'elle a?

LAURETTE.

Le plus grand mal de cœur qu'elle ait eu de sa vie.
Entre nous, tout répond, monsieur, à notre envie.

CRÉMANTE.

As-tu des deux amants augmenté le soupçon?

LAURETTE.

Je viens de leur jouer un tour de ma façon.
Mais pour les brouiller mieux, je veux encor plus faire.
Le marquis pour cela nous seroit nécessaire.

CRÉMANTE.

Je n'ai qu'à le mander; mais viendrons-nous à bout...?

LAURETTE.

Allons trouver Madame, et je vous dirai tout.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

Jusque-là du marquis Isabelle est éprise?
Je ne l'aurois pas cru; j'avouerai ma surprise:
Tu dis que dans sa chambre, et sans témoin ce soir
Ce galant a reçu rendez-vous pour la voir.

LAURETTE.

Au moins n'en dis rien.

CHAMPAGNE.

Moi? tu me sais mal connoître.
Je meure si jamais j'en dis rien qu'à mon maître.

LAURETTE.

C'est lui qui le dernier en doit être éclairci:
Je suis bien simple encor de te tout dire ainsi.

CHAMPAGNE.

Eh! ne te fâche pas.

LAURETTE.

Ton babil est terrible.
Ne dis donc rien.

CHAMPAGNE.

Bien, va, j'y ferai mon possible.

LAURETTE.

A propos, dis-moi donc, quand viendra ton vieillard?

CHAMPAGNE.

Il viendra, sans manquer, dans une heure au plus tard.
Mais voici le marquis, adieu, je me retire.

SCENE II.

LE MARQUIS, LAURETTE.

LAURETTE.

Vous riez?

LE MARQUIS.

Là-dedans on vient de me tout dire;
Je ris de ton adresse et du tour du billet.

LAURETTE.

Chacun n'en a pas ri.

LE MARQUIS.

Morbleu, que c'est bien fait!
Sur-tout pour mon cousin ma joie en est extrême.

LAURETTE.

Isabelle est encor si foible qu'elle l'aime.
Mais j'ai tout de nouveau si bien su l'éblouir,
Que cet excès d'amour ne sert qu'à la trahir.
Au lieu qu'à son déçu j'ai cru vous introduire,
Elle y consent.

LE MARQUIS.

Comment?

LAURETTE.

Je vas vous en instruire:
J'ai voulu la revoir pour sonder son courroux;
J'ai feint que vous aviez querelle, Acante et vous,
Que vous deviez vous battre, et dès ce soir peut-être,
Que ce combat pourroit la venger de son traître,
Qu'elle en devoit attendre ou sa fuite ou sa mort;
Je l'ai vue à ces mots interdite d'abord;
Son ame, où la tendresse est soudain revenue,

De son nouveau dépit ne s'est plus souvenue,
Et, quoi que la vengeance ait pu lui conseiller,
L'amour qui sembloit mort n'a fait que s'éveiller.
La voyant à ce point de ce combat émue,
J'ai voulu profiter du trouble où je l'ai vue,
J'ai ménagé sa peur.

LE MARQUIS.

Fort bien; mais après tout,
A quoi bon ce combat?

LAURETTE.

Ecoutez jusqu'au bout.
J'ai dit qu'un sûr moyen d'accorder la querelle,
Ce seroit d'essayer de vous mener chez elle,
Afin qu'elle vous pût amuser quelque temps
Pour me donner loisir d'avertir vos parents.
Dans le panneau d'abord elle a donné sans peine;
Ainsi de son aveu chez elle je vous mene:
De savoir nos desseins ne faites pas semblant.

LE MARQUIS.

Non, non, tu m'introduis à titre de galant;
C'est un pur rendez-vous qu'Isabelle me donne,
Et j'aurois bien regret d'en détromper personne.

LAURETTE.

C'est à votre cousin sur-tout qu'il faut songer.

LE MARQUIS.

Que j'aurai de plaisir à le faire enrager!

LAURETTE.

Mais...

LE MARQUIS.

Mon pere est long-temps.

LAURETTE.

Pour l'aigrir davantage...

LE MARQUIS.

Mon page...

LAURETTE.

Eh! je sais bien que vous avez un page!

LE MARQUIS.

Le voici; ce frippon s'arrête à chaque pas.

SCENE III.

LE PAGE, LE MARQUIS, LAURETTE.

LE MARQUIS, prenant un manteau gris des mains de son page.

Donnez, page.

LE PAGE.

Monsieur.

LE MARQUIS.

Ma caleche est là-bas?

LE PAGE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Ecoutez. La nuit étant venue,
Qu'on la tienne à l'écart vers le bout de la rue,
Et de dire où je suis qu'on sache se garder.
Page?

LE PAGE.

Monsieur.

LE MARQUIS.

En cas qu'on me vînt demander,
Qu'on dise, et que sur-tout mon suisse s'en souvienne,
Qu'on ne croit pas ce soir que chez moi je revienne,
Que j'ai dit que j'irois coucher peut-être ailleurs:
Et si l'on demande où, dites chez les baigneurs.
Page? et cela d'un ton... Vous m'entendez bien, page?
Non, il suffit, allez.

LAURETTE.

Quel est cet équipage?
Pourquoi s'envelopper de ce grand manteau gris?

LE MARQUIS.

Ah! si de ce manteau tu savois tout le prix...

LAURETTE.

Quel prix?

LE MARQUIS.

C'est, quoique simple et d'étoffe commune,
Un manteau de mystère et de bonne fortune;
Manteau pour un galant utile en cent façons;
Manteau propre sur-tout à donner des soupçons;
Et c'est assez qu'Acante en cet état me voie,
Pour lui persuader tout ce qu'on veut qu'il croie:
Mais par quelque artifice il seroit donc besoin
De l'attirer ici.

LAURETTE.

Champagne en prendra soin.
C'est un valet zélé, mais à tromper facile,
Et dupe d'autant plus qu'il se tient fort habile;
Et qui croit m'attraper lors même qu'il me sert,
Bien mieux que s'il étoit avec moi de concert:
Son foible est, de l'humeur dont je l'ai su connoître,
De se faire de fête en faveur de son maître;
Il cherche à lui conter toujours quelque secret,
Et le trahit souvent par un zèle indiscret;
Il prétend qu'il n'est rien que je ne lui confie;
Et j'ai pris soin qu'il sût ce que je veux qu'il die;
J'ai feint de craindre fort que son maître en sût rien,
Exprès... Voyez, monsieur, si je le connois bien.

LE MARQUIS.

Entrons, l'occasion ne peut être meilleure.

(Ils entrent dans la chambre d'Isabelle.)

SCENE IV.

ACANTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

C'est lui; nous arrivons, monsieur, à la bonne heure.

ACANTE.

Ah! c'en est trop, je veux...

CHAMPAGNE.

Monsieur, que voulez-vous?

ACANTE.

Je ne veux croire ici que mes transports jaloux.

CHAMPAGNE.

Mais, monsieur.

ACANTE.

Laisse-moi si tu crains ma colere.
Ils ont fermé la porte.

CHAMPAGNE.

Ils ont peut-être affaire:
Les mysteres d'amour doivent être cachés.

ACANTE.

Heurtons; on n'ouvre pas?

CHAMPAGNE.

C'est qu'ils sont empêchés.
Voyez par le trou. Bon.

ACANTE, *après avoir regardé par le trou de la serrure.*

Qu'elle ait si peu de honte!

CHAMPAGNE.

Vous n'avez donc rien vu qui vous plaise, à ce conte?

ACANTE.

Qui l'eût pensé?

CHAMPAGNE.

Quoi donc? qui peut tant vous troubler?

ACANTE.

L'ingrate! ô ciel! j'ai vu... Je ne saurois parler.

CHAMPAGNE.

Vous avez donc, monsieur, vu chose bien terrible?

ACANTE.

Je l'ai vue elle-même, ah! qui l'eût cru possible?
Enfermer le galant d'un air tout interdit.

CHAMPAGNE.

Où?

ACANTE.

Dans son cabinet, à côté de son lit.

CHAMPAGNE.

Voyez-vous la rusée avec son innocence!
Diable!

ACANTE.

Il faut redoubler.

CHAMPAGNE.

Un peu de patience;
On vient.

SCENE V.

LAURETTE, ACANTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Qui heurte ici?

CHAMPAGNE.

Ne vois-tu pas qui c'est?

ACANTE.

Oui, c'est moi.

LAURETTE.

Vous, monsieur, excusez, s'il vous plaît.
J'ai charge, si c'est vous, de refermer la porte.

ACANTE.

Isabelle ose ainsi... Mais à tort je m'emporte;
Non, non, elle a raison de me traiter ainsi.

Je l'incommoderois, et le galant aussi.

LAURETTE.

Quel galant?

ACANTE.

Le galant qu'elle enferme chez elle.

LAURETTE.

Voici de notre ami quelque piece nouvelle.

CHAMPAGNE.

Je n'ai pu m'en tenir, j'ai tout dit; que veux-tu?
J'aurois trahi monsieur s'il n'en avoit rien su.

LAURETTE.

Qu'auroit-il pu savoir de ton babil extrême?

CHAMPAGNE.

Eh!...

LAURETTE.

Quoi?

ACANTE.

Le rendez-vous que j'ai su de toi-même.

LAURETTE.

Quel rendez-vous? comment? qu'oses-tu supposer?

ACANTE.

Et tu prétends qu'ainsi je me laisse abuser?
Tu veux chercher en vain une méchante ruse.

LAURETTE.

En bonne foi, monsieur, c'est lui qui vous abuse.

CHAMPAGNE.

Tu me démentirois?

LAURETTE.

Que ne parles-tu mieux
D'une fille d'honneur?

CHAMPAGNE.

Démens aussi mes yeux.

LAURETTE.

Qu'auriez-vous vu, monsieur?

ACANTE.

J'ai trop vu pour sa gloir-

J'ai vu... Non, sans le voir je ne l'aurois pu croire ;
J'ai vu le digne objet dont son cœur est épris,
Se couler doucement chez elle en manteau gris.
Je n'ai point vu Laurette en prendre la conduite?
Le faire entrer sans bruit? fermer la porte ensuite?
Avoir soin du galant et de sa sûreté?
Enfin par la serrure, après avoir heurté,
Je n'ai point vu l'ingrate, avec un trouble extrême,
A côté de son lit l'enfermer elle-même?
Ose, ose le nier.

CHAMPAGNE.

Que dis-tu de cela?
Explique-nous un peu quelle affaire il a là.
Avec ton bel esprit tu ne sais que répondre.

LAURETTE.

C'est... j'ai... je...

CHAMPAGNE.

Tu ne fais, ma foi, que te confondre.
Crois-moi, fais-mieux, avoue.

ACANTE.

En cette occasion
Faut-il quelque autre aveu que sa confusion?
Son silence en dit plus qu'on n'en veut savoir d'elle ;
Il faut que j'aille aussi confondre l'infidelle,
Que j'éclate...

LAURETTE.

Eh! monsieur, ne soyez pas si prompt ;
Quelle gloire aurez-vous de lui faire un affront ;
De faire un tort mortel à l'honneur d'une fille,
Si sage jusqu'ici, de si bonne famille,
De plus, qui vous fut chere? Enfin, songez-y bien,
Vous êtes honnête homme, et vous n'en ferez rien :
Un mépris généreux, s'il vous étoit possible,
Seroit pour vous plus beau, pour elle plus sensible.

ACANTE.

La voici.

SCENE VI.

ISABELLE, AGANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE, à Isabelle.

C'est monsieur qui m'arrête en ces lieux.

AGANTE, à Champagne.

Elle est toute interdite.

ISABELLE, à Laurette.

Il paroît furieux.

LAURETTE, à Isabelle.

Tandis que j'aurai soin d'amuser sa colere,
Vous ferez bien d'aller avertir votre mere.

AGANTE, à Isabelle.

Quoi! sans rien dire ainsi, passer en m'évitant?

LAURETTE.

Elle a hâte, monsieur, et Madame l'attend.

ISABELLE.

Il vous importe peu qu'ainsi je me retire;
Nous n'avons, que je crois, monsieur, rien à nous dire.
Vous ne me cherchez pas.

AGANTE.

Je serois mal reçu;
Je cherche mon cousin, ne l'auriez-vous pas vu?

LAURETTE.

Non, monsieur. Souffrez-vous qu'ainsi l'on vous amuse?

AGANTE.

Eh quoi! vous paroissez et surprise et confuse?
D'où naît cette rougeur?

ISABELLE.

C'est d'un juste courroux.

ACANTE.

Enfin donc, mon cousin n'est pas venu chez vous?

ISABELLE.

Il y pouvoit venir s'il vous eût plu permettre
Que jusqu'entre ses mains on eût porté ma lettre.
Mais l'ayant déchirée, il n'en a rien appris.

ACANTE.

C'étoit pour mon cousin?

ISABELLE.

Vous en semblez surpris?
Laurette n'a pas dû vous en faire un mystere.

LAURETTE.

Mon Dieu, vous vous ferez crier par votre mere;
D'un éclaircissement vous vous passerez bien.

ISABELLE.

C'est un soin en effet qui n'est plus bon à rien.

ACANTE, arrêtant Isabelle.

Auprès de votre mere, au moins sans trop d'audace,
Pourrois-je encor de vous espérer une grace?
Votre mere étant veuve avec tant de beautés,
On va venir briguer son choix de tous côtés;
Votre suffrage y peut être considérable,
Et j'ose vous prier qu'il me soit favorable.
Nul ne peut mieux que vous parler en ma faveur;
Vous avez fait l'essai vous-même de mon cœur,
Vous savez comme il aime, il fut sous votre empire;
Vous savez...

ISABELLE.

Oui, monsieur, je sais ce qu'il faut dire.

SCENE VII.

ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Elle est au désespoir, Laurette l'a bien dit;
Vous ne lui pouviez pas faire un plus grand dépit:
Elle sort tout outrée, et l'atteinte est cruelle.

ACANTE.

Cependant le marquis est enfermé chez elle?

LAURETTE.

Je prendrai soin, monsieur, sitôt qu'il sera nuit,
De le faire sortir sans scandale et sans bruit:
Fût-il déja bien loin! Si l'on m'en avoit crue,
Isabelle en secret n'eût point souffert sa vue,
N'eût jamais accordé ce rendez-vous maudit:
Enfin pour l'empêcher, Dieu sait ce que j'ai dit;
Mais elle m'a parlé d'une façon si tendre,
Que ma sotte bonté ne s'en est pu défendre:
Je suis trop complaisante, et je m'en veux du mal.

ACANTE.

Mais je veux voir sortir moi-même ce rival. . .

LAURETTE.

Tout comme il vous plaira, j'y consens; mais, de grace,
Que la chose entre vous avec douceur se passe:
Jugez ce qu'on croiroit, si vous faisiez éclat;
Le monde est si méchant, l'honneur si délicat;
De ce qui s'est passé la moindre connoissance
Peut faire étrangement parler la médisance:
Les méchants bruits sur-tout ont cela de mauvais,
Que les taches qu'ils font ne s'effacent jamais;
Et si vous épousiez quelque jour Isabelle....

ACANTE.

Moi, l'épouser, après ce que j'ai connu d'elle!
Après la trahison dont je suis éclairci!

Après l'indigne amour dont son cœur s'est noirci!
Je cherche à m'en venger, c'est tout ce que j'espere.

LAURETTE.

Si je puis vous servir pour épouser sa mere,
Je vous offre mes soins, et sans déguisement...

ACANTE.

Mais ne pourrois-je pas m'en venger autrement?

LAURETTE.

Non, monsieur, que je sache. Il est vrai, ma maîtresse
Tente moins que sa fille, et n'a pas sa jeunesse,
Son éclat, sa beauté; mais au lieu de cela,
Si vous saviez, monsieur, les beaux louis qu'elle a,
Les écus d'or mignons, et le nombre innombrable
De grands sacs d'écus blancs.

CHAMPAGNE.

Peste! qu'elle est aimable!
Epousez-la, monsieur, s'il se peut, dès ce soir.

ACANTE.

Qu'Isabelle ait ainsi pu trahir mon espoir!

CHAMPAGNE.

Moquez-vous d'Isabelle et de son inconstance.

ACANTE.

Oui... mais sa mere sort.

SCENE VIII.

ISMENE, ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

ISMENE.

Craignez-vous ma présence?

ACANTE.

La peur d'être importun me faisoit détourner.

ISMENE.

Vous ne sauriez, monsieur, jamais importuner;

Des soins de mes amis je me tiens obligée:
Mais on fuit volontiers une veuve affligée :
Car, puisqu'il plaît au ciel, trop contraire à mes vœux,
Mon veuvage à présent n'a plus rien de douteux.

LAURETTE.

Monsieur sait tout, madame, et chérit la famille;
Il a fait compliment pour vous à votre fille :
Vous l'a-t-elle pas dit?

ISMENE.

Quel esprit déloyal !
Ma fille de monsieur ne m'a dit que du mal :
Je n'ai jamais tant vu de colere et de haine,
Et ne l'ai même enfin fait taire qu'avec peine.

ACANTE.

Elle me fait plaisir; injuste comme elle est,
Sa colere m'oblige, et sa haine me plaît :
Je me tiens honoré du mépris qu'elle exprime;
Et j'aurois à songir si j'avois son estime.

ISMENE.

J'ai regret de vous voir tous deux si désunis;
Je vous aimai toujours autant et plus qu'un fils;
Le ciel m'en est témoin, et que votre alliance
A fait jusques ici ma plus chere espérance.

LAURETTE.

Si ces nœuds sont rompus, il en est de plus doux,
Qui pourroient renouer l'alliance entre vous :
Monsieur peut rencontrer dans la même famille
De quoi se consoler des mépris de la fille;
Et madame, voyant monsieur mal satisfait,
Peut réparer le tort que sa fille lui fait :
Vous êtes en état tous deux de mariage.

ISMENE.

Laurette, en vérité vous n'êtes guere sage.

LAURETTE.

Sage ou non; croyez-moi tous deux à cela près :

ACANTE.

Je ne sais, mais n'importe,
Par le petit degré l'on descend aussi bien.

ISMENE.

Ma fille est là-dedans...

ACANTE.

Ah! je m'en ressouviens:
Il n'est pas en effet à propos que j'y passe;
Sans vous je l'oublioîs, et vous m'avez fait grace.

SCENE IX.

ISMENE, LAURETTE.

ISMENE.

Fais sortir le Marquis.

LAURETTE.

Vous, du même moment
Tâchez de profiter du premier mouvement,
Pour le pere d'Acante engagez Isabelle.

ISMENE.

J'y vais; je l'ai laissé dans ma chambre avec elle:
Mais tu m'avois parlé d'un vieillard...

LAURETTE.

Je l'attends:
Et vous verrez bientôt tous vos desirs contents.

ISMENE.

Hélas!

LAURETTE.

Comment hélas! pour vous rendre contente,
Que vous faut-il de plus que d'épouser Acante?

ISMENE.

Qu'il m'aimât, que ma fille eût pour lui moins d'attraits.
Tu vois...

LAURETTE.

Prenez-vous garde à cela de si près?
Epousez-le toujours.

ISMENE.

Quoi! qu'un cœur m'appartienne,
Qu'il faille que ma fille à ma honte retienne!
Crois-tu qu'il soit au monde un plus grand désespoir?

LAURETTE.

Rien n'est encore fait, et c'est à vous à voir:
Si vous voulez tout rompre, un mot pourra suffire,
Vous n'avez...

ISMENE.

Ce n'est pas ce que je te veux dire.
Acanté, tel qu'il est, n'est pas à négliger;
Et quand ce ne seroit qu'afin de me venger,
Que pour punir ma fille, épousant ce qu'elle aime,
Cet hymen m'est toujours d'une importance extrême.

LAURETTE.

Tâchons donc d'achever, tout commence assez bien.

ISMENE.

Agis de ton côté, je vais agir du mien.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE, *voyant Champagne au guet, qui se retire dès qu'il aperçoit le Marquis.*

L'AVEZ-VOUS vu, monsieur?

LE MARQUIS.

Quoi! qu'as-tu vu paroître?

LAURETTE.

L'ami Champagne au guet pour avertir son maître :
Il veut vous voir sortir; souvenez-vous donc bien,
S'il vient à vous parler...

LE MARQUIS.

Va, je n'oublirai rien :
Jamais homme à la cour, sans trop m'en faire accroire,
N'a su si bien que moi tourner tout à sa gloire,
De rien faire mystere, et de peu fort grand cas,
Et triompher enfin des faveurs qu'il n'a pas.
Si je parle au cousin, crois qu'il n'est peine égale
Aux couleuvres, morbleu, que je veux qu'il avale :
C'est ma félicité de faire des jaloux;
Je tiens que dans la vie il n'est rien de si doux :
Le triomphe, à mon gré, vaut mieux que la victoire,
Et l'on n'a de bonheur qu'autant qu'on en fait croire.
Le cousin passera mal le temps avec moi.

LAURETTE.

J'entends quelqu'un; adieu.

SCENE II.

LE MARQUIS, ACANTE, CHAMPAGNE.

ACANTE, empêchant Champagne de s'avancer.

Laisse-nous, je le voi.

(Au Marquis, en lui ôtant son manteau.)

Non, non, ne croyez pas m'échapper de la sorte.

LE MARQUIS.

C'est moi, cousin, permets, de grace, que je sorte:
Pour n'être point connu j'ai certains intérêts...

ACANTE.

Ecoutez quatre mots, vous sortirez après.

LE MARQUIS.

Je vois bien que tu veux me parler de ton pere:
Mon soin est inutile, il est toujours sévere;
J'ai prié de mon mieux en vain en ta faveur,
Je ne sais ce qui peut endurcir tant son cœur:
Je n'ai pu l'émouvoir, il n'est rien qui le touche.

ACANTE.

Mais le cœur d'Isabelle est-il aussi farouche?

LE MARQUIS.

Comment?

ACANTE.

Vous l'ignorez?

LE MARQUIS.

Qu'entends-tu donc par là?

ACANTE.

Vos nouvelles amours.

LE MARQUIS.

Cousin, laissons cela:

Là-dessus en ami tout ce que je puis faire
De mieux pour ton repos, crois-moi, c'est de me taire.

ACANTE.

Ne me déguisez rien, j'ai tout appris d'ailleurs.

LE MARQUIS.

N'importe; je craindrois d'irriter tes douleurs:
Je vois trop quel chagrin en secret te dévore;
Adieu, dispense-moi de t'affliger encore.

ACANTE.

Non, je puis sans chagrin savoir votre bonheur,
Isabelle à présent ne me tient plus au cœur;
Je vois son changement avec indifférence,
Et vous m'en pouvez faire entiere confidence:
Je me sens bien guéri, ne craignez rien pour moi.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

ACANTE.

Tout de bon.

LE MARQUIS.

Tu fais fort bien, ma foi.
Mépriser le mépris, rendre haine pour haine,
Est le parti qu'il faut qu'un honnête homme prenne:
Isabelle après tout n'a rien fait d'étonnant;
Tu lui plus autrefois, je lui plais maintenant.
Durant quatre ou cinq ans son cœur fut ta conquête,
Du sexe dont elle est, le terme est bien honnête;
Tu ne dois pas t'en plaindre, et je la quitte à moins.

ACANTE.

Avez-vous, pour lui plaire, employé bien des soins?

LE MARQUIS.

Moi! des soins pour lui plaire! un tel soupçon m'offense;
Mes soins sont pour des choix de plus grande importance:
A moins d'être duchesse, on ne peut m'engager,
Et le cœur que tu perds me vient sans y songer.

ACANTE.

Vous voyez toutefois en secret Isabelle?

LE MARQUIS.

Elle m'en a prié, je n'ai pu moins pour elle;
On doit être civil, si l'on n'est pas amant:
Peut-on en galant homme en user autrement?

ACANTE.

Mais enfin, dans l'ardeur dont elle est possédée,
Quelle marque d'amour vous a-t-elle accordée?
Comment en use-t-elle avec vous en secret?

LE MARQUIS.

Tu peux croire...

ACANTE.

Hem.

LE MARQUIS.

Cousin, il faut être discret:
Tu t'émeus, parle-moi franchement, je te prie;
Tout ce que j'en ai fait n'est que galanterie.
Je suis trop ton ami pour te rien refuser;
Et si le cœur t'en dit, tu la peux épouser.

ACANTE.

C'est pour moi trop d'honneur, et je cede la place:
Mais pourrois-je de vous attendre une autre grace?

LE MARQUIS.

Parle, je suis à toi; mais, morbleu! tout de bon.

ACANTE.

Falloit-il pour cela m'arracher ce bouton?

LE MARQUIS.

C'est pour mieux t'exprimer, cousin, de quel courage...

ACANTE.

Au moins, je ne puis pas reculer davantage.

LE MARQUIS.

Là, reprends du terrain.

ACANTE.

Pourroit-on seul vous voir

En quelque endroit demain?...

LE MARQUIS.

Si tu veux, dès ce soir.

Pourquoi?

ACANTE.

Vous n'avez là qu'un couteau, que je pense?

LE MARQUIS.

Non.

ACANTE.

Prenez une épée et bonne et de défense.

LE MARQUIS.

As-tu quelque querelle?

ACANTE.

Oui, qu'il faudra vuider.

LE MARQUIS.

Mais est-ce un différend qu'on ne puisse accorder?

ACANTE.

Non; il n'est point d'accord pour de pareils outrages.

LE MARQUIS.

Apprends-moi donc, au moins, contre qui tu m'engages?

ACANTE.

Vous n'avez pas compris à quoi je me résous;
Je veux me battre seul.

LE MARQUIS.

Fort bien.

ACANTE.

Mais contre vous.

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne me bats qu'en rencontre imprévue.

ACANTE.

Eh bien, soit, descendons à l'instant dans la rue.

LE MARQUIS.

Mais quel tort t'ai-je fait? examinons en quoi:
Si ta maîtresse m'aime, est-ce ma faute à moi?
Un homme recherché peut-il de bonne grace...?

ACANTE.

Quoi qu'il en soit, il faut que je me satisfasse;
Nous nous battrons là-bas, si vous avez du cœur.

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en soit, cousin, je suis ton serviteur;
Je n'ai point prétendu te faire aucune injure,
Et ne me battrai point contre toi, je te jure.

ACANTE.

L'honneur vous touche ainsi?

LE MARQUIS.

Pour être décrié,
Mon honneur dans le monde est sur un trop bon pié;
Et j'ai fait assez voir de marques de courage
Pour n'avoir pas besoin d'en donner davantage.

ACANTE.

Si vous ne me suivez...

LE MARQUIS.

Cousin, en vérité,
Tu pourrois voir enfin rabattre ta fierté.

ACANTE.

Venez, ou je vous tiens pour le dernier des hommes.

LE MARQUIS.

Ah! si nous n'étions pas cousins comme nous sommes!

ACANTE.

Ah! si vous étiez brave!

LE MARQUIS.

Encore un coup, cousin,
Quand on me presse trop, je m'échauffe à la fin;
Et si tu me fais mettre une fois en furie,
J'irai, vois-tu, j'irai...

ACANTE.

Venez donc, je vous prie.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, puisqu'ainsi tu me pousses à bout,
J'irai trouver ton pere, et je lui dirai tout:

Il est ici.

ACANTE, mettant l'épée à la main.

Je cède enfin à ma colère.

LE MARQUIS.

Eh! cousin.

ACANTE.

Défends-toi. Quelqu'un sort, c'est mon père.

SCÈNE III.

CRÉMANTE, LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS, tirant l'épée.

Maintenant...

CRÉMANTE.

Qu'est-ce ci? Quel désordre nouveau?
Une brette à la main contre un petit couteau!
Lâche! attaquer monsieur avec cet avantage!

LE MARQUIS.

On ne prend garde à rien quand on a du courage.

ACANTE.

Vous témoignez sans doute un courage fort grand

CRÉMANTE.

Taisez-vous. Mais, monsieur, quel est ce différend?

LE MARQUIS.

Pour Isabelle encore il s'émeut, il s'emporte.

CRÉMANTE.

Pour Isabelle! Il suit mes ordres de la sorte!

LE MARQUIS.

S'il n'avoit point été mon cousin, votre fils...

CRÉMANTE.

Vite, qu'on fasse excuse à monsieur le Marquis.

ACANTE.

Moi! je ferois, monsieur, excuse à qui m'offense?

CRÉMANTE.

N'importe, je le veux.

LE MARQUIS.

Non, non, je l'en dispense;
Et de peur contre lui de me mettre en courroux,
Je vais me retirer, et le laisse avec vous.

SCENE IV.

CREMANTE, ACANTE.

CRÉMANTE.

Quoi ! le joli garçon ! avoir l'impertinence
De choquer un parent de cette conséquence!
Et pour comble d'audace et de crime aujourd'hui,
Oser pour Isabelle être mal avec lui !
Une fille à vos yeux désormais interdite,
Pour qui le moindre soin de votre part m'irrite;
Que je vous ai cent fois ordonné d'oublier;
Une fille, en un mot, qui se va marier?

ACANTE.

Se marier, monsieur!

CRÉMANTE.

C'est une affaire faite;
La fille en est d'accord, la mere le souhaite.

ACANTE.

Et ce sera bientôt?

CRÉMANTE.

Ce sera, que je croi,
Dans huit jours au plus tard.

ACANTE.

Mais à qui donc?

CRÉMANTE.

À moi.

ACANTE.

À vous?

CRÉMANTE.

Oui.

ACANTE.

Vous?

CRÉMANTE.

Moi-même.

ACANTE.

Epouser Isabelle,
Vous qui condamniez tant mon hymen avec elle,
Qui blâmiez ce parti lorsqu'il m'étoit si doux?

CRÉMANTE.

Je l'ai trouvé pour moi plus propre que pour vous.

ACANTE.

Vous oublîriez ainsi la parole donnée?

CRÉMANTE.

Isabelle, il est vrai, vous étoit destinée:
Jadis son père et moi, comme amis dès long-temps,
Nous nous étions promis d'unir nos deux enfans:
S'il étoit revenu, vous auriez eu sa fille;
Mais sa mort change enfin l'état de sa famille;
Et pour plusieurs raisons, je trouve qu'en effet,
Tout bien considéré, ce n'est pas votre fait.
Sa veuve l'est bien mieux, vous aimez la dépense;
Isabelle pour dot n'a qu'un peu d'espérance;
Sa mere maintenant jouit de tout le bien,
Et n'entend pas encor se dépouiller de rien;
Elle ne lui promet qu'une légere somme.
Il faut qu'un mariage établisse un jeune homme,
Qu'il trouve en s'engageant du bien pour vivre heureux,
Ou pour toute sa vie il est sûr d'être gueux.
L'amour perd la jeunesse, et pour une jeune ame
Rien n'est si dangereux qu'une trop belle femme;
C'est ce qui rend souvent le cœur efféminé.
Pour moi, qui suis d'un âge au repos destiné,
Je ne suis pas en droit d'être si difficile,

Et je puis préférer l'agréable à l'utile.
Après tant de travaux, tant de soins importans,
Où j'ai sacrifié les plus beaux de mes ans,
Il est bien juste enfin que, suivant mon envie,
Je tâche de sortir doucement de la vie;
Et qu'avant que d'entrer au cercueil où je cours
J'essaie à bien user du reste de mes jours.
Je vois que ces raisons ne vous contentent guere;
Mais enfin je suis libre, et de plus votre pere;
Je n'ai pas, Dieu merci, besoin de votre aveu;
Et, que je l'aie ou non, cela m'importe peu.

ACANTE.

Si vous connoissiez bien ce que c'est qu'Isabelle,
Son peu de foi....

CRÉMANTE.

Gardez d'oser parler mal d'elle,
Elle est presque ma femme, et déja m'appartient;
Et si vous l'offensez... Mais la voici qui vient.

SCENE V.

ISABELLE, CREMANTE, ACANTE.

CRÉMANTE.

Vous quittez donc déja madame votre mere?

ISABELLE.

Un vieillard l'entretient d'une secrette affaire
Champagne l'a conduit par le petit degré,
Et l'on m'a fait sortir sitôt qu'il est entré.

CRÉMANTE.

Vous me trouvez outré d'une juste colere.

ISABELLE.

Contre qui donc, monsieur?

CRÉMANTE.

Contre un fils téméraire.

ISABELLE.

Quel sujet contre lui vous peut mettre en courroux ?

CRÉMANTE.

Quel sujet? L'insolent veut médire de vous ;
Il voudroit empêcher notre heureux mariage :
Mais mon cœur à ce choix trop fortement s'engage.

ISABELLE.

Se peut-il que monsieur, engagé comme il est,
Prenne en ce qui me touche encor quelque intérêt?

CRÉMANTE.

C'est malice, ou dépit ; mais vous m'êtes si chere...

ACANTE.

Si j'y prends intérêt, ce n'est que pour mon pere.

CREMANTE.

De quoi vous mêlez-vous, vous qui parlez si haut ?
Pensez-vous mieux que moi savoir ce qu'il me faut ?
Allez, ma belle enfant, malgré lui je desire...

ISABELLE.

Mais, monsieur, mais encor qu'est-ce qu'il pourroit dire ?

CREMANTE.

Je n'en veux rien savoir, et déja, comme époux,
J'ai tant d'affection, tant d'estime pour vous...

ISABELLE.

Je mets au pis monsieur, toute sa médisance :
S'il me peut accuser, c'est de trop d'innocence,
D'avoir un cœur trop tendre, et qu'il sut trop toucher;
C'est tout ce que je crois qu'il me peut reprocher.

ACANTE.

Ah ! si je n'avois point autre reproche à faire !

CRÉMANTE.

Où je parle, où je suis, mêlez-vous de vous taire ;
Autrement...

ACANTE.

Je me tais; mais si j'osois parler,
Si vous saviez, monsieur...

CRÉMANTE.

Quoi! toujours nous troubler!
Vous pouvez là-dehors jaser tout à votre aise.

ACANTE.

Je ne dirai plus rien, monsieur, qui vous déplaise.

CRÉMANTE.

Je lui défends de dire un seul mot contre vous;
L'ingrat mérite assez déja votre courroux:
Vous le haïriez trop.

ISABELLE

Non, non, laissez-le dire;
Ma haine encor n'est pas au point que je desire:
Laissez-le de nouveau m'outrager, me trahir:
Laissez-le enfin, monsieur, m'aider à le haïr.

ACANTE.

Je n'ai que trop de lieu de vous pouvoir confondre.

CRÉMANTE.

Plaît-il?

ACANTE.

Je ne dis rien, je ne fais que répondre.

CRÉMANTE.

On ne vous parle pas; pour la derniere fois,
Taisez-vous, ou sortez, je vous laisse le choix.

ISABELLE.

Il se taira, monsieur.

CRÉMANTE.

J'entends qu'il considere
Sa belle-mere en vous.

ACANTE.

Elle? ma belle mere.

CRÉMANTE.

Vous voyez à ce nom comme il est irrité.

ISABELLE.

Je ne l'aurois pas eu, s'il l'avoit souhaité;
Il sait bien à quel point il avoit su me plaire.

CRÉMANTE.

Ne vous amusez pas à vous mettre en colere ;
Il n'en vaut pas la peine.

ISABELLE.

Oui, l'ingrat aujourd'hui
Ne vaut pas en effet qu'on pense encore à lui.

CRÉMANTE.

C'est un impertinent,

ISABELLE.

Cependant je confesse
Qu'il fut l'unique objet de toute ma tendresse ;
Qu'il avoit tous mes vœux pour être mon époux.

CRÉMANTE.

Ah ! quel meurtre, bon Dieu, ç'auroit été pour vous!
Si pour votre malheur il vous eût épousée,
Il vous eût peu chérie, il vous eût méprisée ;
Vous n'auriez avec lui jamais pu rencontrer
Cent douceurs qu'avec moi vous devez espérer.
Je vous ferai bénir le choix qui nous engage :
Ah ! si vous m'aviez vu dans la fleur de mon âge,
Je valois en ce temps cent fois mieux que mon fils,
Et le vaux bien encor malgré mes cheveux gris ;
Je suis vieux, mais exempt des maux de la vieillesse ;
Je me sens rajeunir par l'amour qui me presse,
Par des yeux si puissants, par des charmes si doux,
Hum...

ISABELLE.

Je vous plains d'avoir cette méchante toux.

CRÉMANTE, (en toussant.)

Point, point, c'est une toux dont la cause m'est douce ;
C'est de transport, enfin c'est d'amour que je tousse ;
J'ai tant d'émotion...

SCENE VI.

CREMANTE, CHAMPAGNE, ISABELLE, ACANTE.

CHAMPAGNE, (tirant Crémante par le bras.)
Monsieur ?

CRÉMANTE.
Aye !

CHAMPAGNE.
Excusez ;
Est-ce à l'endroit ?..

CRÉMANTE.
Lourdaud, si vous ne vous taisez...

CHAMPAGNE.
On auroit là-dedans quelque chose à vous dire.

CRÉMANTE.
J'y vais ; allez devant. Et vous ?

ACANTE.
Je me retire ;
N'en doutez point, monsieur.

ISABELLE.
Monsieur peut croire aussi
Que je n'ai pas dessein de demeurer ici.

CRÉMANTE.
Bon-soir.

SCENE VII.

ACANTE, ISABELLE.

ACANTE, (revenant sur ses pas.)
L'ingrate encor ne s'est pas retirée.

ISABELLE.

Vous n'êtes pas sorti?

ACANTE.

Vous n'êtes pas rentrée?
Qui vous peut retenir?

ISABELLE.

Qui vous fait demeurer?

ACANTE.

Moi! rien, je vais sortir.

ISABELLE.

Je vais aussi rentrer.

ACANTE.

Quoi! vous me fuyez donc avec un soin extrême?

ISABELLE.

Moi! point, c'est vous, monsieur, qui me fuyez vous-même.

ACANTE.

C'est vous faire plaisir, au moins je l'ai pensé.

ISABELLE.

Vous savez qu'autrefois... Mais laissons le passé.

ACANTE.

Vous allez donc enfin être ma belle-mere?

ISABELLE.

Vous allez donc aussi devenir mon beau-pere?

ACANTE.

Si j'ai changé, du moins mon cœur, quoiqu'inconstant,
Ne s'est guere éloigné de vous en vous quittant,
N'a passé qu'à la mere, échappé de la fille,
Et n'a pas même osé sortir de la famille.

ISABELLE.

Vous voyez bien qu'aussi, prenant un autre époux;
Je tâche en changeant même à m'approcher de vous:
Il est vrai qu'on y peut voir cette différence,
Que vous changez par choix, moi par obéissance.

ACANTE.

Mais vous obéirez sans un effort bien grand.

ISABELLE.

Cela vous est, je pense, assez indifférent.

ACANTE.

Il me devroit bien l'être, après l'injuste flamme
Qu'un indigne rival a surpris dans votre âme.
Le marquis..?

ISABELLE.

Vous pourriez croire mon cœur si bas,
Si lâche...

ACANTE.

Eh! quel moyen de ne le croire pas?

ISABELLE.

Il ne falloit avoir pour moi qu'un peu d'estime.
Suivez, monsieur, suivez l'ardeur qui vous anime,
Rompez l'attachement dont nous fûmes charmés;
Brisez les plus beaux nœuds que l'amour ait formés:
Puisqu'il vous plaît enfin, trahissez sans scrupule
Ces serments si trompeurs où je fus si crédule;
Portez ailleurs des vœux qui m'ont été si doux;
Mais épargnez au moins un cœur qui fut à vous,
Un cœur qui, trop content de sa premiere chaîne,
La voit rompre à regret, et n'en sort qu'avec peine;
Un cœur trop foible encor pour qui l'ose trahir,
Et qui n'étoit pas fait enfin pour vous haïr.

ACANTE.

Vous voulez m'abuser en parlant de la sorte:
Eh bien, ingrate, eh bien, abusez-moi, n'importe;
Trompez-moi, s'il se peut, l'abus m'en sera doux;
Mon cœur même est tout prêt à s'entendre avec vous;
Mais faites que ce cœur, dont je ne suis plus maitre,
Soit si bien abusé qu'il ne pense pas l'être.
J'ai peine à croire encor tout ce que j'ai pu voir.

ISABELLE.

Mais quoi donc?

ACANTE.

Le marquis caché chez vous ce soir,
Enfermé par vous-même.

ISABELLE.

On m'avoit fait entendre
Que vous aviez querelle.

ACANTE.

Ah! c'est mal vous défendre.
Mais le billet rompu, pour le marquis si doux...

ISABELLE.

Vous ne savez que trop qu'il n'étoit que pour vous.

ACANTE.

Pour moi? N'avez-vous pas avoué le contraire?

ISABELLE.

Doit-on croire un aveu que le dépit fait faire?
Croyez plutôt Laurette.

ACANTE.

Hélas! si je la croi,
Vous aimez le marquis, vous me manquez de foi.

ISABELLE.

Laurette auroit bien pu me trahir de la sorte?

SCENE VIII.

ISABELLE, LAURETTE, ACANTE.

LAURETTE.

Que me donnerez-vous pour l'avis que j'apporte?

ISABELLE.

Perfide! te voilà.

ACANTE.

Fourbe!

ISABELLE.

Esprit dangereux !

LAURETTE.

Est-ce ainsi qu'on reçoit qui vient vous rendre heureux ?

ISABELLE.

Toi qui nous as trahis !

LAURETTE.

Je n'en fais plus mystere ;
J'ai fait pour vous brouiller tout ce que j'ai pu faire,
Mis le marquis en jeu pour y mieux réussir ;
Mais qui vous a brouillés veut bien vous éclaircir.

ACANTE.

Tu ne meurs pas de honte !

LAURETTE.

Eh pourquoi, je vous prie ;
Est-ce une honte à moi qu'un peu de fourberie ?
N'est-ce pas mon devoir ?

ISABELLE.

Ton devoir !

LAURETTE.

En effet,
Que pouvez-vous blâmer en tout ce que j'ai fait ?
Je n'ai qu'exécuté l'ordre de votre mere ;
Votre amant, par malheur, avoit trop su lui plaire :
Sans doute elle avoit tort de vous l'oser ravir ;
Mais c'étoit ma maîtresse, et j'ai dû la servir.

ISABELLE.

Tu n'as point eu pitié du trouble où tu nous jettes ?

LAURETTE.

Allez, le mal n'est pas si grand que vous le faites ;
L'amour n'est que plus doux après ces démêlés,
Et l'on s'en aime mieux de s'être un peu brouillés.

ACANTE.

Tu nous as cependant engagés l'un et l'autre.

LAURETTE.

Je viens faire cesser et sa peine et la vôtre.
Mais il faut composer pour un avis si doux:
J'entends qu'il me remette en grace auprès de vous.

ISABELLE.

Oui, dis.

LAURETTE.

J'entends qu'aussi monsieur soit sans colere
Pour notre ami Champagne.

ACANTE.

Oui, quoi qu'il ait pu faire.
Si tu veux l'épouser, je lui ferai du bien;
Hâte notre bonheur, nous aurons soin du tien;
Instruis-nous du succès qui nous rend l'espérance.

LAURETTE.

Le vieillard que Champagne avoit conduit en France,
Que ma maîtresse avoit fait pratiquer par nous,
Pour venir assurer la mort de son époux,
Pour ses péchés, sans doute, et pour sa honte extrême,
Au lieu d'un faux témoin, est son époux lui-même.

ISABELLE.

Mon pere!

LAURETTE.

Oui, c'est mon maître; il est fort irrité
De l'oubli de Madame en sa captivité:
De se faire connoître il a su se défendre,
Exprès pour la confondre et pour la mieux surprendre.
Votre bonheur est sûr par cet heureux retour.

ACANTE.

Nous devons craindre encor mon pere et son amour.

LAURETTE.

Un amour de vieillard aisément se surmonte;
Mon maître là-dessus l'a tant comblé de honte,
L'a si bien chapitré, qu'au point qu'il est confus,
Quand il voudroit vous nuire il ne l'oseroit plus;

Il faut qu'il tienne enfin sa parole donnée,
Et mon maître au plutôt veut voir votre hyménée.

ACANTE.

Se peut-il...?

LAURETTE.

En transports ne perdez point de temps,
Venez trouver celui qui vous rendra contents;
Il brûle de vous voir, et lui-même m'envoie...

ISABELLE.

Allons.

ACANTE.

Allons enfin voir combler notre joie.

FIN DE LA MERE COQUETTE.

ALCESTE,

OU

LE TRIOMPHE D'ALCIDE,

TRAGEDIE-LYRIQUE
EN CINQ ACTES.

1674.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA NYMPHE DE LA SEINE.
LA GLOIRE.
LA NYMPHE DES TUILERIES.
LA NYMPHE DE LA MARNE.
LES PLAISIRS.
SUITE DE LA GLOIRE.
TROUPE DE NAÏADES ET D'HAMADRYADES.
TROUPE DE DIVINITÉS DE FLEUVES.

ACTEURS DE LA TRAGEDIE.

ALCIDE ou HERCULE.
LYCAS, confident d'Alcide.
ADMETE, roi de Thessalie.
CLEANTE, écuyer d'Admete.
ALCESTE, princesse d'Yolcos.
CEPHISE, confidente d'Alceste.
PHERÈS, pere d'Admete.
LYCOMEDE, frere de Thétis, et roi de l'isle de Scyros.
STRATON, confident de Lycomede.
CHOEUR DE THESSALIENS.
PAGES et SUIVANTS.
TROUPE DE SOLDATS DE LYCOMEDE.
TROUPE DE SOLDATS THESSALIENS.
APOLLON.
LES ARTS.
TROUPE DE FEMMES AFFLIGÉES.
TROUPE D'HOMMES DÉSOLÉS.
TROUPE DE DIVINITÉS DE LA MER.
THETIS, Néréide.
TROUPE DE MATELOTS.
EOLE, roi des Vents.
QUATRE ZÉPHYRS.
QUATRE AQUILONS.
LES NEUF MUSES.
LES JEUX.
DIANE.
MERCURE.
PLUTON.
PROSERPINE.
LES OMBRES.
L'OMBRE D'ALCESTE.
CARON.
ALECTON, l'une des Furies.
SUIVANTS DE PLUTON, chantant, dansant, et volant.
CHOEUR DES PEUPLES DE LA GRECE.
TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.
TROUPE DE PATRES.

La scene du prologue est sur les bords de la Seine, dans les jardins des Tuileries; et celle de la tragédie dans la ville d'Yolcos, en Thessalie.

PROLOGUE.

Le théâtre représente le palais et les jardins des Tuileries ; la Nymphe de la Seine paroît, appuyée sur une urne, au milieu d'une allée dont les arbres sont séparés par des fontaines.

LE RETOUR DES PLAISIRS.

LA NYMPHE DE LA SEINE.

Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas?
Serai-je toujours languissante
Dans une si cruelle attente?
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas?
On n'entend plus d'oiseau qui chante;
On ne voit plus de fleurs qui naissent sous nos pas.
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas?
L'herbe naissante
Paroît mourante;
Tout languit avec moi dans ces lieux pleins d'appas.
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas?
Serai-je toujours languissante
Dans une si cruelle attente?
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas?
Quel bruit de guerre m'épouvante?
Quelle divinité va descendre ici bas?
(*La Gloire paroît au milieu d'un palais brillant, qui descend au bruit d'une harmonie guerriere.*)
Hélas! superbe Gloire, hélas!
Ne dois-tu point être contente?
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas?

Il ne te suit que trop dans l'horreur des combats ?
Laisse en paix un moment sa valeur triomphante.
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas ?
Serai-je toujours languissante
Dans une si cruelle attente ?
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas ?

LA GLOIRE.

Pourquoi tant murmurer ? Nymphe, ta plainte est vaine ;
Tu ne peux voir sans moi le héros que tu sers :
Si son éloignement te coûte tant de peine,
Il récompense assez les douceurs que tu perds.
Vois ce qu'il fait pour toi quand la Gloire l'emmène ;
Vois comme sa valeur a soumis à la Seine
Le fleuve le plus fier qui soit dans l'univers.

LA NYMPHE DE LA SEINE.

On ne voit plus ici paroître
Que des ornements imparfaits ;
Ah ! rends-nous notre auguste maître,
Tu nous rendras tous nos attraits.

LA GLOIRE.

Il revient, et tu dois m'en croire ;
Je lui sers de guide avec soin :
Puisque tu vois la Gloire,
Ton héros n'est pas loin.
Il laisse respirer tout le monde qui tremble :
Soyons ici d'accord pour combler ses desirs.

LA GLOIRE ET LA NYMPHE DE LA SEINE.

Qu'il est doux d'accorder ensemble
La gloire et les plaisirs !

LA NYMPHE DE LA SEINE.

Naïades, Dieux des bois, Nymphes, que tout s'assemble ;
Qu'on entende nos chants après tant de soupirs.

(La Nymphe des Tuileries s'avance avec une troupe de Nymphes qui dansent ; les arbres s'ouvrent, et font voir

les Divinités champêtres qui jouent de différents instruments, et les fontaines se changent en Naïades, qui chantent.)

LE CHOEUR.

Qu'il est doux d'accorder ensemble
La gloire et les plaisirs!

LA NYMPHE DES TUILERIES.

L'art, d'accord avec la nature,
Sert l'amour dans ces lieux charmants:
Ces eaux, qui font rêver par un si doux murmure,
Ces tapis, où les fleurs forment tant d'ornements,
Ces gazons, ces lits de verdure,
Tout n'est fait que pour les amants.

(La Nymphe de la Marne, compagne de la Seine, vient chanter au milieu d'une troupe de Divinités de Fleuves, qui témoignent leur joie par leurs danses.)

LA NYMPHE DE LA MARNE.

L'onde se presse
D'aller sans cesse
Jusqu'au bout de son cours.
S'il faut qu'un cœur suive une pente,
En est-il qui soit plus charmante
Que le doux penchant des amours?

LA GLOIRE ET LA NYMPHE DE LA SEINE.

Que tout retentisse,
Que tout réponde à nos voix.

LA NYMPHE DES TUILERIES.

Que tout fleurisse
Dans nos jardins et dans nos bois.

LA NYMPHE DE LA MARNE.

Que le chant des oiseaux s'unisse
Avec le doux son des hautbois.

TOUS ENSEMBLE.

Que tout retentisse,
Que tout réponde à nos voix;
Que le chant des oiseaux s'unisse

Avec le doux son des hautbois.
Que tout retentisse,
Que tout réponde à nos voix.

(Les Divinités de Fleuves et les Nymphes forment une danse générale, tandis que tous les instruments et toutes les voix s'unissent.)

TOUS ENSEMBLE.

Quel cœur sauvage
Ici ne s'engage?
Quel cœur sauvage
Ne sent point l'amour?
Nous allons voir les plaisirs de retour;
Ne manquons pas d'en faire un doux usage:
Pour rire un peu l'on n'en est pas moins sage.
Ah! quel dommage
De fuir ce rivage!
Ah! quel dommage
De perdre un beau jour!
Nous allons voir les plaisirs de retour;
Ne manquons pas d'en faire un doux usage:
Pour rire un peu l'on n'en est pas moins sage.
Revenez, Plaisirs exilés;
Volez de toutes parts, volez.

(Les Plaisirs volent, et viennent préparer des divertissements.)

FIN DU PROLOGUE.

ALCESTE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un port de mer, où l'on voit un grand vaisseau, orné et préparé pour une fête galante, au milieu de plusieurs vaisseaux de guerre.

SCENE PREMIERE.

ALCIDE, LYCAS, CHOEUR DE THESSALIENS.

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, heureux époux!

LYCAS.

Votre ami le plus cher épouse la princesse
La plus charmante de la Grece.
Lorsque chacun les suit, seigneur, les fuyez-vous?

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, heureux époux!

LYCAS.

Vous paroissez troublé des cris qui retentissent!
Quand deux amants heureux s'unissent,
Le cœur du grand Alcide en seroit-il jaloux?

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, heureux époux!

LYCAS.

Seigneur, vous soupirez, et gardez le silence!

ALCIDE.

Ah! Lycas, laisse-moi partir en diligence.

LYCAS.

Quoi! dès ce même jour presser votre départ!

ALCIDE.

J'aurai beau me presser, je partirai trop tard.
Ce n'est point avec toi que je prétends me taire :
Alceste est trop aimable; elle a trop su me plaire;
Un autre en est aimé; rien ne flatte mes vœux.
C'en est fait, Admete l'épouse,
Et c'est dans ce moment qu'on les unit tous deux.
Ah! qu'une ame jalouse
Eprouve un tourment rigoureux!
J'ai peine à l'exprimer moi-même.
Figure-toi, si tu le peux,
Quelle est l'horreur extrême
De voir ce que l'on aime
Au pouvoir d'un rival heureux.

LYCAS.

L'amour est-il plus fort qu'un héros indomptable!
L'univers n'a point eu de monstre redoutable
Que vous n'ayiez pû surmonter.

ALCIDE.

Eh! crois-tu que l'amour soit moins à redouter?
Le plus grand cœur a sa foiblesse.
Je ne puis me sauver de l'ardeur qui me presse
Qu'en quittant ce fatal séjour.
Contre d'aimables charmes
La valeur est sans armes;
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on peut vaincre l'amour.

LYCAS.

Vous devez vous forcer au moins à voir la fête
Qui déja dans ce port vous paroît toute prête.
Votre fuite à présent feroit un trop grand bruit.
Differez jusques à la nuit.

ALCIDE.

Ah! Lycas, quelle nuit! ah! quelle nuit funeste!

LYCAS.

Tout le reste du jour voyez encore Alceste.

ALCIDE.

La voir encore!... Eh bien! différons mon départ.
Je te l'avois bien dit, je partirai trop tard:
Je vais la voir aimer un époux qui l'adore;
Je verrai dans leurs yeux un tendre empressement.
Que je vais payer chèrement
Le plaisir de la voir encore!

SCENE II.

ALCIDE, STRATON ET LYCAS, ensemble.

L'amour a bien des maux; mais le plus grand de tous,
C'est le tourment d'être jaloux.
(Alcide et le chœur sortent.)

SCENE III.

STRATON, LYCAS.

STRATON.

Lycas, j'ai deux mots à te dire.

LYCAS.

Que veux-tu? parle; je t'entends.

STRATON.

Nous sommes amis de tout temps:
Céphise, tu le sais, me tient sous son empire;
Tu suis par-tout ses pas: qu'est-ce que tu prétends?

LYCAS.

Je prétends rire.

STRATON.

Pourquoi veux-tu troubler deux cœurs qui sont
contents ?

LYCAS.

Je prétends rire.
Tu peux à ton gré t'enflammer;
Chacun a sa façon d'aimer :
Qui voudra soupirer, soupire;
Je prétends rire.

STRATON.

J'aime et je suis aimé; laisse en paix nos amours.

LYCAS.

Rien ne doit t'alarmer s'il est bien vrai qu'on t'aime;
Un rival rebuté donne un plaisir extrême.

STRATON.

Un rival, tel qu'il soit, importune toujours.

LYCAS.

Je vois ton amour sans colere;
Tu devrois en user ainsi :
Puisque Céphise t'a su plaire,
Pourquoi ne veux-tu pas qu'elle me plaise aussi ?

STRATON.

A quoi sert-il d'aimer ce qu'il faut que l'on quitte?
Tu ne peux demeurer long-temps en cette cour.

LYCAS.

Moins on a de moments à donner à l'amour,
Et plus il faut qu'on en profite.

STRATON.

J'aime depuis deux ans avec fidélité :
Je puis croire, sans vanité,
Que tu ne dois pas être un rival qui m'alarme.

LYCAS.

J'ai pour moi la nouveauté;
En amour, c'est un grand charme.

STRATON.

Céphise m'a promis un cœur tendre et constant.

LYCAS.

Céphise m'en promet autant.

STRATON.

Ah! si je le croyois!... Mais tu n'es pas croyable.

LYCAS.

Crois-moi, fais ton profit d'un reste d'amitié;
Sers-toi d'un avis charitable
Que je te donne par pitié.

STRATON.

Le mépris d'une volage
Doit être un assez grand mal,
Et c'est un nouvel outrage
Que la pitié d'un rival...
Elle vient, l'infidelle,
Pour chanter dans les jeux dont je prends soin ici.

LYCAS.

Je te laisse avec elle;
Il ne tiendra qu'à toi d'être mieux éclairci.

(Il sort.)

SCENE IV.

CEPHISE, STRATON.

CÉPHISE.

Dans ce beau jour quelle humeur sombre
Fais-tu voir à contre-temps?

STRATON.

C'est que je ne suis pas du nombre
Des amants qui sont contents.

CÉPHISE.

Un ton grondeur et sévere
N'est pas un grand agrément:
Le chagrin n'avance guere
Les affaires d'un amant.

STRATON.

Lycas vient de me faire entendre
Que je n'ai plus ton cœur, qu'il doit seul y prétendre,
Et que tu ne vois plus mon amour qu'à regret.

CÉPHISE.

Lycas est peu discret.

STRATON.

Ah! je m'en doutois bien qu'il vouloit me surprendre.

CÉPHISE.

Lycas est peu discret
D'avoir dit mon secret.

STRATON.

Comment! il est donc vrai? tu n'en fais point d'excuse!
Tu me trahis ainsi, sans en être confuse!...

CÉPHISE.

Tu te plains sans raison:
Est-ce une trahison
Quand on te désabuse?

STRATON.

Que je suis étonné de voir ton changement!

CÉPHISE.

Si je change d'amant,
Qu'y trouves-tu d'étrange?
Est-ce un sujet d'étonnement
De voir une fille qui change?

STRATON.

Après deux ans passés dans un si doux lien,
Devois-tu jamais prendre une chaîne nouvelle?

CÉPHISE.

Ne comptes-tu pour rien
D'être deux ans fidelle?

STRATON.

Par un espoir doux et trompeur,
Pourquoi m'engageois-tu dans un amour si tendre?
Falloit-il me donner ton cœur,

Puisque tu voulois le reprendre ?

CÉPHISE.

Quand je t'offrois mon cœur, c'étoit de bonne foi.
Que n'empêches-tu qu'on te l'ôte ?
Est-ce ma faute
Si Lycas me plaît plus que toi ?

STRATON.

Ingrate ! est-ce le prix de ma persévérance ?

CÉPHISE.

Essaie un peu de l'inconstance :
C'est toi qui le premier m'appris à m'engager ;
Pour récompense
Je te veux apprendre à changer.

STRATON ET CÉPHISE.

Il faut { aimer / changer } toujours.
Les plus douces amours
Sont les amours { fidelles. / nouvelles.
Il faut { aimer / changer } toujours.

SCENE V.

LYCOMEDE, STRATON, CÉPHISE.

LYCOMEDE.

Straton, donne ordre qu'on s'apprête
Pour commencer la fête.
(Straton se retire, et Lycomede parle à Céphise).
Enfin, grace au dépit, je goûte la douceur
De sentir le repos de retour dans mon cœur.
J'étois à préférer au roi de Thessalie ;
Et si pour sa gloire on publie
Qu'Apollon autrefois lui servit de pasteur,

Je suis roi de Scyros, et Thétis est ma sœur.
J'ai su me consoler d'un hymen qui m'outrage;
J'en ordonne les jeux avec tranquillité.
Qu'aisément le dépit dégage
Des fers d'une ingrate beauté;
Et qu'après un long esclavage,
Il est doux d'être en liberté!

CÉPHISE.

Il n'est pas sûr toujours de croire l'apparence.
Un cœur bien pris et bien touché
N'est pas aisément détaché,
Ni si-tôt guéri que l'on pense;
Et l'amour est souvent caché
Sous une feinte indifférence.

LYCOMEDE.

Quand on est sans espérance,
On est bientôt sans amour.
Mon rival a la préférence;
Ce que j'aime est en sa puissance:
Je perds tout espoir en ce jour.
Quand on est sans espérance,
On est bientôt sans amour...
Voici l'heure qu'il faut que la fête commence;
Chacun s'avance,
Préparons-nous.

SCENE VI.

ADMETE, ALCESTE, PHÉRÈS, LYCOMEDE, ALCIDE, LYCAS, CEPHISE, STRATON, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, heureux époux.

PHÉRÈS.

Jouissez des douceurs du nœud qui vous assemble.

ADMETE ET ALCESTE.

Quand l'Hymen et l'Amour sont bien d'accord ensemble,
Que les nœuds qu'ils forment sont doux !

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, heureux époux.

SCENE VII.

LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

(Des Nymphes de la mer et des Tritons viennent faire une fête marine, où se mêlent des matelots et des pêcheurs.)

DEUX TRITONS.

Malgré tant d'orages
Et tant de naufrages,
Chacun à son tour
S'embarque avec l'Amour.
Par-tout où l'on mene
Les cœurs amoureux,
On voit la mer pleine
D'écueils dangereux;
Mais sans quelque peine
On n'est jamais heureux.
Une ame constante,
Après la tourmente,
Espere un beau jour.
Malgré tant d'orages
Et tant de naufrages,
Chacun, à son tour,
S'embarque avec l'Amour.
Un cœur qui differe
D'entrer en affaire,
S'expose à manquer

Le temps de s'embarquer.
Une ame commune
S'étonne d'abord;
Le soin l'importune,
Le calme l'endort.
Mais quelle fortune
Fait-on sans quelqu'effort?
Est-il un commerce
Exempt de traverse?
Chacun doit risquer.
Un cœur qui differe
D'entrer en affaire,
S'expose à manquer
Le temps de s'embarquer.

(Céphise, vêtue en nymphe de la mer, chante au milieu des divinités maritimes, qui lui répondent.)

Jeunes cœurs, laissez-vous prendre;
Le péril est grand d'attendre:
Vous perdez d'heureux moments
En cherchant à vous défendre.
Si l'amour a des tourments,
C'est la faute des amants.

(Une nymphe de la mer chante avec Céphise.)

Plus les ames sont rebelles,
Plus leurs peines sont cruelles;
Les plaisirs doux et charmants
Sont le prix des cœurs fidelles.
Si l'amour a des tourments,
C'est la faute des amants.

LYCOMEDE, à Alceste.

On vous apprête,
Dans mon vaisseau,
Un divertissement nouveau.

LYCOMEDE et STRATON.

Venez voir ce que notre fête
Doit avoir de plus beau.

(Lycomede conduit Alceste dans son vaisseau; Straton y mene Céphise, et dans le temps qu'Admete et Alcide y veulent passer, le pont s'enfonce dans la mer.)

ADMETE et ALCIDE.

Dieux! le pont s'abîme dans l'eau.

LE CHOEUR DES THESSALIENS.

Ah! quelle trahison funeste!

ALCESTE et CÉPHISE.

Au secours! au secours!

ALCIDE.

Perfide...!

ADMETE.

Alceste...!

ALCIDE et ADMETE.

Laissons les vains discours:
Au secours! au secours!

(Les Thessaliens courent s'embarquer pour suivre Lycomede.)

LE CHOEUR DES THESSALIENS.

Au secours! au secours!

SCENE VIII.

THETIS, ADMETE.

THÉTIS, sortant de la mer.

Epoux infortuné, redoute ma colere;
Tu vas hâter l'instant qui doit finir tes jours:
C'est Thétis, que la mer révere,
Que tu vois contre toi du parti de son frere;
Et c'est à la mort que tu cours.

ADMETE, courant s'embarquer.

Au secours! au secours!

THÉTIS.

Puisqu'on méprise ma puissance,
Que les vents déchaînés,

Que les flots mutinés
S'arment pour ma vengeance.

(Thétis rentre dans la mer, et les aquilons excitent une tempête qui agite les vaisseaux qui s'efforcent de poursuivre Lycomède.)

SCENE IX.

EOLE, LES AQUILONS, LES ZÉPHYRS.

ÉOLE.

Le ciel protege les héros :
Allez, Admète : allez, Alcide :
Le dieu qui sur les dieux préside
M'ordonne de calmer les flots.
Allez, poursuivez un perfide...
Retirez-vous,
Vents en courroux ;
Rentrez dans vos prisons profondes,
Et laissez regner sur les ondes
Les zéphyrs les plus doux.

(L'orage cesse ; les zéphyrs volent, et font fuir les aquilons, qui tombent dans la mer avec les nuages qu'ils en avoient élevés, et les vaisseaux d'Alcide et d'Admete poursuivent Lycomede.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La scene est dans l'isle de Scyros, et le théâtre représente la ville principale de l'isle.

SCENE PREMIERE.

CEPHISE, STRATON.

CÉPHISE.

Alceste ne vient point, et nous devons attendre

STRATON.

Que peut-elle prétendre ?
Pourquoi se tourmenter ici mal à propos?
Ses cris ont beau se faire entendre,
Peut-être son époux a péri dans les flots,
Et nous sommes enfin dans l'île de Scyros.

CÉPHISE.

Tu ne te plaindras point que j'en use de même;
Je t'ai donné peu d'embarras:
Tu vois comme je suis tes pas.

STRATON.

Tu sais dissimuler une colere extrême.

CÉPHISE.

Et si je te disois que c'est toi seul que j'aime?

STRATON.

Tu le dirois en vain; je ne te croirois pas.

CÉPHISE.

Crois-moi, si j'ai feint de changer,

C'étoit pour te mieux engager.
Un rival n'est pas inutile ;
Il réveille l'ardeur et les soins d'un amant :
Une conquête facile
Donne peu d'empressement,
Et l'amour tranquille
S'endort aisément.

STRATON.

Non, non, ne tente point une seconde ruse ;
Je vois plus clair que tu ne crois :
On excuse d'abord un amant qu'on abuse ;
Mais la sottise est sans excuse
De se laisser tromper deux fois.

CÉPHISE.

N'est-il aucun moyen d'appaiser ta colere ?

STRATON.

Consens à m'épouser, et sans retardement.

CÉPHISE.

Une si grande affaire
Ne se fait pas si promptement ;
Un hymen qu'on differe
N'en est que plus charmant.

STRATON.

Un hymen qui peut plaire
Ne coûte guere,
Et c'est un nœud bientôt formé :
Rien n'est plus aisé que de faire
Un époux d'un amant aimé.

CÉPHISE.

Je t'aime d'un amour sincere ;
Et, s'il est nécessaire,
Je m'offre à t'en faire un serment.

STRATON.

Amusement, amusement.

CÉPHISE.

L'injuste enlèvement d'Alceste

Attire dans ces lieux une guerre funeste :
Les plus braves des Grecs s'arment pour son secours.
Au milieu des cris et des larmes,
L'hymen a peu de charmes :
Attendons de tranquilles jours.
Le bruit affreux des armes
Effarouche bien les amours.

STRATON.

Discours, discours, discours.
Tu n'as qu'à m'épouser pour m'ôter tout ombrage :
Pourquoi différer davantage?
A quoi servent tant de façons ?

CÉPHISE.

Rends-moi la liberté pour m'épouser sans crainte ;
Un hymen fait avec contrainte
Est un mauvais moyen de finir tes soupçons.

STRATON.

Chansons, chansons, chansons.

SCENE II.

LYCOMEDE, ALCESTE, STRATON, CEPHISE, SOLDATS DE LYCOMEDE.

LYCOMEDE.

Allons, allons, la plainte est vaine.

ALCESTE.

Ah! quelle rigueur inhumaine !

LYCOMEDE.

Allons, je suis sourd à vos cris ;
Je me venge de vos mépris.

ALCESTE.

Quoi! vous serez inexorable?

LYCOMEDE.

Cruelle! vous m'avez appris

A devenir impitoyable.

ALCESTE.

Est-ce ainsi que l'amour a su vous émouvoir?
Est-ce ainsi que pour moi votre ame est attendrie?

LYCOMEDE.

L'amour se change en furie,
Quand il est au désespoir.
Puisque je perds toute espérance,
Je veux désespérer mon rival à son tour;
Et les douceurs de la vengeance
Ont de quoi consoler des rigueurs de l'amour.

ALCESTE.

Voyez la douleur qui m'accable.

LYCOMEDE.

Vous avez sans pitié regardé ma douleur;
Vous m'avez rendu misérable:
Vous partagerez mon malheur.

ALCESTE.

Admete avoit mon cœur dès ma plus tendre enfance:
Nous ne connoissions pas l'Amour ni sa puissance,
Lorsque d'un nœud fatal il vint nous enchaîner.
Ce n'est pas une grande offense
Que le refus d'un cœur qui n'est plus à donner.

LYCOMEDE.

Est-ce aux amants qu'on désespere
A devoir rien examiner?
Non, je ne puis vous pardonner
D'avoir trop su me plaire.
Que ne m'ont point couté vos funestes attraits!
Ils ont mis dans mon cœur une cruelle flamme;
Ils ont arraché de mon ame
L'innocence et la paix.
Non, ingrate! non, inhumaine!
Non, quelle que soit votre peine,
Non, je ne vous rendrai jamais
Tous les maux que vous m'avez faits.

STRATON.

Voici l'ennemi qui s'avance
En diligence.

LYCOMEDE.

Préparons-nous
A nous défendre.

ALCESTE.

Ah ! cruel ! que n'épargnez-vous
Le sang qu'on va répandre !

LYCOMEDE et SES SOLDATS.

Périssons tous
Plutôt que de nous rendre.

(Lycomede contraint Alceste d'entrer dans la ville; Céphise la suit, et les soldats de Lycomede ferment la porte de la ville aussitôt qu'ils y sont entrés.)

SCENE III.

ADMETE, ALCIDE, LYCAS, SOLDATS ASSIÉGEANTS.

ADMETE et ALCIDE.

Marchez, marchez, marchez;
Approchez, amis, approchez :
Marchez, marchez, marchez.
Hâtons-nous de punir des traîtres;
Rendons-nous maîtres
Des murs qui les tiennent cachés.
Marchez, marchez, marchez.

SCENE IV.

LYCOMEDE, STRATON, SOLDATS ASSIÉGÉS. ADMETE, ALCIDE, LYCAS, SOLDATS ASSIÉGEANTS.

LYCOMEDE, *sur les remparts.*
Ne prétendez pas nous surprendre :
Venez, nous allons vous attendre ;
Nous ferons tous notre devoir
Pour vous bien recevoir.

STRATON et LES SOLDATS ASSIÉGÉS.
Nous ferons tous notre devoir
Pour vous bien recevoir.

ADMETE.
Perfide ! évite un sort funeste ;
On te pardonne tout, si tu veux rendre Alceste.

LYCOMEDE.
J'aime mieux mourir, s'il le faut,
Que de céder jamais cet objet plein de charmes.

ADMETE et ALCIDE.
A l'assaut ! à l'assaut !

LYCOMEDE et STRATON.
Aux armes ! aux armes !

LES ASSIÉGEANTS.
A l'assaut ! à l'assaut !

LES ASSIÉGÉS.
Aux armes ! aux armes !

ADMETE, ALCIDE et LYCOMEDE.
A moi, compagnons, à moi !

ADMETE et LYCOMEDE.
A moi ! suivez votre roi.

ALCIDE.
C'est Alcide

Qui vous guide.

ADMETE, ALCIDE et LYCOMEDE.

A moi, compagnons, à moi!

(On fait avancer des béliers et autres machines de guerre pour battre la place.)

TOUS ENSEMBLE.

Donnons, donnons de toutes parts.

LES ASSIÉGEANTS.

Que chacun à l'envi combatte;
Que l'on abatte
Les tours et les remparts.

TOUS ENSEMBLE.

Donnons, donnons de toutes parts.

LES ASSIÉGÉS.

Que les ennemis pêle-mêle
Trébuchent sous l'affreuse grêle
De nos fleches et de nos dards.

TOUS ENSEMBLE.

Donnons, donnons de toutes parts:
Courage, courage, courage!
Ils sont à nous! ils sont à nous!

ALCIDE.

C'est trop disputer l'avantage;
Je vais vous ouvrir un passage:
Suivez-moi tous, suivez-moi tous.

TOUS ENSEMBLE.

Courage, courage, courage!
Ils sont à nous! ils sont à nous!

(Les assiégés voyant leurs remparts à demi abattus et la porte de la ville enfoncée, font un dernier effort, dans une sortie, pour repousser les assiégeants.)

LES ASSIÉGEANTS.

Achevons d'emporter la place;
L'ennemi commence à plier:
Main basse! main basse! main basse!

LES ASSIÉGÉS, pendant les armes.

Quartier ! quartier ! quartier !

LES ASSIÉGEANTS.

La ville est prise,

LES ASSIÉGÉS.

Quartier ! quartier ! quartier !

LYCAS, terrassant Straton.

Il faut rendre Céphise.

STRATON.

Je suis ton prisonnier.
Quartier ! quartier ! quartier !

(Les assiégeants et les assiégés entrent dans la ville.)

SCENE V.

PHERÈS, seul, armé et marchant avec peine.

Courage, enfants ; je suis à vous ;
Mon bras va seconder vos coups.
Mais c'en est déja fait, et l'on a pris la ville ;
La foiblesse de l'âge a retardé mes pas.
La valeur devient inutile,
Quand la force n'y répond pas.
Que la vieillesse est lente !
Les efforts qu'elle tente
Sont toujours impuissants ;
C'est une charge bien pesante
Qu'un fardeau de quatre-vingts ans.

SCENE VI.

ALCIDE, ALCESTE, CEPHISE, PHERÈS, LYCAS, STRATON enchaîné.

ALCIDE, à Phérès.

Rendez à votre fils cette aimable princesse.

PHÉRÈS.

Ce don, de votre main, seroit encor plus doux.

ALCIDE.

Allez, allez la rendre à son heureux époux.

ALCESTE.

Tout est soumis, la guerre cesse :
Seigneur, pourquoi me laissez-vous?
Quel nouveau soin vous presse?

ALCIDE.

Vous n'avez rien à redouter;
Je vais chercher ailleurs des tyrans à dompter.

ALCESTE.

Les nœuds d'une amitié pressante
Ne retiendront-ils point votre ame impatiente?
Et la gloire toujours vous doit-elle emporter?

ALCIDE.

Gardez-vous bien de m'arrêter.

ALCESTE.

C'est votre valeur triomphante
Qui fait le sort charmant que nous allons goûter :
Quelque douceur que l'on ressente,
Un ami tel que vous l'augmente.
Voulez-vous sitôt nous quitter?

ALCIDE.

Gardez-vous bien de m'arrêter;
Laissez, laissez-moi fuir un charme qui m'enchante :
Non, toute ma vertu n'est pas assez puissante

Pour répondre d'y résister.
Non, encore une fois, princesse trop charmante,
Gardez-vous bien de m'arrêter.
(Il sort. Lycas et Straton le suivent.)

SCENE VII.

ALCESTE, PHERÈS, CEPHISE.

ENSEMBLE.
Cherchons Admete promptement.
ALCESTE.
Peut-on chercher ce qu'on aime
Avec trop d'empressement?
Quand l'amour est extrême,
Le moindre éloignement
Est un cruel tourment.
ALCESTE, PHÉRÈS ET CÉPHISE.
Cherchons Admete promptement.

SCENE VIII.

ADMETE, blessé; CLEANTE, ALCESTE, PHERÈS, CEPHISE, SOLDATS.

ALCESTE.
O dieux! quel spectacle funeste!
CLÉANTE.
Le chef des ennemis, mourant et terrassé,
De sa rage expirante a ramassé le reste;
Le roi vient d'en être blessé.
ADMETE.
Je meurs, charmante Alceste:
Mon sort est assez doux,

Puisque je meurs pour vous.

ALCESTE.

C'est pour vous voir mourir que le ciel me délivre !

ADMETE.

Avec le nom de votre époux
J'eusse été trop heureux de vivre.
Mon sort est assez doux,
Puisque je meurs pour vous.

ALCESTE.

Est-ce là cet hymen si doux, si plein d'appas,
Qui nous promettoit tant de charmes ?
Falloit-il que sitôt l'aveugle sort des armes
Tranchât des nœuds si beaux par un affreux trépas ?
Est-ce là cet hymen si doux, si plein d'appas,
Qui nous promettoit tant de charmes ?

ADMETE.

Belle Alceste, ne pleurez pas ;
Tout mon sang ne vaut point vos larmes.

ALCESTE.

Est-ce là cet hymen si doux, si plein d'appas,
Qui nous promettoit tant de charmes ?

ADMETE.

Alceste, vous pleurez !

ALCESTE.

Admete, vous mourez !

ADMETE ET ALCESTE.

Alceste, vous pleurez !
Admete, vous mourez !

ALCESTE.

Se peut-il que le ciel permette
Que les cœurs d'Alceste et d'Admete
Soient ainsi séparés ?

ADMETE ET ALCESTE.

Alceste, vous pleurez !
Admete, vous mourez !

SCENE IX.

APOLLON, LES ARTS, ADMETE, ALCESTE, PHERÈS, CEPHISE, CLEANTE, SOLDATS.

APOLLON, environné des Arts.

La lumiere aujourd'hui te doit être ravie ;
Il n'est qu'un seul moyen de prolonger ton sort :
Le Destin me promet de te rendre la vie,
Si quelqu'autre pour toi veut s'offrir à la mort.
Reconnois si quelqu'un t'aime parfaitement ;
Sa mort aura pour prix une immortelle gloire.
Pour en conserver la mémoire,
Les Arts vont elever un pompeux monument.

(Les Arts, qui sont autour d'Apollon, se séparent sur des nuages différents, et tous descendent pour élever un monument superbe, tandis qu'Apollon s'envole.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un grand monument élevé par les Arts. Un autel vuide paroît au milieu pour servir à porter l'image de la personne qui s'immolera pour Admete.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, PHERÈS, CEPHISE.

ALCESTE.

Ah ! pourquoi nous séparez-vous ?
Eh ! du moins attendez que la mort nous sépare.
Cruel ! quelle pitié barbare
Vous presse d'arracher Alceste à son époux !
Ah ! pourquoi nous séparez-vous ?

PHÉRÈS ET CÉPHISE.

Plus votre époux mourant voit d'amour et d'appas,
Et plus le jour qu'il perd lui doit faire d'envie.
Ce sont les douceurs de la vie
Qui font les horreurs du trépas.

ALCESTE.

Les Arts n'ont point encore achevé leur ouvrage :
Cet autel doit porter la glorieuse image
De qui signalera sa foi
En mourant pour sauver son roi.
Le prix d'une gloire immortelle
Ne peut-il toucher un grand cœur ?

II.

Faut-il que la mort la plus belle
Ne laisse pas de faire peur ?
A quoi sert la foule importune
Dont les rois sont embarrassés ?
Un coup fatal de la Fortune
Ecarte les plus empressés.

ALCESTE, PHÉRÈS ET CÉPHISE.

De tant d'amis qu'avoit Admete,
Aucun ne vient le secourir :
Quelque honneur qu'on promette,
On le laisse mourir.

PHÉRÈS.

J'aime mon fils, je l'ai fait roi ;
Pour prolonger son sort, je mourrois sans effroi,
Si je pouvois offrir des jours dignes d'envie.
Je n'ai plus qu'un reste de vie ;
Ce n'est rien pour Admete, et c'est beaucoup pour moi.

CÉPHISE.

Les honneurs les plus éclatants
En vain dans le tombeau promettent de nous suivre :
La mort est affreuse en tout temps ;
Mais peut-on renoncer à vivre
Quand on n'a vécu que quinze ans ?

ALCESTE.

Chacun est satisfait des excuses qu'il donne :
Cependant on ne voit personne
Qui, pour sauver Admete, ose perdre le jour.
Le devoir, l'amitié, le sang, tout l'abandonne ;
Il n'a plus d'espoir qu'en l'amour.

(elle sort avec Céphise.)

SCENE II.

PHERÈS, CLÉANTE, LE CHOEUR.

PHÉRÈS.

Voyons encor mon fils; allons, hâtons nos pas :
Ses yeux vont se couvrir d'éternelles ténebres.

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! hélas !

PHÉRÈS.

Quels cris ! quelles plaintes funebres !

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! hélas !

PHÉRÈS.

Où vas-tu ? Cléante, demeure.

CLÉANTE.

Hélas ! hélas !
Le roi touche à sa derniere heure ;
Il s'affoiblit, il faut qu'il meure,
Et je viens pleurer son trépas.
Hëlas ! hélas !

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! hélas !

PHÉRÈS.

On le plaint : tout le monde pleure;
Mais nos pleurs ne le sauvent pas.
Helas ! hélas !

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! hélas !

SCENE III.

ADMETE, PHERÈS, CLEANTE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

O trop heureux Admete!
Que votre sort est beau!

PHÉRÈS ET CLÉANTE.

Quel changement! quel bruit nouveau!

LE CHOEUR.

O trop heureux Admete!
Que votre sort est beau!

PHÉRÈS ET CLÉANTE, voyant Admete guéri.

L'effort d'une amitié parfaite
L'a sauvé du tombeau.

PHÉRÈS, embrassant Admete.

O trop heureux Admete!
Que votre sort est beau!

LE CHOEUR.

O trop heureux Admete!
Que votre sort est beau!

ADMETE.

Qu'une pompe funebre
Rende à jamais célebre
Le généreux effort
Qui m'arrache à la mort.
Alceste n'aura plus d'alarmes;
Je reverrai ses yeux charmants,
A qui j'ai coûté tant de larmes.
Que la vie a de charmes
Pour les heureux amants!
Achevez, dieux des arts; faites-nous voir l'image
Qui doit éterniser la grandeur de courage
De qui s'est immolé pour moi:

Ne différez point davantage....
Ciel! ô ciel! qu'est-ce que je voi?
(l'autel s'ouvre, et l'on voit sortir l'image d'Alceste qui se perce le sein.)

SCENE IV.

CÉPHISE, ADMETE, PHERÈS, CLÉANTE, LE CHOEUR.

CÉPHISE.
Alceste est morte!

ADMETE.
Alceste est morte!

LE CHOEUR.
Alceste est morte!

CÉPHISE.
Alceste a satisfait les Parques en courroux:
Votre tombeau s'ouvroit, elle y descend pour vous;
Elle-même a voulu vous en fermer la porte.
Alceste est morte!

ADMETE.
Alceste est morte!

LE CHOEUR.
Alceste est morte!

CÉPHISE.
J'ai couru, mais trop tard, pour arrêter ses coups:
Jamais, en faveur d'un époux,
On ne verra d'ardeur si fidelle et si forte.
Alceste est morte!

ADMETE.
Alceste est morte!

LE CHOEUR.
Alceste est morte!

CÉPHISE.

Sujets, amis, parents, vous abandonnoient tous :
Sur les droits les plus forts, sur les nœuds les plus doux,
L'amour, le tendre amour l'emporte.
Alceste est morte !

ADMETE.

Alceste est morte !

LE CHOEUR.

Alceste est morte !

(Admete tombe accablé de douleur entre les bras de sa suite.)

SCENE V.

TROUPE DE FEMMES AFFLIGÉES, TROUPE D'HOMMES DÉSOLÉS, qui portent des fleurs et tous les ornements qui ont servi à parer Alceste.

TOUS ENSEMBLE.

Formons les plus lugubres chants
Et les regrets les plus touchants.

UNE FEMME AFFLIGÉE.

La mort, la mort barbare,
Détruit aujourd'hui mille appas.
Quelle victime, hélas !
Fut jamais si belle et si rare !
La mort, la mort barbare
Détruit aujourd'hui mille appas.

UN HOMME DÉSOLÉ.

Alceste, si jeune et si belle,
Court se précipiter dans la nuit éternelle ;
Pour sauver ce qu'elle aime, elle a perdu le jour.

LE CHOEUR.

O trop parfait modele
D'une épouse fidele !

O trop parfait modele
D'un véritable amour!

UNE FEMME AFFLIGÉE.

Que notre zele se partage;
Que les uns, par leurs chants, célebrent son courage;
Que d'autres, par leurs cris, déplorent ses malheurs.

LE CHOEUR.

Rendons hommage
A son image;
Jetons des fleurs,
Versons des pleurs.

UNE FEMME AFFLIGÉE.

Alceste, la charmante Alceste,
La fidelle Alceste n'est plus!

LE CHOEUR.

Alceste, la charmante Alceste,
La fidelle Alceste n'est plus!

UNE FEMME AFFLIGÉE.

Tant de beautés, tant de vertus,
Méritoient un sort moins funeste.

LE CHOEUR.

Alceste, la charmante Alceste,
La fidelle Alceste n'est plus!

(Un transport de douleur saisit les deux troupes affligées; une partie déchire ses habits, l'autre s'arrache les cheveux, et chacun brise au pied de l'image d'Alceste les ornements qu'il porte à la main.)

LE CHOEUR.

Rompons, brisons le triste reste
De ces ornements superflus.
Que nos pleurs, que nos cris renouvellent sans cesse;
Allons porter par-tout la douleur qui nous presse.

(le choeur se retire.)

SCENE VI.

ADMETE, PHERÈS, CÉPHISE, CLÉANTE, SUITE.

ADMETE, revenu de son évanouissement, et se voyant désarmé.

Sans Alceste, sans ses appas,
Croyez-vous que je puisse vivre?
Laissez-moi courir au trépas
Où ma chere Alceste se livre.
Sans Alceste, sans ses appas,
Croyez-vous que je puisse vivre?
C'est pour moi qu'elle meurt, hélas!
Pourquoi m'empêcher de la suivre?
Sans Alceste, sans ses appas,
Croyez-vous que je puisse vivre?

SCENE VII.

ALCIDE, ADMETE, PHÉRÈS, CÉPHISE, CLÉANTE, SUITE.

ALCIDE.

Tu me vois arrêté, sur le point de partir,
Par les tristes clameurs qu'on entend retentir.

ADMETE.

Alceste meurt pour moi par un amour extrême!
Je ne reverrai plus les yeux qui m'ont charmé!
Hélas! j'ai perdu ce que j'aime,
Pour avoir été trop aimé.

ALCIDE.

J'aime Alceste; il est temps de ne m'en plus défendre:
Elle meurt; ton amour n'a plus rien à prétendre.
Admete, cede-moi la beauté que tu perds;
Au palais de Pluton j'entreprends de descendre:

J'irai jusqu'au fond des enfers
Forcer la mort à me la rendre.

ADMETE.

Je verrois encor ses beaux yeux!
Allez, Alcide, allez, revenez glorieux;
Obtenez qu'Alceste vous suive :
Le fils du plus puissant des dieux
Est plus digne que moi du bien dont on me prive.
Allez, allez, ne tardez pas;
Arrachez Alceste au trépas,
Et ramenez au jour son ombre fugitive;
Qu'elle vive pour vous avec tous ses appas :
Admete est trop heureux, pourvu qu'Alceste vive.

PHÉRÈS, CÉPHISE, ET CLÉANTE.

Allez, allez, ne tardez pas;
Arrachez Alceste au trépas.

SCENE VIII.

DIANE, MERCURE, ALCIDE, ADMETE, PHERÈS, CÉPHISE, CLÉANTE, SUITE.

(la lune paroît; son globe s'ouvre, et fait voir Diane sur un nuage brillant.)

DIANE.

Le dieu dont tu tiens la naissance
Oblige tous les dieux d'être d'intelligence
En faveur d'un dessein si beau :
Je viens t'offrir mon assistance,
Et Mercure s'avance
Pour t'ouvrir aux enfers un passage nouveau.

(Mercure vient en volant frapper la terre de son caducée; l'enfer s'ouvre, et Alcide y descend.)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente le fleuve Achéron et ses sombres rivages.

SCENE PREMIERE.

CARON, LES OMBRES.

CARON, ramant sa barque.

Il faut passer tôt ou tard,
Il faut passer dans ma barque;
On y vient jeune ou vieillard,
Ainsi qu'il plaît à la Parque.
On y reçoit, sans égard,
Le berger et le monarque.
Il faut passer tôt ou tard,
Il faut passer dans ma barque.
Vous qui voulez passer, venez, mânes errants,
Venez, avancez, tristes ombres,
Payez le tribut que je prends,
Ou retournez errer sur ces rivages sombres.

LES OMBRES.

Passe-moi, Caron, passe-moi.

CARON.

Il faut auparavant que l'on me satisfasse;
On doit payer les soins d'un si pénible emploi.

LES OMBRES.

Passe-moi, Caron, passe-moi.

(Caron fait entrer dans sa barque les ombres qui ont de quoi le payer.)

CARON.

Donne, passe... Donne, passe...
Demeure, toi;
Tu n'as rien, il faut qu'on te chasse.

UNE OMBRE, rebutée.

Une ombre tient si peu de place.

CARON.

Ou paie, ou tourne ailleurs tes pas.

L'OMBRE.

De grace, par pitié, ne me rebute pas.

CARON.

La pitié n'est pas ici-bas,
Et Caron ne fait point de grace.

L'OMBRE.

Hélas! Caron, hélas! hélas!

CARON.

Crie hélas! tant que tu voudras;
Rien pour rien en tous lieux est une loi suivie:
Les mains vides sont sans appas;
Et ce n'est point assez de payer dans la vie,
Il faut encor payer au-delà du trépas.

L'OMBRE, en se retirant.

Hélas! Caron, hélas! hélas!

CARON.

Il m'importe peu que l'on crie:
Hélas! Caron, hélas! hélas!
Il faut encor payer au-delà du trépas.

SCENE II.

ALCIDE, CARON, LES OMBRES.

ALCIDE, sautant dans la barque.
Sortez, ombres, faites-moi place;
Vous passerez une autre fois.
(les ombres s'enfuient.)
CARON.
Ah! ma barque ne peut souffrir un si grand poids!
ALCIDE.
Allons, il faut que l'on me passe.
CARON.
Retire-toi d'ici, mortel, qui que tu sois;
Les enfers irrités puniront ton audace.
ALCIDE.
Passe-moi, sans tant de façons.
CARON.
L'eau nous gagne, ma barque creve.
ALCIDE.
Allons, rame, dépêche, acheve.
CARON.
Nous enfonçons.
ALCIDE.
Passons, passons.
(ils s'éloignent.)

SCENE III.

PLUTON, PROSERPINE, L'OMBRE D'ALCESTE, SUIVANTS DE PLUTON.

(Le théâtre change et représente le palais de Pluton.)

PLUTON, sur son trône.

Reçois le juste prix de ton amour fidele;
Que ton destin nouveau soit heureux à jamais:
Commence de goûter la douceur éternelle
D'une profonde paix.

SUIVANTS DE PLUTON.

Commence de goûter la douceur éternelle
D'une profonde paix.

PROSERPINE, à côté de Pluton.

L'épouse de Pluton te retient auprès d'elle;
Tous tes vœux seront satisfaits.

SUIVANTS DE PLUTON.

Commence de goûter la douceur éternelle
D'une profonde paix.

PLUTON ET PROSERPINE.

En faveur d'une ombre si belle,
Que l'enfer fasse voir tout ce qu'il a d'attraits.

SUIVANTS DE PLUTON.

En faveur d'une ombre si belle,
Que l'enfer fasse voir tout ce qu'il a d'attraits.

(les suivants de Pluton se réjouissent de la venue d'Alceste dans les enfers, par une espece de fête.)

Tout mortel doit ici paroître;
On ne peut naître
Que pour mourir.
De cent maux le trépas délivre;
Qui cherche à vivre,

Cherche à souffrir.
Venez tous sur nos sombres bords;
Le repos qu'on desire
Ne tient son empire
Que dans le séjour des morts.
Chacun vient ici-bas prendre place:
Sans cesse on y passe;
Jamais on n'en sort.
C'est pour tous une loi nécessaire;
L'effort qu'on peut faire
N'est qu'un vain effort.
Est-on sage
De fuir ce passage?
C'est un orage
Qui mene au port.
Chacun vient ici-bas prendre place:
Sans cesse on y passe;
Jamais on n'en sort.
Tous les charmes,
Plaintes, cris, larmes,
Tout est sans armes
Contre la mort.
Chacun vient ici-bas prendre place:
Sans cesse on y passe;
Jamais on n'en sort.

SCENE IV.

PLUTON, PROSERPINE, ALECTON, L'OMBRE D'ALCESTE, SUIVANTS DE PLUTON.

ALECTON.

Quittez, quittez les jeux; songez à vous défendre:
Contre un audacieux unissons nos efforts.
Le fils de Jupiter vient ici de descendre;

Seul il ose attaquer tout l'empire des morts.

PLUTON.

Qu'on arrête ce téméraire;
Armez-vous, amis, armez-vous:
Qu'on déchaîne Cerbere;
Courez tous, courez tous.
(on entend aboyer Cerbere.)

ALECTON.

Son bras abat tout ce qu'il frappe:
Tout cede à ses horribles coups;
Rien ne résiste, rien n'échappe.

SCENE V.

ALCIDE, PLUTON, PROSERPINE, ALECTON, SUIVANTS DE PLUTON.

PLUTON, voyant Alcide qui enchaîne Cerbere.

Insolent! jusqu'ici braves-tu mon courroux?
Quelle injuste audace t'engage
A troubler la paix de ces lieux?

ALCIDE.

Je suis né pour domter la rage
Des monstres les plus furieux.

PLUTON.

Est-ce le dieu jaloux qui lance le tonnerre,
Qui t'oblige à porter la guerre
Jusqu'au centre de l'univers?
Il tient sous son pouvoir et le ciel et la terre;
Veut-il encor ravir l'empire des enfers?

ALCIDE.

Non, Pluton: regne en paix, jouis de ton partage.
Je viens chercher Alceste en cet affreux séjour;
Permets que je la rende au jour:
Je ne veux point d'autre avantage.

Si c'est te faire outrage
D'entrer par force dans ta cour,
Pardonne à mon courage,
Et fais grace à l'amour.

PROSERPINE.

Un grand cœur peut tout quand il aime;
Tout doit céder à son effort;
C'est un arrêt du sort:
Il faut que l'amour extrême
Soit plus fort
Que la mort.

PLUTON.

Les enfers, Pluton lui-même,
Tout doit en être d'accord:
Il faut que l'amour extrême
Soit plus fort
Que la mort.

SUIVANTS DE PLUTON.

Il faut que l'amour extrême.
Soit plus fort
Que la mort.

PLUTON.

Que pour revoir le jour l'ombre d'Alceste sorte.
(Pluton donne un coup de son trident, et fait sortir son char.)
Prenez place tous deux au char dont je me sers;
Qu'au gré de vos vœux il vous porte;
Partez, les chemins sont ouverts:
Qu'une volante escorte
Vous conduise au travers
Des noires vapeurs des enfers.
(Alcide et l'ombre d'Alceste se placent sur le char de Pluton, qui les enleve sous la conduite d'une troupe volante de suivants de Pluton.)

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre change et représente un arc de triomphe au milieu de deux amphithéâtres, où l'on voit une multitude de différents peuples de la Grece, assemblés pour recevoir Alcide triomphant des enfers.

SCENE PREMIERE.

ADMETE, LE CHOEUR.

ADMETE.

Alcide est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas:
Il ramene Alceste vivante.
Que chacun chante:
Alcide est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas.

LE CHOEUR, *sur l'arc de triomphe et sur les amphithéâtres.*

Alcide est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas.

ADMETE.

Quelle douleur secrete
Rend mon ame inquiete,
Et trouble mon amour!
Alceste voit encor le jour,
Mais c'est pour un autre qu'Admete!

LE CHOEUR.

Alcide est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas.

ADMETE.

Ah! du moins cachons ma tristesse:
Alceste dans ces lieux ramene les plaisirs.
Je dois rougir de ma foiblesse.
Quelle honte à mon cœur de mêler des soupirs
Avec tant de cris d'alégresse!

LE CHOEUR.

Alcide est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas.

ADMETE.

Par une ardeur impatiente,
Courons et devançons ses pas:
Il ramene Alceste vivante;
Que chacun chante.

ADMETE ET LE CHOEUR.

Alcide est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas.

(Admete et le chœur sortent.)

SCENE II.

LYCAS, STRATON enchaîné.

STRATON.

Ne m'ôteras-tu point la chaîne qui m'accable,
Dans ce jour destiné pour tant d'aimables jeux?
Ah! qu'il est rigoureux
D'être seul misérable,
Quand on voit tout le monde heureux!

LYCAS, mettant Straton en liberté.

Aujourd'hui qu'Alcide ramene
Alceste des enfers,

Je veux finir ta peine.
Qu'on ne porte plus d'autres fers
Que ceux dont l'amour nous enchaîne.

STRATON ET LYCAS.

Qu'on ne porte plus d'autres fers
Que ceux dont l'amour nous enchaîne.

SCENE III.

CEPHISE, LYCAS, STRATON.

LYCAS ET STRATON.

Vois, Céphise, vois qui de nous
Doit rendre ton destin plus doux,
Et termine enfin nos querelles.

LYCAS.

Mes amours seront éternelles.

STRATON.

Mon cœur ne sera plus jaloux.

LYCAS ET STRATON.

Entre deux amants fideles,
Choisis un heureux époux.

CÉPHISE.

Je n'ai point de choix à faire :
Parlons d'aimer et de plaire,
Et vivons toujours en paix.
L'hymen détruit la tendresse ;
Il rend l'amour sans attraits :
Voulez-vous aimer sans cesse ?
Amants, n'épousez jamais.

CÉPHISE, LYCAS ET STRATON.

L'hymen détruit la tendresse ;
Il rend l'amour sans attraits :
Voulez-vous aimer sans cesse ?
Amants, n'épousez jamais.

CÉPHISE.

Prenons part aux transports d'une joie éclatante;
Que chacun chante.

TOUS ENSEMBLE.

Alcide est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas:
Il ramene Alceste vivante.
Que chacun chante:
Alcide est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas.

SCENE IV.

ALCIDE, ALCESTE, ADMETE, CEPHISE, LYCAS, STRATON, PHERÈS, CLEANTE, LE CHOEUR.

ALCIDE.

Pour une si belle victoire
Peut-on avoir trop entrepris?
Ah! qu'il est doux de courir à la gloire,
Lorsque l'Amour en doit donner le prix!
Vous détournez vos yeux! je vous trouve insensible!
Admete a seul ici vos regards les plus doux!

ALCESTE.

Je fais ce qui m'est possible
Pour ne regarder que vous.

ALCIDE.

Vous devez suivre mon envie,
C'est pour moi qu'on vous rend le jour.

ALCESTE.

Je n'ai pu reprendre la vie,
Sans reprendre aussi mon amour.

ALCIDE.

Admete en ma faveur vous a cédé lui-même.

ADMETE.

Alcide pouvoit seul vous ôter au trépas.
Alceste, vous vivez, je revois vos appas;
Ai-je pu trop payer cette douceur extrême?

ADMETE ET ALCESTE.

Ah! que ne fait-on pas
Pour sauver ce qu'on aime!

ALCIDE.

Vous soupirez tous deux au gré de vos desirs!
Est-ce ainsi qu'on me tient parole?

ADMETE ET ALCESTE.

Pardonnez aux derniers soupirs
D'un malheureux amour qu'il faut qu'on vous immole...
Il ne faut plus nous voir.
D'un autre que { de moi votre sort / de vous mon destin } doit dépendre.
Il faut dans les grands cœurs que l'amour le plus tendre
Soit la victime du devoir.
Il ne faut plus nous voir.

(Admete se retire, et Alceste offre sa main à Alcide, qui arrête Admete et lui cede la main qu'Alceste lui présente.)

ALCIDE.

Non, vous ne devez pas croire
Qu'un vainqueur des tyrans soit tyran à son tour.
Sur l'enfer, sur la mort j'emporte la victoire;
Il ne manque plus à ma gloire
Que de triompher de l'amour.

ADMETE ET ALCIDE.

Ah! quelle gloire extrême!
Quel héroïque effort!
Le vainqueur de la mort
Triomphe de lui-même.

SCENE V.

APOLLON, LES MUSES, LES JEUX, ALCIDE, ADMETE, ALCESTE, LEUR SUITE.

(Apollon descend dans un palais éclatant au milieu des Muses et des Jeux, qu'il amene pour prendre part à la joie d'Admete et d'Alceste, et pour célébrer le triomphe d'Alcide.)

APOLLON.

Les Muses et les Jeux s'empressent de descendre;
Apollon les conduit dans ces aimables lieux.
Vous à qui j'ai pris soin d'apprendre
A chanter vos amours sur le ton le plus tendre,
Bergers, chantez avec les dieux.
Chantons, chantons, faisons entendre
Nos chansons jusque dans les cieux.

SCENE VI.

LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

(Une troupe de bergers et de bergeres, et une troupe de pâtres, dont les uns chantent et les autres dansent, viennent, par l'ordre d'Apollon, contribuer à la réjouissance.)

LES CHOEURS DES MUSES, DES THESSALIENS ET DES BERGERS chantent ensemble.

Chantons, chantons, faisons entendre
Nos chansons jusque dans les cieux.

STRATON chante au milieu des pâtres dansants.

A quoi bon
Tant de raison

Dans le bel âge?
A quoi bon
Tant de raison
Hors de saison?
Qui craint le danger
De s'engager,
Est sans courage.
Tout rit aux amants;
Les jeux charmants
Sont leur partage:
Tôt, tôt, tôt, soyons contents;
Il vient un temps
Qu'on est trop sage.

CÉPHISE chante au milieu des bergers et des bergeres qui dansent.

C'est la saison d'aimer,
Quand on sait plaire;
C'est la saison d'aimer,
Quand on sait charmer.
Les plus beaux de nos jours ne durent guere;
Le sort de la beauté nous doit alarmer:
Nos champs n'ont point de fleur plus passagere.
C'est la saison d'aimer,
Quand on sait plaire;
C'est la saison d'aimer,
Quand on sait charmer.
Un peu d'amour est nécessaire;
Il n'est jamais trop tôt de s'enflammer.
Nous donne-t-on un cœur pour n'en rien faire?
C'est la saison d'aimer,
Quand on sait plaire;
C'est la saison d'aimer,
Quand on sait charmer.

(La troupe des bergers danse avec la troupe des pâtres. Les chœurs se répondent les uns aux autres, et s'unissent enfin tous ensemble.)

LES CHOEURS.

Triomphez, généreux Alcide;
Aimez en paix, heureux époux:
Que { toujours la gloire / sans cesse l'amour } vous guide;
Jouissez à jamais des { honneurs / plaisirs } les plus doux.
Triomphez, généreux Alcide;
Aimez en paix, heureux époux.
(Apollon s'envole avec les Jeux.)

FIN D'ALCESTE.

THÉSÉE,

TRAGEDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES.

1675.

ACTEURS DU PROLOGUE.

BACCHUS.
VENUS.
CERES.
MARS.
BELLONE.
CHOEUR DE GRACES, DE PLAISIRS, et DE JEUX.
DEUX GRACES.
LES PLAISIRS et LES JEUX, chantant.
TROUPE DE MOISSONNEURS qui suivent Cérès.
TROUPE DE SYLVAINS et DE BACCHANTES qui suivent Bacchus.
FAUNES de la suite de Bacchus, dansants.
BACCHANTES, suivantes de Bacchus, dansantes.
SUIVANTES de Cérès, dansantes.

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

ÉGLÉ, princesse élevée sous la tutele d'Égée, roi d'Athenes.
CLÉONE, confidente d'Églé.
ÉGÉE.
ARCAS, confident d'Égée.
SUIVANTS d'Égée.
CHOEUR DE COMBATTANTS.
LA GRANDE-PRÊTRESSE DE MINERVE.
CHOEUR DE PRÊTRESSES DE MINERVE.
TROUPE DE SACRIFICATEURS DE MINERVE.
MEDÉE, princesse, magicienne.
DORINE, confidente de Médée.
CHOEUR et TROUPE de la POPULACE d'Athenes.
THÉSÉE, fils inconnu d'Égée.
UN FANTÔME.
TROUPE DE LUTINS.
CHOEUR DES HABITANTS DES ENFERS.
DES SPECTRES.
LES FURIES.
CHOEUR et TROUPE d'HABITANTS HEUREUX de l'isle enchantée.
MINERVE.
CHOEUR DE DIVINITÉS qui accompagnent Minerve.
UN GRAND SEIGNEUR de la cour d'Egée.
TROUPE des plus considérables COURTISANS d'ÉGÉE.
TROUPE D'ESCLAVES.

La scene du prologue est dans les jardins de Versailles; et celle de la tragédie à Athenes.

PROLOGUE.

[Le théâtre représente les jardins et la façade du palais de Versailles.

CHOEUR D'AMOURS, DE GRACES, DE PLAISIRS ET DE JEUX.

Les Jeux et les Amours
Ne regnent pas toujours.

UN PLAISIR.

Le maître de ces lieux n'aime que la victoire;
Il en fait ses plus chers desirs;
Il néglige ici les plaisirs,
Et tous ses soins sont pour la gloire.

LE CHOEUR.

Les Jeux et les Amours
Ne regnent pas toujours.

UN PLAISIR.

C'étoit dans ces jardins, au bord de ces fontaines,
Que l'aimable mere d'Amour
Espéroit d'établir sa bienheureuse cour;
Mais ses espérances sont vaines.

LE CHOEUR.

Les Jeux et les Amours
Ne regnent pas toujours.

UN DES JEUX.

Ne nous écartons pas de ces charmantes plaines;
Allons nous retirer dans les bois d'alentour.

TROIS DE LA TROUPE DES JEUX.

Ah! quelles peines
De quitter un si beau séjour!

TROIS DE LA TROUPE DES PLAISIRS.

Le maître de ces lieux n'aime que la victoire;

Il en fait ses plus chers desirs :
Il néglige ici les plaisirs,
Et tous ses soins sont pour la gloire.

LE CHOEUR.

Les Jeux et les Amours
Ne regnent pas toujours.

(Les Amours, les Graces, les Plaisirs et les Jeux se retirent.)

VÉNUS.

Revenez, Amours, revenez;
Pourquoi quitter ces lieux où l'on est sans alarmes?
La beauté perd ses plus doux charmes
Si tôt que vous l'abandonnez.
Revenez, Amours revenez.
Beaux lieux, où les plaisirs suivoient par-tout mes pas,
Que sont devenus vos appas?
Qu'un si charmant séjour est triste et solitaire!
Hélas! hélas!
Les Amours n'y sont pas!
Sans les Amours, rien ne peut plaire.
Revenez, Amours, revenez;
Quel chagrin si pressant vous a tous emmenés?
Est-il quelque danger dont Mars ne vous délivre?
Il chasse les fureurs de ces lieux fortunés;
A la seule Victoire il permet de le suivre.
Revenez, Amours, revenez.

(On entend des trompettes et des tambours, dont le bruit se mêle au son de plusieurs instruments champêtres. Mars paroît sur son char avec Bellone.)

MARS, sur son char.

Que rien ne trouble ici Vénus et les Amours;
Que sous d'aimables lois, dans ces douces retraites,
On passe en repos d'heureux jours;
Que les hautbois, que les musettes
L'emportent sur les trompettes

Et sur les tambours.
Que rien ne trouble ici Vénus et les Amours.
(On n'entend plus le bruit des trompettes et des tambours, et plusieurs instruments champêtres jouent dans le temps que Mars descend.)
Partez, allez, volez, redoutable Bellone;
Laissez en paix ici les Amours et les Jeux:
Que Cérès, que Bacchus s'avancent avec eux;
Eloignez ce qui les étonne.
Portez aux ennemis de cet empire heureux
Tout ce que la guerre a d'affreux:
Vénus le veut, Mars vous l'ordonne.
Partez, allez, volez, redoutable Bellone.
(Bellone obéit et s'envole.)

VÉNUS.

Inexorable Mars, pourquoi déchaînez-vous
Contre un héros vainqueur tant d'ennemis jaloux?
Faut-il que l'univers avec fureur conspire
Contre ce glorieux empire,
Dont le séjour nous est si doux?
Sans une aimable paix, peut-on jamais attendre
De beaux jours ni d'heureux moments?
La plainte la plus tendre,
Les plus doux soupirs des amants,
Sont le seul bruit qu'on doit entendre
En des lieux si charmants.

MARS.

Que dans ce beau séjour rien ne vous épouvante;
Un nouveau Mars rendra la France triomphante:
Le destin de la guerre en ses mains est remis;
Et si j'augmente
Le nombre de ses ennemis,
C'est pour rendre sa gloire encor plus éclatante.
Le dieu de la valeur doit toujours l'animer.

VÉNUS.

Vénus répand sur lui tout ce qui peut charmer.

MARS.

Malheur, malheur à qui voudra contraindre
Un si grand héros à s'armer!

VÉNUS.

Tout doit l'aimer.

MARS.

Tout doit le craindre.

VÉNUS ET MARS.

Tout doit le craindre;
Tout doit l'aimer.
Qu'il passe, au gré de ses desirs,
De la gloire aux plaisirs,
Des plaisirs à la gloire.
Venez, aimables dieux, venez tous dans sa cour;
Mêlez aux chants de victoire
Les douces chansons d'amour.

(Bacchus et Cérès, suivis de moissonneurs, de Sylvains, et de Bacchantes, ramenent les Amours, les Graces, les Plaisirs et les Jeux.)

LE CHOEUR.

Mêlons aux chants de victoire
Les douces chansons d'amour.

BACCHUS ET CÉRÈS.

Que tout le reste de la terre
Porte envie au bonheur de ces lieux pleins d'attraits.

LE CHOEUR.

Que tout le reste de la terre
Porte envie au bonheur de ces lieux pleins d'attraits.

MARS ET VÉNUS.

Au milieu de la guerre
Goûtons les plaisirs de la paix.

LE CHOEUR.

Au milieu de la guerre
Goûtons les plaisirs de la paix.

(La troupe de moissonneurs commence une danse agréable, et environne Cérès dans le temps qu'elle chante.)

CÉRÈS.

Trop heureux qui moissonne
Dans les champs des Amours !
Amants, que rien ne vous étonne;
L'espérance est un grand secours.
Quand on vient à cueillir les fruits que l'Amour donne,
On est riche à jamais et content pour toujours.
Trop heureux qui moissonne
Dans les champs des amours !

(Bacchus chante au milieu des Sylvains et des Bacchantes qui dansent.)

BACCHUS.

Pour les plus fortunés, pour les plus malheureux,
Dans l'empire amoureux,
Le dieu du vin est nécessaire :
S'il prend part aux plaisirs, c'est pour les redoubler:
Il charme les chagrins des cœurs qu'on désespere.
Bacchus a de quoi consoler
De tous les maux qu'Amour peut faire.

(La troupe qui suit Cérès, et la troupe des suivants de Bacchus se réunissent, et expriment ensemble leur joie par une danse que les autres dieux accompagnent de leurs chants; et tous enfin se retirent pour faire place au magnifique divertissement qui va paroître.)

MARS ET VÉNUS.

Qu'il passe, au gré de ses desirs,
De la gloire aux plaisirs,
Des plaisirs à la gloire.
Venez, aimables dieux, venez tous dans sa cour;
Mêlez aux chants de victoire
Les douces chansons d'Amour.

LE CHOEUR.

Mêlons aux chants de victoire
Les douces chansons d'Amour.

Hâtez-vous de nous secourir.

COMBATTANTS.

Il faut vaincre ou mourir.

ÉGLÉ.

O ciel ! ô juste ciel ! vous est-il doux d'entendre
Ces cris pleins de fureur que je ne puis souffrir ?
Dieux ! aimez-vous à voir tant de sang se répandre?

COMBATTANTS.

Il faut périr, il faut périr ;
Il faut vaincre ou mourir.

SCENE III.

CLEONE, EGLÉ, COMBATTANTS que l'on entend et que l'on ne voit point.

ÉGLÉ.

Est-ce aux Athéniens, est-ce au parti contraire
Que l'avantage est demeuré ?
Dis-moi pour qui le sort s'est enfin déclaré ?
Ton silence me désespere.

CLÉONE.

Pardonnez à la peur qui me force à me taire :
Mes yeux troublés d'effroi n'ont rien considéré.
Thésée est le dieu tutélaire
Qui me donne en ce temple un refuge assuré :
Je ne sais rien de plus, et j'ai cru beaucoup faire
De gagner, en tremblant, cet asile sacré.

ÉGLÉ.

Au milieu des clameurs, au travers du carnage,
Thésée a jusqu'ici conduit mes pas errants ;
Son généreux courage
A fait ses premiers soins de m'ouvrir un passage
Entre deux effroyables rangs
De morts et de mourants.

N'as-tu point admiré l'ardeur noble et guerriere
Dont il court au péril et s'expose au trépas?
Ah! qu'un jeune héros, dans l'horreur des combats,
Couvert de sang et de poussiere,
Aux yeux d'une princesse fiere,
A de charmants appas!

CLÉONE.

Thésée est aimable, il vous aime;
Tout céde à sa valeur extrême:
Vous pouvez, sans rougir, souffrir à votre tour
Que jusqu'à votre cœur il porte sa victoire.
Il n'est rien de si beau que les nœuds de l'amour,
Quand ils sont formés par la gloire.

ÉGLÉ ET CLÉONE.

Il n'est rien de si beau que les nœuds de l'amour,
Quand ils sont formés par la gloire.

COMBATTANTS.

Il faut périr, il faut périr;
Il faut vaincre ou mourir.

SCENE IV.

ARCAS, EGLÉ, CLEONE.

ÉGLÉ.

Le ciel ne veut-il point mettre fin à nos peines?
Eclaircis-nous, Arcas; quel est le sort d'Athenes?

ARCAS.

Le combat dure encore; il est sanglant, affreux,
Et le succès en est douteux.
Le roi m'a commandé de prendre
Le soin de l'avertir, s'il falloit vous défendre;
Et ce n'est que pour vous qu'il est touché d'effroi.

ÉGLÉ.

Thésée est-il avec le roi?

ARCAS.

Des plus fiers ennemis il écarte la foule ;
On reconnoît sa trace aux flots de sang qui coule :
Une grêle de traits ne l'a point retenu.

ÉGLÉ.

(A Cléone.)

O dieux...! Mon secret t'est connu :
Je crains devant Arcas d'en faire trop entendre :
Cléone, s'il se peut, obtiens qu'il aille apprendre
Ce que Thésée est devenu.

(Elle sort.)

SCENE V.

CLEONE, ARCAS, COMBATTANTS que l'on entend et que l'on ne voit point.

CLÉONE.

Laissons aller la princesse
Prier en paix la déesse,
Arcas, je veux voir en ce jour
Jusqu'où va pour moi ton amour.

ARCAS.

Peux-tu douter de ma tendresse ?

CLÉONE.

J'en doute encor, je le confesse :
Tu m'as fait des serments cent fois ;
Que tu suivrois toujours mes lois,
Et qu'il te seroit doux de mourir pour me plaire ;
Mais la plupart des amants
Sont sujets à faire
Bien des faux serments.

ARCAS.

Tu n'as qu'à commander, tu seras satisfaite,

CLÉONE.

Cherche Thésée, et suis ses pas
Jusqu'à sa victoire parfaite,
Ou jusqu'à son trépas.

ARCAS.

D'où vient qu'en sa faveur ton ame s'inquiete?

CLÉONE.

Si tu veux que je t'aime, Arcas,
Fais ce que je souhaite,
Et ne réplique pas.

ARCAS.

Pour un autre que moi Cléone s'intéresse!
Prétends-tu que je sois un amant qui me presse
De me charger d'un soin à mon amour fatal?
C'est un plaisir charmant de servir sa maîtresse;
Mais c'est un chagrin sans égal
De servir son rival.
L'ordre du roi m'engage
A prendre soin de vous.

CLÉONE.

L'ennemi jusqu'ici n'ose porter sa rage:
Tout le monde est aux mains, veux-tu seul fuir les coups?

ARCAS.

Ce grand empressement me donne de l'ombrage.

CLÉONE.

La valeur, à mes yeux, a des charmes bien doux,
Et le moindre soupçon m'outrage;
Je ne veux point avoir d'époux
Qui soit jaloux,
Ni d'amant qui soit sans courage.

ARCAS.

Faut-il qu'un étranger ait pour toi tant d'appas?

CLÉONE.

Je te l'ai déja dit, et je te le répete:

Si tu veux que je t'aime, Arcas,
Fais ce que je souhaite,
Et ne réplique pas.

ARCAS.

Eh bien! je suivrai ton envie;
J'en veux faire toujours ma loi:
La peur de te déplaire est mon plus grand effroi.
Je crains peu d'exposer ma vie;
Je ne puis hasarder rien qui ne soit à toi.

(il sort.)

COMBATTANTS.

Avançons, avançons; que rien ne nous étonne:
Frappons, perçons, frappons; qu'on n'épargne personne.
Il faut périr, il faut périr:
Il faut vaincre ou mourir.

SCENE VI.

ÉGLÉ, CLÉONE, LA GRANDE PRÊTRESSE de Minerve, COMBATTANTS que l'on entend et que l'on ne voit point.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Prions, prions la Déesse,
De nous dégager
Du danger
Qui nous presse.
Prions, prions la Déesse.

LA GRANDE-PRÊTRESSE, ÉGLÉ ET CLÉONE.

Prions, prions la Déesse.

COMBATTANTS.

Mourez, mourez, perfides cœurs!
Tombez sous les coups des vainqueurs.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Dieux! quelle barbarie!

ÉGLÉ.

Entendrons-nous toujours ces horribles clameurs?

LA GRANDE-PRÊTRESSE, ÉGLÉ ET CLÉONE.

Dieux! quelle barbarie!

COMBATTANTS.

Mourez, mourez, perfides cœurs;
Tombez sous les coups des vainqueurs.

UN COMBATTANT.

Sauve un malheureux qui te prie.
Ah! je meurs; ah! je meurs.

LA GRANDE-PRÊTRESSE, ÉGLÉ ET CLÉONE.

Dieux! quelle barbarie!

UN COMBATTANT.

Ah! je meurs; ah! je meurs:
Sauve un malheureux qui te prie.

COMBATTANTS.

Mourez, mourez, perfides cœurs!
Tombez sous les coups des vainqueurs.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

O Minerve! arrêtez la cruelle furie
Qui désole notre patrie;
Écartez loin de nous la guerre et ses horreurs...
Ciel! épargnez le sang, contentez-vous des pleurs.

LA GRANDE-PRÊTRESSE, ÉGLÉ ET CLÉONE.

Ciel! épargnez le sang, contentez-vous des pleurs.

COMBATTANTS.

Liberté, liberté;
Victoire, victoire, victoire:
Courons, courons tous à la gloire.
Combattons avec fermeté;
Défendons notre liberté.
Liberté, liberté;
Emportons la victoire.
Victoire, victoire, victoire:
Liberté, liberté;
Victoire, victoire, victoire.

SCENE VII.

ÉGÉE, ÉGLÉ, CLÉONE, LA GRANDE-PRÊTRESSE, SUIVANTS D'ÉGÉE.

ÉGÉE.

Les mutins sont vaincus, leurs chefs sont immolés,
Leur vaine espérance est détruite :
Tous les peuples voisins qu'ils avoient appelés
Sont dans nos fers, ou sont en fuite.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Rendons graces aux dieux.

TOUS ENSEMBLE.

Rendons graces aux dieux.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Puisque le juste ciel à nos vœux est propice,
Allons, empressons-nous d'offrir un sacrifice
A la divinité qui protége ces lieux.
Rendons grâces aux dieux.

TOUS ENSEMBLE.

Rendons grâces aux dieux.
(la Grande-Prêtresse sort.)

SCENE VIII.

EGÉE, EGLÉ.

ÉGÉE.

Cessez, charmante Eglé, de répandre des larmes.
Commençons, après tant d'alarmes,
A jouir d'un destin plus doux.
Puisque je vois mon trône affermi par mes armes,
J'y veux joindre de nouveaux charmes,
En le partageant avec vous.

ÉGLÉ.

Avec moi! vous, seigneur?

ÉGÉE.

Que votre trouble cesse.
C'est peut-être un peu tard vouloir plaire à vos yeux:
Je ne suis plus au temps de l'aimable jeunesse;
Mais je suis roi, belle princesse,
Et roi victorieux.
Faites grace à mon âge, en faveur de ma gloire;
Voyez le prix du rang qui vous est destiné:
La vieillesse sied bien sur un front couronné,
Quand on y voit briller l'éclat de la victoire.
Parlez, charmante Eglé, parlez à votre tour.

ÉGLÉ.

Depuis que j'ai perdu mon pere,
Vos soins ont prévenu mes vœux dans votre cour,
Je dois vous respecter, seigneur; je vous révere.

ÉGÉE.

Vous parlez de respect, quand je parle d'amour!

ÉGLÉ.

Mais, Médée... ah! craignez...

ÉGÉE.

Je prévois sa surprise.
Je sais que, lorsqu'on la méprise,
On s'expose aux fureurs de ses ressentiments:
Toute la nature est soumise
A ses affreux commandements.
L'enfer la favorise:
Elle confond les éléments;
Le ciel même est troublé par ses enchantements.
Mais j'ai fait élever en secret, dans Trézene,
Un fils qui peut m'ôter de peine:
Je veux qu'en épousant Médée, au lieu de moi,
Il dégage ma foi.

ÉGLÉ.

Mais si, malgré vos soins, Médée ambitieuse

Ne s'attache qu'au rang que vous me présentez?

ÉGÉE.

Que vous êtes ingénieuse
A trouver des difficultés!
Que Médée en fureur s'arme, menace, tonne,
Il faut que ma main vous couronne,
Quand il m'en coûteroit et l'empire et le jour.
Un grand cœur, qui se sent animé par l'amour,
Ne doit jamais trouver de péril qui l'étonne.
J'atteste Minerve à vos yeux;
J'atteste le maître des cieux,
Et sa foudroyante justice...

ÉGLÉ.

Tout est prêt pour le sacrifice;
Chacun s'avance dans ces lieux:
Rendons graces aux dieux.

SCENE IX.

EGÉE, EGLÉ, CLÉONE, SUIVANTS D'ÉGÉE, LA GRANDE-PRETRÉSSE.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Cet empire puissant, que votre soin conserve,
Vient reconnoître ici votre divin secours.
Favorable Minerve!
Protégez-nous toujours.

LE CHOEUR DES PRÊTRESSES.

Favorable Minerve!
Protégez-nous toujours.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Le péril étoit redoutable;
Mais vous nous inspirez un courage indomtable,
Qui de notre malheur a détourné le cours.

O Pallas favorable !
Protégez-nous toujours.

LE CHOEUR DES PRÊTRESSES.

O Pallas favorable !
Protégez-nous toujours.

LA GRANDE PRÊTRESSE.

Il faut profiter
Du bonheur de nos armes :
C'est trop écouter
Le bruit des alarmes ;
Le cours de nos larmes
Se doit arrêter :
Songeons à goûter
Un sort plein de charmes.
Il faut profiter
Du bonheur de nos armes.

LE CHOEUR DES PRÊTRESSES.

Chantez tous en paix,
Chantez la victoire,
Et que la mémoire
En vive à jamais :
Chantez les attraits
Dont brille la gloire.
Chantez tous en paix,
Chantez la victoire.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Le calme est bien doux.
Après un grand orage.
La gloire est pour nous ;
La honte et la rage
Seront le partage
Des voisins jaloux :
Tout cede à nos coups ;
Tout cede au courage.
Le calme est bien doux,

Après un grand orage.

LE CHOEUR DES PRÊTRESSES.

Chantons tour-à-tour
Dans ces lieux aimables;
Des dieux favorables
Y font leur séjour;
Les seuls traits d'amour
Y sont redoutables.
Chantons tour-à-tour
Dans ces lieux aimables.

SCENE X.

EGÉE, EGLÉ, CLÉONE, SUIVANTS D'ÉGÉE, LA GRANDE-PRÊTRESSE, CHOEUR DES PRÊTRESSES, SACRIFICATEURS COMBATTANTS, qui apportent les étendards et les dépouilles des ennemis vaincus.

LA GRANDE PRÊTRESSE.

O Minerve savante!
O guerriere Pallas!
Que par votre faveur puissante
Une félicité charmante
Nous offre chaque jour mille nouveaux appas.
O Minerve savante!
O guerriere Pallas!

LES CHOEURS.

Animez nos cœurs et nos bras;
Rendez la victoire constante;
Conduisez nos soldats;
Par-tout devant leurs pas
Jetez le trouble et l'épouvante,
O Minerve savante!
O guerriere Pallas!

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Souffrez qu'un jeu sacré dans ces lieux vous présente
Une image innocente
De guerre et de combats.

LES CHOEURS.

O Minerve savante !
O guerriere Pallas !

(On forme un combat à la maniere des anciens.)

Que la guerre sanglante
Passe en d'autres états.
O Minerve savante !
O guerriere Pallas !
Que la foudre grondante
Détourne ses éclats.
O Minerve savante !
O guerriere Pallas !

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Puissions-nous toujours voir Athenes triomphante !
Puisse son roi, vainqueur des plus grands potentats,
La rendre heureuse et florissante !

LES CHOEURS.

O Minerve savante !
O guerriere Pallas !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre change et représente le palais d'Egée.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, DORINE.

MÉDÉE.

Doux repos, innocente paix,
Heureux, heureux un cœur qui ne vous perd jamais!
L'impitoyable amour m'a toujours poursuivie.
N'étoit-ce point assez des maux qu'il m'avoit faits?
Pourquoi ce dieu cruel, avec de nouveaux traits,
Vient-il encor troubler le reste de ma vie?
Doux repos, innocente paix,
Heureux, heureux un cœur qui ne vous perd jamais!

DORINE.

Recommencez d'aimer, reprenez l'espérance;
Thésée est un héros charmant:
Méprisez, en l'aimant,
L'ingrat Jason qui vous offense.
Il faut par le changement
Punir l'inconstance;
C'est une douce vengeance
De faire un nouvel amant.

MÉDÉE.

La gloire de Thésée à mes yeux paroît belle;
On l'a vu triompher dès qu'il a combattu:

Le destin de Médée est d'être criminelle ;
Mais son cœur étoit fait pour aimer la vertu.

DORINE.

Le dépit veut que l'on s'engage
Sous de nouvelles lois,
Quand on s'abuse au premier choix :
On n'est pas volage
Pour ne changer qu'une fois.

MÉDÉE.

Un tendre engagement va plus loin qu'on ne pense ;
On ne voit pas lorsqu'il commence,
Tout ce qu'il doit coûter un jour.
Mon cœur auroit encor sa premiere innocence,
S'il n'avoit jamais eu d'amour.
Mon frere et mes deux fils ont été les victimes
De mon implacable fureur :
J'ai rempli l'univers d'horreur ;
Mais le cruel Amour a fait seul tous mes crimes.

DORINE.

Espérez de former de plus aimables nœuds.
Une cruelle expérience
Vous apprend que l'amour est un mal dangereux ;
Mais l'ennuyeuse indifférence
Ne rend pas un cœur plus heureux.
Aimez, aimez Thésée, aimez sa gloire extrême.

MÉDÉE.

Mais qui me répondra qu'il m'aime?

DORINE.

Peut-il trouver un sort plus beau ?

MÉDÉE.

Peut-être que mon cœur cherche un malheur nouveau.
Mon dépit, tu le sais, dédaigne de se plaindre ;
Il est difficile à calmer :
S'il venoit à se rallumer,
Il faudroit du sang pour l'éteindre.

DORINE.

Que ne peut point Médée avec l'art de charmer?

MÉDÉE.

Que puis-je? hélas! parlons sans feindre :
Les enfers, quand je veux, sont contraints à s'armer;
Mais on ne force point un cœur à s'enflammer :
Mes charmes les plus forts ne sauroient l'y contraindre :
Ah! je n'en ai que trop pour forcer à me craindre,
Et trop peu pour me faire aimer.

SCENE II.

EGÉE, MEDÉE, DORINE, SUIVANTS D'ÉGÉE.

ÉGÉE.

Je vois le succès favorable
Des soins que vous m'avez promis.
Médée et son art redoutable
Ont gardé ce palais contre mes ennemis :
J'ai différé long-temps de tenir ma promesse ;
Je devrois être votre époux.

MÉDÉE.

L'hymen n'a rien qui presse
Ni pour moi, ni pour vous.

ÉGÉE.

Vous pouvez sans chagrin souffrir que je differe.
Avec un époux plein d'appas
L'hymen a de la peine à plaire :
Quelle peur ne doit-il pas faire,
Quand l'époux ne plaît pas?
Désormais, sans péril, je puis faire paroître
Un fils que dans ma cour je n'osois reconnoître :
Il peut venir dans peu de temps.

MÉDÉE.

Laissons-là votre fils, seigneur ; je vous entends :
La jeune Eglé vous paroît belle ;
Chaque jour je m'en apperçoi :
Si vous m'abandonnez pour elle,
Thésée est seul digne de moi.

ÉGÉE ET MÉDÉE.

Ne nous piquons point de constance ;
Consentons à nous dégager :
Goûtons d'intelligence
La douceur de changer.

MÉDÉE.

Quand on suit une amour nouvelle,
C'est une trahison cruelle
De laisser dans l'engagement
Un cœur tendre et fidele :
Mais rien n'est si charmant
Qu'une inconstance mutuelle.

ÉGÉE ET MÉDÉE.

Heureux deux amants inconstants,
Quand ils le sont en même temps.

SCENE III.

ARCAS, EGÉE, MEDÉE, DORINE, SUIVANTS D'ÉGÉE.

ARCAS.

Seigneur, songez à vous.

ÉGÉE.

Quel malheur nous menace ?

ARCAS.

Thésée est si puissant, qu'il peut vous alarmer ;
Ses glorieux exploits charment la populace :

Au lieu d'un héritier qui manque à votre race,
Pour votre successeur on le veut proclamer.

ÉGÉE.

Il faut arrêter cette audace.

(Egée et Médée sortent.)

SCENE IV.

DORINE, ARCAS.

DORINE.

Demeure, écoute un mot, Arcas.

ARCAS.

Mon devoir près du roi m'appelle;
Il faut que je suive ses pas.

DORINE.

Autrefois tu m'étois fidele;
Tu jurois de m'aimer d'une ardeur éternelle.

ARCAS.

Nous sommes dans un temps de trouble et de combats.

DORINE.

Cléone a des appas;
On te voit souvent avec elle:
N'est-ce point une amour nouvelle
Qui fait ton embarras?
Tu rougis? tu ne réponds pas?

ARCAS.

Mon devoir près du roi m'appelle;
Il faut que je suive ses pas.

(il sort.)

SCENE V.

DORINE.

C'est donc là tout le prix d'un amour trop sincere?
N'aimons jamais, ou n'aimons guere:
Il est dangereux d'aimer tant;
Ce n'est pas le plus sûr pour plaire.
Bien souvent on croit faire
Un amant heureux et content,
Et l'on ne fait qu'un inconstant.

SCENE VI.

DORINE, PEUPLES qu'on entend crier.

PEUPLES.

Régnez, héros indomtable;
Régnez, rendez-nous heureux.

DORINE.

Le peuple vient ici; sa faveur est semblable
Au transport des cœurs amoureux:
L'ardeur des plus grands feux
N'est pas la plus durable.
(elle sort.)

PEUPLES.

Régnez, héros indomtable;
Régnez, rendez-nous heureux.

SCENE VII.

THESÉE, et la populace d'Athenes qui vient se réjouir de la victoire que sa valeur a remportée, et le veut proclamer pour successeur d'Egée.

LE CHOEUR.

Que l'on doit être
Content d'avoir un maître
Vainqueur des plus grands rois !
Que l'on entende
Chanter par-tout ses exploits ;
Joignons nos voix,
Que toujours il nous défende ;
Qu'il triomphe, qu'il commande,
Qu'il jouisse des douceurs
De régner sur tous les cœurs !

DEUX VIEILLARDS ATHÉNIENS

Pour le peu de bon temps qui nous reste
Rien n'est si funeste
Qu'un noir chagrin.
Le plaisir se présente ;
Chantons quand on chante :
Vivons au gré du destin.
L'affreuse vieillesse,
Qui doit voir sans cesse
La mort s'approcher,
Trouve assez la tristesse,
Sans la chercher.
Achevons nos vieux ans sans alarmes ;
La vie a des charmes
Jusqu'à la fin.
Le plaisir se présente, etc.

LE CHOEUR.

Que la victoire
Le comble ici de gloire :
Suivons, aimons ses lois.
Que l'on entende
Chanter par-tout ses exploits :
Joignons nos voix.
Que toujours il nous défende ;
Qu'il triomphe, qu'il commande,
Qu'il jouisse des douceurs
De régner sur tous les cœurs.

THÉSÉE.

C'est assez, amis, c'est assez ;
Allez, et que chacun en bon ordre se rende
Aux endroits qu'au besoin il faudra qu'il défende :
Allez, je suis content de vos soins empressés.
Si vous voulez que je commande,
Allez, allez, obéissez.

(Les peuples se retirent. Thésée veut entrer dans l'appartement du roi; Médée en sort et arrête Thésée.)

SCENE VIII.

MEDÉE, THESÉE.

MÉDÉE.

Thésée, où courez-vous, que prétendez-vous faire?

THÉSÉE.

Chercher le roi, le voir et calmer sa colere.

MÉDÉE.

Le roi souffrira-t-il que vous donniez la loi?

THÉSÉE.

Il n'aura pas lieu de se plaindre ;
Si l'on a trop d'ardeur pour moi,

C'est un feu que j'ai soin d'éteindre.

MÉDÉE.

Vous êtes de trop bonne foi ;
Quand on a fait trembler un roi,
Apprenez qu'on en doit tout craindre.

THÉSÉE.

Sans un charme puissant qui m'attache à sa cour,
J'irois chercher ailleurs une guerre nouvelle.
La gloire m'enflamma dès que je vis le jour :
Tout mon cœur étoit fait pour elle ;
Mais dans un jeune cœur la gloire la plus belle
Fait aisément place à l'amour.

MÉDÉE.

Un peu d'amoureuse tendresse
Sied bien aux plus fameux vainqueurs :
Si l'amour est une foiblesse,
C'est la foiblesse des grands cœurs.
Parlez, que rien ne vous alarme ;
J'obligerai le roi de vous tout accorder.

THÉSÉE.

C'est la belle Eglé qui me charme ;
Elle est l'unique prix que je veux demander.

MÉDÉE.

C'est Eglé, dites-vous, Eglé qui vous engage ?

THÉSÉE.

Je sais que la grandeur a pour vous des attraits ;
Régnez avec le roi, régnez tous deux en paix :
Eglé, l'aimable Eglé, n'est qu'un trop beau partage.

MÉDÉE.

Je crains pour votre amour un obstacle fatal.

THÉSÉE.

Si Médée est pour moi, qui peut m'être contraire ?

MÉDÉE.

Vous avez le roi pour rival.

THÉSÉE.

Malgré sa foi promise, Eglé pourroit lui plaire ?

MÉDÉE.

Laissez-moi voir Eglé, laissez-moi voir le roi :
Vous connoîtrez bientôt les soins que je vais prendre ;
Allez, allez m'attendre,
Et fiez-vous à moi.
(Thésée entre dans l'appartement de Médée.)

SCENE IX.

MÉDÉE.

Dépit mortel, transport jaloux,
Je m'abandonne à vous...
Et toi, meurs pour jamais, tendresse trop fatale ;
Que le barbare amour, que j'avois cru si doux,
Se change dans mon cœur en furie infernale.
Dépit mortel, transport jaloux,
Je m'abandonne à vous.
Inventons quelque peine affreuse et sans égale ;
Préparons avec soin nos plus funestes coups.
Ah ! si l'ingrat que j'aime échappe à mon courroux,
Au moins n'épargnons pas mon heureuse rivale.
Dépit mortel, transport jaloux,
Je m'abandonne à vous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EGLÉ, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous allez voir bientôt votre amant dans ces lieux.

ÉGLÉ.

Je le verrai victorieux.
Après de mortelles alarmes,
Qu'un bienheureux retour est doux pour les amants!
L'amour s'accroît par les tourments;
Les biens qu'il fait payer avec le plus de larmes
N'en deviennent que plus charmants.

CLÉONE.

Thésée est triomphant, chacun le veut pour maître.

ÉGLÉ.

Ne verrai-je point paroître
Un si glorieux vainqueur?
Il négligera peut-être
La conquête de mon cœur.

CLÉONE.

On n'est pas inconstant pour aimer la victoire.
Si le passage est beau de l'amour à la gloire,
Rien n'est si doux que le retour
De la gloire à l'amour.

ÉGLÉ.

Non, son amour n'est point extrême:

Faut-il qu'il trouve ailleurs tant de soins importants?
Il n'ignore pas que je l'aime;
Il doit songer que je l'attends.

ÉGLÉ ET CLÉONE.

La gloire n'est que trop pressante:
Un héros doit la suivre avec empressement;
Mais dès que la gloire est contente,
L'amour doit promptement
Ramener un amant.

SCENE II.

ARCAS, EGLÉ, CLEONE.

ARCAS.

Le roi m'ordonne de vous dire
Qu'il vous fera bientôt régner:
Rien ne trouble plus son empire...
Vous tremblez! votre cœur soupire!
Le roi, tout vieux qu'il est, n'est pas à dédaigner.
Lorsque par le feu du bel âge
Un jeune cœur se sent pressé,
Dans un ardent amour sans effort on l'engage;
On triomphe bien davantage,
Quand on enflamme un cœur que les ans ont glacé.

ÉGLÉ.

Si tu connois, Arcas, le trouble qui me presse,
Ne va point découvrir la peine où tu me vois.

CLÉONE.

Si tu veux m'obliger, oblige la princesse;
Fais, s'il se peut, par ton adresse,
Que le roi tourne ailleurs son choix.

ARCAS.

Tu me donnes toujours d'assez fâcheux emplois.

ÉGLÉ, CLÉONE, ARCAS.

Il n'est point de grandeur charmante,

Sans l'amour et sans ses douceurs.
Rien ne plaît, rien n'enchante,
Sans l'amour et sans ses douceurs:
Rien ne contente
Les jeunes cœurs,
Sans l'amour et sans ses douceurs.
Il n'est point de grandeur charmante,
Sans l'amour et sans ses douceurs.

SCENE III.

MEDÉE, DORINE, EGLÉ, CLEONE, ARCAS.

MÉDÉE.

Princesse, savez-vous ce que peut ma colere,
Quand on l'oblige d'éclater?

ÉGLÉ.

Je prétends ne rien faire
Qui vous doive irriter.

MÉDÉE.

Eh! n'est-ce rien que de trop plaire?

ÉGLÉ.

Je renonce à l'hymen du roi;
Si je lui plais, c'est malgré moi:
Ce n'est point dans le rang suprême
Qu'on trouve les plus doux appas;
Et souvent un bonheur extrême
Est plus sûr dans un rang plus bas.

MÉDÉE.

Vous aimez donc Thésée? ah! n'en rougissez pas;
Il n'est que trop digne qu'on l'aime.
Je m'intéresse à votre amour:
Parlez; vous connoîtrez mon cœur à votre tour.

ÉGLÉ.

J'avois toujours bravé l'Amour et sa puissance,
Avant que d'avoir vu ce glorieux vainqueur;

Mais la Gloire et l'Amour, tous deux d'intelligence,
Ne sont que trop puissants pour vaincre un jeune cœur.
Que votre soin au mien réponde,
J'espere que le roi deviendra votre époux:
Régnez, par son hymen, dans une paix profonde;
Laissez-moi ce héros, mon sort est assez doux:
Quand vous posséderiez tout l'empire du monde,
Mon cœur n'en seroit point jaloux.

MÉDÉE.

Mais enfin, si le roi commande,
Vous êtes soumise à sa loi.

ÉGLÉ.

Ma vie est au pouvoir du roi,
Et je veux bien qu'elle en dépende;
Mais c'est en vain qu'il demande
Un cœur qui n'est plus à moi.

MÉDÉE.

Vous m'en avez trop dit, il est temps qu'entre nous
La confidence soit égale.
Il faut vous dégager d'une chaîne fatale.

ÉGLÉ.

La mort, la seule mort rompra des nœuds si doux.

MÉDÉE.

Je veux que dès demain le roi soit votre époux.
Vous aimez un héros qui ne peut être à vous,
Et Médée est votre rivale:
Prenez soin d'éviter mon funeste courroux.

ÉGLÉ.

Nos deux cœurs sont unis par un amour fidele.

MÉDÉE.

En dépit de l'amour, je les veux diviser.

ÉGLÉ.

La chaîne qui nous lie est si forte et si belle!

MÉDÉE.

J'aurai plus de plaisir, si je la puis briser.

ÉGLÉ.

Non; j'aime mieux la mort qu'une lâche inconstance:
Tout l'enfer à mes yeux n'aura rien de si noir:
Malgré Médée et sa vengeance,
Mon amour fera son devoir.

MÉDÉE.

Voyons si votre amour est tel qu'il veut paroître;
Puisque vous le voulez, vous allez me connoître:
Je vais vous faire voir
Ce que c'est que Médée, et quel est son pouvoir.

(Elle sort.)

(La scene change et représente un désert épouvantable, rempli de monstres furieux.)

SCENE IV.

EGLÉ, CLÉONE, ARCAS, DORINE.

ÉGLÉ, CLÉONE, ET ARCAS.

Dieux! où sommes-nous?

CLÉONE.

Que d'objets horribles!

ARCAS.

Quels monstres terribles!

ÉGLÉ.

Quel affreux courroux!

ÉGLÉ, CLÉONE, ET ARCAS.

Dieux! où sommes-nous?

ÉGLÉ.

Me laissez-vous, cruelle!
Dans cette horreur mortelle?
Ah! cruelle! où me laissez-vous?

ÉGLÉ, CLÉONE, ET ARCAS.

Dieux! où sommes-nous?

(Eglé sort.)

SCENE V.

CLÉONE, ARCAS, DORINE.

CLÉONE.

Contre ce monstre qui m'alarme
Viens me défendre, Arcas.

ARCAS.

Ne crains rien avant mon trépas.
O ciel! on me désarme!
(un fantôme emporte l'épée d'Arcas.)
Tu peux beaucoup ici, belle Dorine, hélas!
Ne l'abandonne pas.

CLÉONE ET ARCAS.

Belle Dorine, hélas!
Ne { m'abandonne / l'abandonne } pas.

DORINE.

Il est bon d'être nécessaire;
C'est un charme puissant pour plaire,
Où peu de cœurs ont résisté:
Un grand secours qu'on espere
Est un grand trait de beauté.

ARCAS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je te trouve bell·

CLÉONE.

Où pourroit-il voir plus d'attraits?

DORINE.

Je sais trop votre amour nouvelle.

ARCAS ET CLÉONE.

Non, non, je le promets;
Non, je ne l'aimerai jamais.

DORINE.

Pour se tirer de peine,

Chacun promet assez;
Mais la promesse est vaine,
Lorsque les périls sont passés.

ARCAS ET CLÉONE.

Ne doute point de ma promesse.

DORINE.

Non, je ne prétends point regagner désormais
D'un si volage amant la trompeuse tendresse.
Non, non, je le promets;
Non, je ne l'aimerai jamais.

CLÉONE, DORINE, ET ARCAS.

Non, non, je le promets;
Non, je ne l'aimerai jamais.

SCENE VI.

MEDÉE CLÉONE, ARCAS, DORINE.

MÉDÉE.

Qu'on ne me trouble point, qu'on leur ouvre un passage...
C'est sur d'autres que vous que doit tomber ma rage:
Fuyez de ce funeste lieu.

CLÉONE ET ARCAS.

Adieu, Dorine, adieu.

(Cléone, Arcas et Dorine sortent.)

SCENE VII.

(Médée invoque les habitants des enfers.)

MEDÉE.

Sortez, Ombres, sortez de la nuit éternelle;
Voyez le jour pour le troubler:
Hâtez-vous d'obéir, quand ma voix vous appelle;
Que l'affreux Désespoir, que la rage cruelle
Prennent soin de vous assembler.
Sortez, Ombres, sortez de la nuit éternelle.

CHOEUR DES HABITANTS DES ENFERS.

Sortons de la nuit éternelle.

MÉDÉE.

Venez, peuple infernal, venez;
Avancez, malheureux coupables;
Soyez aujourd'hui déchaînés.
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés;
Ne soyez pas seuls misérables.

LE CHOEUR.

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés;
Ne soyons pas seuls misérables.

MÉDÉE.

Redoublez en ce jour le soin que vous prenez
De mes vengeances redoutables.

LE CHOEUR.

Ordonnez, ordonnez.

MÉDÉE.

Ma rivale m'expose à des maux effroyables;
Qu'elle ait part aux tourments qui vous sont destinés.
Tous les enfers impitoyables
Auront peine à former des horreurs comparables
Aux troubles qu'elle m'a donnés.

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés ;
Ne soyons pas seuls misérables.
(elle sort.)

LE CHOEUR.

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés ;
Ne soyons pas seuls misérables.

(Les habitants des enfers expriment la douceur qu'ils trouvent dans les ordres que Médée leur donne de causer des frayeurs et de faire de la peine à Eglé.)

On nous tourmente
Sans cesse aux enfers ;
Que l'on ressente
Nos feux et nos fers.
Tout doit se troubler,
Tout doit trembler.
La colere
Ne laisse jamais
Nos cœurs en paix ;
Les plaintes qu'on peut faire
Nous doivent toujours plaire,
Et nous ne plaignons guere
Les yeux qui sont en pleurs.
Dans la rage,
Les maux qu'on partage
Ne sont pas sans douceurs.
On nous déchaîne ;
Suivons nos fureurs ;
Dans notre peine
Troublons tous les cœurs.
Un grand désespoir
Est doux à voir.
La colere, etc.

SCENE VIII.

EGLÉ, HABITANTS DES ENFERS.

(Les habitants des enfers épouvantent Eglé; elle les fuit, et ils la suivent.)

LE CHOEUR.

Que tout frémisse;
Qu'avec nous tout gémisse.
Quelle douceur de voir souffrir!

ÉGLÉ.

Ah! quel effroyable supplice!
Faites-moi promptement mourir.

LE CHOEUR.

Que tout frémisse;
Qu'avec nous tout gémisse.
Quelle douceur de voir souffrir!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EGLÉ, MEDÉE.

ÉGLÉ.

Cruelle! ne voulez-vous pas
Faire cesser ma peine?
Au moins, achevez, inhumaine!
Achevez mon trépas.

MÉDÉE.

Satisfaites le roi, contentez mon envie,
Si vous voulez sortir de cet affreux séjour.

ÉGLÉ.

Hélas! laissez-moi mon amour;
Prenez plutôt ma vie.

MÉDÉE.

Ma rage, en vous perdant, ne peut être assouvie;
C'est grace, c'est pitié de vous ôter le jour.

ÉGLÉ.

Vous aurez beau me poursuivre,
Vous aurez beau m'alarmer;
Ce n'est qu'en cessant de vivre
Que je puis cesser d'aimer.

MÉDÉE.

Achevez de savoir de quoi je suis capable;
La plus horrible mort n'a rien de comparable

Au coup qui vous menace en ce fatal instant;
Moi-même j'en frémis, tant il est effroyable.

ÉGLÉ.

Est-ce un crime si punissable
D'avoir un cœur tendre et constant?

MÉDÉE.

Il n'est que trop aisé de percer un cœur tendre;
Toute ma rage enfin va paroître à vos yeux.

ÉGLÉ.

Quel spectacle vient me surprendre!
C'est Thésée endormi qu'on transporte en ces lieux.

(Thésée, conduit par des Spectres, paroît endormi.)

SCENE II.

MEDÉE, EGLÉ; THESÉE, endormi.

MÉDÉE.

Venez à mon secours, implacables Furies;
Que le sang innocent recommence à couler.
Il faut encor nous signaler
Par de nouvelles barbaries.
Venez à mon secours, implacables Furies.

(Les Furies sortent, tenant un tison ardent d'une main et un couteau de l'autre.)

SCENE III.

MEDÉE, EGLÉ; THESÉE, endormi; LES FURIES.

ÉGLÉ.

Faut-il voir contre moi tous les enfers armés?

MÉDÉE.

Tremblez en apprenant quel est votre supplice!

Votre amant va périr; c'est vous qui m'animez
A m'en faire à vos yeux un affreux sacrifice.

ÉGLÉ.

Vous pouvez vouloir qu'il périsse,
Et vous dites que vous l'aimez!

MÉDÉE.

Il faut voir qui des deux l'aimera davantage:
Plutôt que le céder, j'aime mieux que la mort
En fasse entre nous le partage;
Et l'amour n'en est que plus fort,
Quand il passe jusqu'à la rage.
(aux Furies.)
Dépêchez, achevez votre sanglant ouvrage.

ÉGLÉ.

Arrêtez, retenez leurs coups;
J'épouserai le roi, je suivrai votre envie:
Je cede ce héros; que son cœur soit à vous;
Rien ne m'est si cher que sa vie.

MÉDÉE.

Mais aurez-vous bien le pouvoir
De lui paroître ingrate, insensible, volage?

ÉGLÉ.

C'est lui faire un cruel outrage;
J'aimerois mieux ne le point voir.

MÉDÉE.

Non; il faut lui montrer une ame déloyale,
Qui l'immole sans peine à la grandeur royale,
Tandis que je feindrai d'agir en sa faveur:
Enfin, je veux gagner son cœur
Par le secours de ma rivale.

ÉGLÉ.

Dieux! quelle contrainte fatale!

MÉDÉE.

Pour le prix de ses jours attirez ses mépris,
Ou je vais...

ÉGLÉ.

Non; qu'il vive, il n'importe à quel prix;
Je veux tout, je puis tout pour sauver ce que j'aime:
Mon amour vous promet de se trahir lui-même.

MÉDÉE.

Cessez donc de trembler; voyez en ce moment
Changer ces lieux affreux en un séjour charmant.
(Les Furies rentrent dans les enfers; le théâtre change et représente une isle enchantée.)

SCENE IV.

MEDÉE, THESÉE, EGLÉ.

MÉDÉE, touchant Thésée de sa baguette magique.

Voyez ce que j'ai soin de faire
Pour servir ici votre amour.

THÉSÉE, éveillé.

Où suis-je? quels jardins! quel aimable séjour!

MÉDÉE.

J'ai voulu vous aider à plaire.

THÉSÉE, se voyant sans épée.

Mon épée!... ah! rendez-la moi.

MÉDÉE.

On va vous l'apporter. Si vous craignez le roi,
Je serai vos plus fortes armes.

THÉSÉE.

Après tout ce que je vous dois...
(il aperçoit Eglé.)
Est-ce bien vous, princesse? est-ce vous que je vois?
Mais où détournez-vous vos regards pleins de charmes?

MÉDÉE.

Quoi! vous ne tournez pas les yeux

Sur un amant si glorieux!

THÉSÉE.

Belle Eglé, dites-moi, quel crime ai-je pu faire?

MÉDÉE.

N'appréhendez-vous point qu'on ose se venger?

THÉSÉE.

Non; elle aura beau m'outrager,
Elle me sera toujours chere.

MÉDÉE.

Tant d'amour ne vous touche pas!
Ingrate! croyez-vous qu'un trône ait plus d'appas?

THÉSÉE.

Vous m'aviez tant promis de n'être point légere!

MÉDÉE.

De quoi ne vient point à bout
Un roi qui veut plaire?
La constance ne tient guere
Contre un amant qui peut tout.
Le roi doit redouter que mon dépit n'éclate;
Pour regagner son cœur, je vais encor le voir.
Essayez cependant d'attendrir cette ingrate:
Si tous nos soins unis ne peuvent l'émouvoir,
Votre amour seul peut-être aura plus de pouvoir.

SCENE V.

THESÉE, EGLÉ.

THÉSÉE.

Eglé ne m'aime plus, et n'a rien à me dire.
Qu'avez-vous fait des nœuds que l'Amour fit pour nous?
Quoi! pour les briser tous,
Un jour, un seul jour peut suffire?
J'aurois abandonné le plus puissant empire

Pour garder des liens si doux.

ÉGLÉ.

Cessez d'aimer une volage;
Servez-vous de votre courage
Pour chercher un plus heureux sort.

THÉSÉE.

Je ne m'en servirai que pour chercher la mort.
Si la belle Eglé m'est ravie,
Je ne prétends plus rien;
Je perds l'unique bien
Qui m'auroit fait aimer la vie.

ÉGLÉ.

Hélas!

THÉSÉE.

Ah! quel soupir échappe à votre cœur!

ÉGLÉ.

Ce soupir échappé n'est que pour la grandeur.

THÉSÉE.

Vos beaux yeux répandent des larmes!

ÉGLÉ.

Non, non; sans m'attendrir je verrai vos douleurs.

THÉSÉE.

Vous voulez me cacher vos pleurs!
Pourquoi m'en dérober les charmes?

ÉGLÉ.

Ah! que vous me donnez de mortelles alarmes!
On vous a peut-être entendu,
Thésée; et vous êtes perdu.

THÉSÉE.

On ne nous entend point; non, ma belle princesse;
Si vous m'aimez toujours, ne craignez rien pour moi.

ÉGLÉ.

Oh! que nous paîrons cher l'excès de ma tendresse!
Il y va de vos jours: j'épouserai le roi.

THÉSÉE.

C'est trop appréhender que le roi ne s'irrite:

Il faut vous dire tout, l'Amour m'en sollicite;
Je suis fils du roi.

ÉGLÉ.

Vous, seigneur?

THÉSÉE.

Je n'ai montré d'abord que ma seule valeur;
C'étoit à mon propre mérite
Que je voulois devoir ma gloire et votre cœur.

ÉGLÉ.

Le roi, le monde entier prendroient en vain les armes:
Il n'est rien de si fort que Médée et ses charmes;
Nous sommes les objets de ses transports jaloux:
S'ils n'en vouloient qu'à moi, je les braverois tous;
Mais ils m'ont su frapper par où je suis sensible.

THÉSÉE.

Quoi! le roi sera votre époux?

ÉGLÉ.

Je ne puis vous sauver sans cet hymen horrible.

THÉSÉE.

Laissez armer plutôt tout l'enfer en courroux;
Le trépas est cent fois plus doux
Qu'un secours si terrible.
Vivez pour moi, s'il est possible,
Ou laissez-moi mourir pour vous.

ÉGLÉ ET THÉSÉE.

Quelle injustice!
Que de tourments!
Ah! quel supplice
De briser des nœuds si charmants!

SCENE VI.

MEDÉE, THESÉE, EGLÉ.

MÉDÉE, *sortant tout-à-coup d'un nuage.*

Finissez vos regrets ; c'est trop, c'est trop vous plaindre;
Je viens d'entendre tout, il n'est plus temps de feindre.

ÉGLÉ.

Pardonnez à l'Amour, qui ne m'a pas permis
De tenir ce que j'ai promis.

THÉSÉE.

Vengez-vous sur moi seul de notre amour extrême,

ÉGLÉ.

C'est par mon seul trépas qu'il faut nous désunir.

THESÉE.

Sa vie est la faveur que je veux obtenir.

ÉGLÉ.

Conservez ce héros, sauvez-le pour vous-même.

THÉSÉE ET ÉGLÉ.

Epargnez ce que j'aime :
C'est moi qu'il faut punir,

MÉDÉE.

Je vous aime, Thésée, et vous l'allez connoître :
Le crime enfin commence à me paroître affreux,
Je respecte de si beaux nœuds;
Ma rage a beau s'armer, vous en êtes le maître :
Votre vertu m'inspire un dépit généreux;
Je rendrai ce que j'aime heureux,
Puisque mon amour ne peut l'être.

THÉSÉE ET ÉGLÉ.

Quel bonheur surprenant pour nos cœurs amoureux !

MÉDÉE.

Espérez tout de mon secours :
Vous pouvez reprendre vos armes.
(Thésée reprend son épée.)
Gardez vos tendres amours,
Goûtez-en les charmes;
Aimez sans alarmes,
Aimez-vous toujours.

THÉSÉE ET ÉGLÉ.

Gardons nos tendres amours,
Goûtons-en les charmes;
Aimons sans alarmes,
Aimons-nous toujours.

MÉDÉE.

Habitants fortunés de ces lieux si charmants,
Commencez les plaisirs de ces heureux amants.
(Elle s'en va.)

SCENE VII.

THÉSÉE, ÉGLÉ, HABITANTS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

UNE BERGERE.

Que nos prairies
Seront fleuries !
Les cœurs glacés
Pour jamais en sont chassés.
Ces lieux tranquilles
Sont les asiles
Des doux plaisirs,
Et des heureux loisirs.
La terre est belle,
La fleur nouvelle
Rit aux zéphirs.
Que nos prairies

Seront fleuries!
Les cœurs glacés
Pour jamais en sont chassés.
C'est dans nos bois
Qu'Amour a fait ses lois;
Leur verd feuillage
Doit toujours durer;
Un cœur sauvage
N'y doit point entrer.
Que nos prairies
Seront fleuries!
Les cœurs glacés
Pour jamais en sont chassés.
La seule affaire
D'une bergere
C'est de songer
A l'amour de son berger.
Lorsqu'il la mene,
Bien qu'elle prenne
De longs détours,
Tous les chemins sont courts;
Sa bergerie
Est moins chérie
Que ses amours.
La seule affaire
D'une bergere,
C'est de songer
A l'amour de son berger.
Quand son amant
La quitte un seul moment,
Nos champs pour elle
N'ont plus d'autre bien;
Elle en querelle
Jusques à son chien.
La seule affaire
D'une bergere,

C'est de songer
A l'amour de son berger.

(Les habitants de l'isle enchantée forment des danses galantes, sur l'air de la chanson des bergeres.)

Aimons, tout nous y convie;
On aime ici sans danger;
Il est permis de changer;
Chacun y suit son envie;
Mais heureux cent et cent fois
Un amant qui fait un choix
Qui dure autant que sa vie!
Fuyons le bruit des villages,
Fuyons l'éclat du grand jour;
Les fruits charmants de l'amour
Sont dans les sombres bocages:
N'ayons point de peur des loups;
Ne craignons que les jaloux,
Qui sont encor plus sauvages.

(Les habitants de l'isle enchantée dansent sur l'air de la chanson des bergeres, qui est joué par des instruments champêtres.)

(Un des habitants de l'isle enchantée chante au milieu de tous les autres, qui s'assemblent autour de lui pour chanter et pour danser.)

PREMIERE CHANSON.

Quel plaisir d'aimer
Sans contrainte!
Nous pouvons former
Des vœux sans crainte.

(Le chœur répete ces quatre vers.)

UN DES HABITANTS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

Jusques aux langueurs,
Et jusqu'aux larmes,
Pour les tendres cœurs

Tout a des charmes.
(Le chœur répete ces quatre vers.)

UN DES HABITANTS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

C'est le plus discret
Qui doit plaire :
Il faut du secret
Et du mystere.
(Le chœur répete ces quatre vers.)

UN DES HABITANTS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

On dit les rigueurs
De sa bergere ;
Mais, pour les faveurs,
On s'en doit taire.
(Le chœur répete ces quatre vers.)

SECONDE CHANSON.

L'amour plaît, malgré ses peines,
L'amour plaît aux cœurs constants.
(Le chœur répete ces deux vers.)

UN DES HABITANTS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

On ne peut porter ses chaînes
Assez tôt ni trop long-temps.
(Le chœur répete ces deux vers.)

UN DES HABITANTS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

Sans amour, tout est sans ame ;
L'amour seul nous rend contents.
(Le chœur répete ces deux vers.)

UN DES HABITANTS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

On ne peut sentir sa flamme
Assez tôt, ni trop long-temps
(Le chœur répete ces vers, et tous les autres habitants de l'isle enchantée dansent au son des instruments champêtres, qui jouent l'air de cette chanson.)

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre change et représente un palais que les enchantements de Médée font paroître.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE.

Ah ! faut-il me venger,
En perdant ce que j'aime ?
Que fais-tu, ma fureur, où vas-tu m'engager ?
Punir ce cœur ingrat, c'est me punir moi-même.
J'en mourrai de douleur, je tremble d'y songer.
Ah ! faut-il me venger,
En perdant ce que j'aime ?
Ma rivale triomphe, et me voit outrager !
Quoi ! laisser son amour sans peine et sans danger ?
Voir le spectacle affreux de son bonheur extrême ?
Non, il faut me venger,
En perdant ce que j'aime.

SCENE II.

DORINE, MÉDÉE.

DORINE.

Que Thésée est content de son bienheureux sort !

MÉDÉE.

Dorine, c'en est fait, tout est prêt pour sa mort.

DORINE.

Quoi! ce grand appareil est sa mort qu'on prépare?
Le roi le doit choisir ici pour successeur;
Votre soin pour lui se déclare.

MÉDÉE.

J'ai caché mon dépit sous ma feinte douceur:
La vengeance ordinaire est trop peu pour mon cœur;
Je la veux horrible et barbare.
Je m'éloignois tantôt exprès pour tout savoir:
Du secret de Thésée il faut me prévaloir.
Le roi l'ignore encore; et, pour me satisfaire,
Contre un fils inconnu j'arme son propre pere.
J'immolai mes enfants, j'osai les égorger;
Je ne serai pas seule inhumaine et perfide:
Je ne puis me venger,
A moins d'un parricide.

(Dorine sort).

SCENE III.

EGÉE, MEDÉE.

MÉDÉE.

Ce vase, par mes soins, vient d'être empoisonné;
Vous n'aurez qu'à l'offrir... Vous semblez étonné?

ÉGÉE.

Ce héros m'a servi, malgré moi je l'estime;
Puis-je lui préparer un injuste trépas?

MÉDÉE.

L'espoir de votre amour, la paix de vos Etats,
Tout dépend d'immoler cette grande victime.
Contre un rival heureux faut-il qu'on vous anime?
La vengeance a bien des appas;

Est-ce trop la payer, s'il vous en coûte un crime?

ÉGÉE.

Je n'ai rien fait jusqu'à ce jour
Qui puisse ternir ma mémoire :
Si près de mon tombeau, faut-il trahir ma gloire?
Ne vaudroit-il pas mieux étouffer mon amour?

MÉDÉE.

Vous avez un fils à Trézene ;
Il faudra toujours l'éloigner :
Votre peuple pour lui n'aura que de la haine ;
Il adore Thésée, il veut le voir régner.
Laisserez-vous un fils sans nom et sans empire,
Tandis qu'un étranger jouira de son sort,
Et peut-être osera s'assurer par sa mort...?

ÉGÉE.

Je céde aux sentiments que la nature inspire ;
Je me rends, l'amour seul n'étoit pas assez fort.

MÉDÉE ET ÉGÉE.

Que la vengeance
A d'attraits pour des cœurs jaloux !
N'épargnons point qui nous offense ;
Vengeons-nous, vengeons-nous.
L'amour même n'est pas plus doux
Que la vengeance.

SCENE IV.

THÉSÉE, ÉGLÉ, ÉGÉE, MÉDÉE, CLÉONE, ARCAS ; CHOEUR ET TROUPE D'ATHÉNIENS.

ÉGÉE ET MÉDÉE.

Ne craignez rien, parfaits amans ;
Les plaisirs suivront vos tourments.

LE CHOEUR.

Ne craignez rien, parfaits amants ;

Les plaisirs suivront vos tourments.

ÉGÉE ET MÉDÉE.

Recevez la récompense
De votre constance.

LE CHOEUR.

Ne craignez rien, parfaits amants;
Les plaisirs suivront vos tourments.

ÉGÉE.

Oublions le passé; ma colere est finie:
Puisque Athenes le veut, je consens qu'après moi
Ce héros soit un jour son légitime roi.
Commençons la cérémonie;
Qu'on apprenne à servir Thésée en souverain.
Prenez ce vase de ma main.

THÉSÉE, prenant le vase d'une main, et tirant son épée de l'autre.

Je jure sur ce fer, qui m'a comblé de gloire,
Que je vous servirai contre vos ennemis,
Et que vous n'aurez point de sujet plus soumis...

(Egée considere avec étonnement l'épée de Thésée, et la reconnoît pour celle qu'il a laissée pour servir un jour à la reconnoissance de son fils.)

ÉGÉE, empêchant Thésée de porter le vase à sa bouche.

Que vois-je? quelle épée! ah! qui l'auroit pu croire?
O ciel! j'allois perdre mon fils!
J'avois laissé ce fer pour ta reconnoissance.
Mon fils! ah! mon cher fils! où nous exposois-tu?

THÉSÉE.

Ce fer eût dans mes mains trahi votre espérance,
En vous montrant un fils qui n'eût point combattu:
Sans prendre aucun secours d'une illustre naissance,
Je voulois éprouver jusqu'où va la vertu.

(Médée s'enfuit, voyant Thésée reconnu par son pere.)

SCENE V.

ÉGÉE, THÉSÉE, ÉGLÉ, CLÉONE, ARCAS; CHOEUR ET TROUPE D'ATHÉNIENS.

ÉGÉE.

Ah! perfide Médée!... Elle fuit, l'inhumaine!
Qu'on la poursuive; allez, ne la respectez plus.
Mais la poursuite en sera vaine;
Elle sait des chemins qui nous sont inconnus.

THÉSÉE.

C'est assez d'éviter sa haine;
Soyons heureux, seigneur:
Notre parfait bonheur
Suffira pour sa peine.

ÉGÉE, THÉSÉE, ET ÉGLÉ.

Notre parfait bonheur
Suffira pour sa peine.

ÉGÉE.

Je suis charmé de vos appas;
Je ne m'en défends pas:
Trop aimable Eglé, je vous aime;
Mais je veux être heureux dans un autre moi-même:
Mon rival m'est trop cher pour en être jaloux.
Je reconnois mon fils à son amour extrême;
C'est le sort de mon sang de s'enflammer pour vous.
Que l'Hymen prépare
Des nœuds pleins d'attraits!
Soyez unis à jamais;
Que l'Amour répare
Tous les maux qu'il vous a faits.
Soyez unis à jamais.

LE CHOEUR.

Soyez unis à jamais.

THÉSÉE ET ÉGLÉ.

Les plus belles chaînes
Coûtent des soupirs;
Il faut passer par les peines
Pour arriver aux plaisirs.

ÉGÉE, CLÉONE, ET ARCAS.

Que l'Hymen prépare
Des nœuds pleins d'attraits.

LE CHOEUR.

Soyez unis à jamais.

ÉGÉE, CLÉONE, ET ARCAS.

Que l'Amour répare
Tous les maux qu'il vous a faits.

LE CHOEUR.

Soyez unis à jamais.

SCENE VI.

MÉDÉE, ÉGÉE, THÉSÉE, ÉGLÉ, CLÉONE, ARCAS; CHOEUR ET TROUPE D'ATHÉNIENS.

MÉDÉE, sur un char tiré par des dragons volants.

Vous n'êtes pas encor délivrés de ma rage;
Je n'ai point préparé la pompe de ces lieux
Pour servir au bonheur d'un amour qui m'outrage:
Je veux que les enfers détruisent mon ouvrage.
C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

(Dans le temps que Médée fuit, le palais s'obscurcit, et les Athéniens s'imaginent être poursuivis par des fantômes.)

SCENE VII.

ÉGÉE, THÉSÉE, ÉGLÉ, CLÉONE, ARCAS; CHOEUR ET TROUPE D'ATHÉNIENS.

LE CHOEUR.

Secourez-nous, justes dieux!
Quelle nuit épouvantable!
Quels ennemis furieux!
Secourez-nous, justes dieux!
Une mort inévitable
S'offre par-tout à nos yeux.
Secourez-nous, justes dieux!

SCENE VIII.

MINERVE, ÉGÉE, THÉSÉE, ÉGLÉ, CLÉONE, ARCAS; CHOEUR ET TROUPE D'ATHÉNIENS, CHOEUR DE DIVINITÉS qui accompagnent Minerve.

MINERVE ET LE CHOEUR DES DIVINITÉS, dans la gloire.

Le ciel veut écarter tout ce qui peut vous nuire.
Voyez, par mon pouvoir, élever à l'instant
Un palais éclatant
Que l'enfer n'osera détruire.

(Le théâtre change, et représente un palais magnifique et brillant.)

MINERVE ET LE CHOEUR DES DIVINITÉS, dans la gloire.

Vivez, vivez contents dans ces aimables lieux.

CHOEUR D'ATHÉNIENS, dans le palais.

Vivons, vivons contents dans ces aimables lieux.

MINERVE ET LES CHOEURS.

Bienheureux qui peut naître
Sous un regne si glorieux !
Vivez, vivez / Vivons, vivons } contents dans ces aimables lieux.
Un roi digne de l'être
Est le don le plus grand des cieux.
Vivez, vivez / Vivons, vivons } contents dans ces aimables lieux.

SCENE IX.

LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

(Toutes les voix et tous les instruments des deux chœurs se réunissent. Les plus considérables courtisans du roi d'Athenes, environnés d'une troupe d'esclaves, forment une espece de fête galante pour se réjouir de la reconnoissance de Thésée. Arcas et Cléone chantent au milieu de leur danse.)

ARCAS ET CLÉONE.

Le plus sage
S'enflamme et s'engage
Sans savoir comment.
La fierté se dément;
Le cœur le plus sauvage
Soupire aisément
Dans un fatal moment.
Le plus sage
S'enflamme et s'engage
Sans savoir comment.
Contre un mal si doux et si charmant
Le plus grand courage
Combat foiblement.
Le plus sage

S'enflamme et s'engage
Sans savoir comment.
Quel dommage,
Si l'on ne ménage
Les moments heureux!
Formons d'aimables nœuds;
Faisons un doux usage
Du temps où les jeux
Suivent par-tout nos vœux.
Quel dommage,
Si l'on ne ménage
Les momens heureux!
Qui n'est point dans l'empire amoureux
N'aura pour partage
Que des soins fâcheux.
Quel dommage,
Si l'on ne ménage
Les momens heureux!

FIN DE THÉSÉE.

ATYS,

TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES,

1676,

ACTEURS DU PROLOGUE.

HERCULE.
ANTHÉE.
ETEOCLE.
POLYNICE.
CASTOR.
POLLUX.
LINCÉE.
IDAS.
LA DÉESSE IRIS.
LE TEMPS.
LES HEURES DU JOUR ET DE LA NUIT.
LA DÉESSE FLORE.
UN ZÉPHYR.
TROUPE DE NYMPHES chantantes, de la suite de *Flore*.
SUIVANTS DE FLORE dansants.
NYMPHES dansantes.
QUATRE PETITS ZÉPHYRS.
MELPOMENE.
HÉROS combattants et dansants, de la suite de Melpomene.

PROLOGUE.

Le théâtre représente le palais du Temps, où ce Dieu paroît au milieu des douze Heures du Jour et des douze Heures de la Nuit.

LE TEMPS.

En vain j'ai respecté la célebre mémoire
Des héros des siecles passés ;
C'est en vain que leurs noms, si fameux dans l'histoire,
Du sort des noms communs ont été dispensés :
Nous voyons un héros dont la brillante gloire
Les a presque tous effacés.

CHŒUR DES HEURES.

Ses justes lois,
Ses grands exploits
Rendront sa mémoire éternelle :
Chaque jour, chaque instant
Ajoute encore à son nom éclatant
Une gloire nouvelle.

(La Déesse Flore, conduite par un des Zéphyrs, s'avance avec une troupe de Nymphes, qui portent divers ornements de fleurs.)

LE TEMPS.

La saison des frimas peut-elle nous offrir
Les fleurs que nous voyons paroître ?
Quel Dieu les fait renaître,
Lorsque l'hiver les fait mourir ?
Le froid cruel régne encore ;
Tout est glacé dans les champs :
D'où vient que Flore
Dévance le printemps ?

FLORE.

Quand j'attends les beaux jours, je viens toujours trop tard ;

Plus le printemps s'avance, et plus il m'est contraire;
Son retour presse le départ
Du héros à qui je veux plaire.
Pour lui faire ma cour, mes soins ont entrepris
De braver désormais l'hiver le plus terrible:
Dans l'ardeur de lui plaire, on a bientôt appris
A ne rien trouver d'impossible.

LE TEMPS ET FLORE.

Les Plaisirs à ses yeux ont beau se présenter,
Si-tôt qu'il voit Bellone, il quitte tout pour elle;
Rien ne peut l'arrêter,
Quand la Gloire l'appelle.

(Le chœur des Heures répete ces deux derniers vers.)

(La suite de Flore commence des jeux mêlés de danses et de chants.)

UN ZÉPHYR.

Le printemps quelquefois est moins doux qu'il ne semble ;
Il fait trop payer ses beaux jours:
Il vient pour écarter les Jeux et les Amours,
Et c'est l'hiver qui les rassemble.

(Melpomene, qui est la Muse qui préside à la Tragédie, vient accompagnée d'une troupe de héros; elle est suivie d'Hercule, d'Anthée, de Castor, de Pollux, de Lyncée, d'Idas, d'Etéocle et de Polynice.

MELPOMENE, à Flore.

Retirez-vous, cessez de prévenir le Temps;
Ne me dérobez point de précieux instants.
La puissante Cybele,
Pour honorer Atys, qu'elle a privé du jour,
Veut que je renouvelle
Dans une illustre cour
Le souvenir de son amour.
Que l'agrément rustique
De Flore et de ses jeux
Céde à l'appareil magnifique

De la Muse tragique
Et de ses spectacles pompeux.

(La suite de Melpomene prend la place de la suite de Flore.)

(Les héros recommencent leurs anciennes querelles.)

(Hercule combat et lutte contre Anthée ; Castor et Pollux combattent contre Lyncée et Idas ; et Etéocle combat contre son frere Polynice.)

(Iris, par ordre de Cybele, vient accorder Melpomene et Flore.)

IRIS, à Melpomene.

Cybele veut que Flore aujourd'hui vous seconde :
Il faut que les Plaisirs viennent de toutes parts
Dans l'empire puissant où régne un nouveau Mars ;
Ils n'ont plus d'autre asile au monde.
Rendez-vous, s'il se peut, digne de ses regards :
Joignez la beauté vive et pure
Dont brille la nature,
Aux ornements des plus beaux arts.

(La suite de Melpomene s'accorde avec la suite de Flore.)

MELPOMENE ET FLORE.

Rendons-nous, s'il se peut, dignes de ses regards :
Joignons la beauté vive et pure
Dont brille la nature,
Aux ornements des plus beaux arts.

LE TEMPS ET LE CHOEUR DES HEURES.

Préparez de nouvelles fêtes ;
Profitez du loisir du plus grand des héros.

LE TEMPS, MELPOMENE ET FLORE.

Préparez / Préparons } de nouvelles fêtes.
Profitez / Profitons } du loisir du plus grand des héros.

TOUS ENSEMBLE.

Le temps des jeux et du repos
Lui sert à méditer de nouvelles conquêtes.

FIN DU PROLOGUE.

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

ATYS, parent de Sangaride, et favori de Célénus, roi de Phrygie.

IDAS, ami d'Atys, et frere de la nymphe Doris.

SANGARIDE, nymphe, fille du fleuve Sangar.

DORIS, nymphe, amie de Sangaride, et sœur d'Idas.

Choeur de Phrygiens et de Phrygiennes.

Troupe de Phrygiens et de Phrygiennes qui dansent à la fête de Cybele.

LA DÉESSE CYBELE.

MELISSE, confidente et prêtresse de Cybele.

Troupe de Prêtresses de Cybele.

CELENUS, roi de Phrygie, fils de Neptune, et amant de Sangaride.

Troupe de Suivants de Célénus.

Troupe de Zéphyrs chantants, dansants, volants.

Choeur et Troupe de peuples différents qui viennent à la fête de Cybele.

LE DIEU DU SOMMEIL.

MORPHÉE.

PHOBETOR.

PHANTASE.

Troupe de Songes agréables.

Troupe de Songes funestes.

LE DIEU DU FLEUVE SANGAR, pere de Sangaride.

Troupe de Dieux de fleuves, de ruisseaux, et de Nymphes de fontaines, qui chantent et qui dansent.

ALECTON.

Troupe de Divinités des bois et des eaux.

Troupe de Corybantes.

La scene est en Phrygie.

ATYS,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une montagne consacrée à Cybele.

SCENE PREMIERE.

ATYS.

ALLONS, allons, accourez tous;
Cybele va descendre.
Trop heureux Phrygiens, venez ici l'attendre:
Mille peuples seront jaloux
Des faveurs que sur nous
Sa bonté va répandre.

SCENE II.

IDAS, ATYS.

IDAS.

Allons, allons, accourez tous;
Cybele va descendre.

ATYS.

Le soleil peint nos champs des plus vives couleurs;
Il a séché les pleurs

Que sur l'émail des prés a répandus l'aurore,
Et ses rayons nouveaux ont déja fait éclore
Mille nouvelles fleurs.

IDAS.

Vous veillez lorsque tout sommeille;
Vous nous éveillez si matin,
Que vous ferez croire à la fin
Que c'est l'amour qui vous éveille.

ATYS.

Non : tu dois mieux juger du parti que je prends;
Mon cœur veut fuir toujours les soins et les mysteres :
J'aime l'heureuse paix des cœurs indifférents.
Si leurs plaisirs ne sont pas grands,
Au moins leurs peines sont légeres.

IDAS.

Tôt ou tard l'Amour est vainqueur;
En vain les plus fiers s'en défendent :
On ne peut refuser son cœur
A de beaux yeux qui le demandent.
Atys, ne feignez plus; je sais votre secret:
Ne craignez rien, je suis discret.
Dans un bois solitaire et sombre,
L'indifférent Atys se croyoit seul un jour;
Sous un feuillage épais, où je rêvois à l'ombre,
Je l'entendis parler d'amour.

ATYS.

Si je parle d'amour, c'est contre son empire;
J'en fais mon plus doux entretien.

IDAS.

Tel se vante de n'aimer rien,
Dont le cœur en secret soupire.
J'entendis vos regrets, et je les sais si bien,
Que, si vous en doutez, je vais vous les redire...
Amants qui vous plaignez, vous êtes trop heureux.
Mon cœur de tous les cœurs est le plus amoureux;
Et tout près d'expirer, je suis réduit à feindre.

Que c'est un tourment rigoureux
De mourir d'amour sans se plaindre!
Amants qui vous plaignez, vous êtes trop heureux.

ATYS.

Idas, il est trop vrai, mon cœur n'est que trop tendre;
L'Amour me fait sentir ses plus funestes coups:
Qu'aucun autre que toi n'en puisse rien apprendre.

SCENE III.

SANGARIDE, DORIS, ATYS, IDAS.

SANGARIDE ET DORIS.

Allons, allons, accourez tous;
Cybele va descendre.

SANGARIDE.

Que dans nos concerts les plus doux
Son nom sacré se fasse entendre.

ATYS.

Sur l'univers entier son pouvoir doit s'étendre.

SANGARIDE.

Les Dieux suivent ses lois et craignent son courroux.

ATYS, SANGARIDE, IDAS ET DORIS.

Quels honneurs, quels respects ne doit-on point lui rendre!
Allons, allons, accourez tous;
Cybele va descendre.

SANGARIDE.

Ecoutons les oiseaux de ces bois d'alentour;
Ils remplissent leurs chants d'une douceur nouvelle:
On diroit que dans ce beau jour
Ils ne parlent que de Cybele.

ATYS.

Si vous les écoutez, ils parleront d'amour.
Un roi redoutable,

Amoureux, aimable,
Va devenir votre époux:
Tout parle d'amour pour vous.

SANGARIDE.

Il est vrai, je triomphe, et j'aime ma victoire.
Quand l'Amour fait régner, est-il un plus grand bien?
Pour vous, Atys, vous n'aimez rien,
Et vous en faites gloire.

ATYS.

L'Amour fait trop verser de pleurs;
Souvent ses douceurs sont mortelles:
Il ne faut regarder les belles
Que comme on voit d'aimables fleurs.
J'aime les roses nouvelles,
J'aime à les voir s'embellir;
Sans leurs épines cruelles,
J'aimerois à les cueillir.

SANGARIDE.

Quand le péril est agréable,
Le moyen de s'en alarmer?
Est-ce un grand mal de trop aimer
Ce que l'on trouve aimable?
Peut-on être insensible aux plus charmants appas?

ATYS.

Non, vous ne me connoissez pas.
Je me défends d'aimer autant qu'il m'est possible:
Si j'aimois un jour, par malheur,
Je connois bien mon cœur,
Il seroit trop sensible...
Mais il faut que chacun s'assemble près de vous;
Cybele pourroit nous surprendre.

ATYS ET IDAS.

Allons, allons, accourez tous;
Cybele va descendre.

(ils sortent.)

SCENE IV.

SANGARIDE, DORIS.

SANGARIDE.

Atys est trop heureux.

DORIS.

L'amitié fut toujours égale entre vous deux,
Et le sang d'assez près vous lie.
Quel que soit son bonheur, lui portez-vous envie?
Vous qu'aujourd'hui l'Hymen avec de si beaux nœuds
Doit unir au roi de Phrygie?

SANGARIDE.

Atys est trop heureux:
Souverain de son cœur, maître de tous ses vœux,
Sans crainte, sans mélancolie,
Il jouit en repos des beaux jours de sa vie.
Atys ne connoît point les tourments amoureux,
Atys est trop heureux.

DORIS.

Quel mal vous fait l'Amour? Votre chagrin m'étonne.

SANGARIDE.

Je te fie un secret qui n'est su de personne.
Je devrois aimer un amant
Qui m'offre une couronne;
Mais, hélas! vainement
Le devoir me l'ordonne:
L'Amour, pour mon tourment,
En ordonne autrement.

DORIS.

Aimeriez-vous Atys, lui dont l'indifférence
Brave avec tant d'orgueil l'Amour et sa puissance?

SANGARIDE.

J'aime Atys en secret; mon crime est sans témoins.

Pour vaincre mon amour, je mets tout en usage;
J'appelle ma raison, j'anime mon courage :
Mais à quoi servent tous mes soins?
Mon cœur en souffre davantage,
Et n'en aime pas moins.

DORIS.

C'est le commun défaut des belles;
L'ardeur des conquêtes nouvelles
Fait négliger les cœurs qu'on a trop tôt charmés,
Et les indifférents sont quelquefois aimés
Aux dépens des amants fideles.
Mais vous vous exposez à des peines cruelles.

SANGARIDE.

Toujours aux yeux d'Atys je serai sans appas;
Je le sais, j'y consens : je veux, s'il est possible,
Qu'il soit encor plus insensible.
S'il me pouvoit aimer, que deviendrois-je? hélas!
C'est mon plus grand bonheur qu'Atys ne m'aime pas.
Je prétends être heureuse, au moins en apparence;
Au destin d'un grand roi je me vais attacher.

SANGARIDE ET DORIS.

Un amour malheureux, dont le devoir s'offense,
Se doit condamner au silence :
Un amour malheureux, qu'on nous peut reprocher,
Ne sauroit trop bien se cacher.

SCENE V.

ATYS, SANGARIDE, DORIS.

ATYS.

On voit dans ces campagnes
Tous nos Phrygiens s'avancer.

DORIS.

Je vais prendre soin de presser
Les Nymphes nos compagnes.
(elle sort.)

SCENE VI.

ATYS, SANGARIDE.

ATYS.

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous.

SANGARIDE.

Nous ordonnons tous deux la fête de Cybele ;
L'honneur est égal entre nous.

ATYS.

Ce jour même, un grand roi doit être votre époux.
Je ne vous vis jamais si contente et si belle :
Que le sort du roi sera doux !

SANGARIDE.

L'indifférent Atys n'en sera point jaloux.

ATYS.

Vivez tous deux contents, c'est ma plus chere envie :
J'ai pressé votre hymen, j'ai servi vos amours ;
Mais enfin ce grand jour, le plus beau de vos jours,
Sera le dernier de ma vie.

SANGARIDE.

O Dieux !

ATYS.

Ce n'est qu'à vous que je veux révéler
Le secret désespoir où mon malheur me livre :
Je n'ai que trop su feindre, il est temps de parler ;
Qui n'a plus qu'un moment à vivre
N'a plus rien à dissimuler.

SANGARIDE.

Je frémis, ma crainte est extrême :

Atys, par quel malheur faut-il vous voir périr ?

ATYS.

Vous me condamnerez vous-même,
Et vous me laisserez mourir.

SANGARIDE.

J'armerai, s'il le faut, tout le pouvoir suprême...

ATYS.

Non, rien ne me peut secourir;
Je meurs d'amour pour vous, je n'en saurois guérir.

SANGARIDE.

Qui? vous!

ATYS.

Il est trop vrai.

SANGARIDE.

Vous m'aimez?

ATYS.

Je vous aime.
Vous me condamnerez vous-même,
Et vous me laisserez mourir.
J'ai mérité qu'on me punisse;
J'offense un rival généreux,
Qui, par mille bienfaits, a prévenu mes vœux.
Mais je l'offense en vain, vous lui rendez justice.
Ah! que c'est un cruel supplice
D'avouer qu'un rival est digne d'être heureux!
Prononcez mon arrêt; parlez sans vous contraindre.

SANGARIDE.

Hélas!

ATYS.

Vous soupirez! je vois couler vos pleurs!
D'un malheureux amour plaignez-vous les douleurs?

SANGARIDE.

Atys, que vous seriez à plaindre,
Si vous saviez tous vos malheurs!

ATYS.

Si je vous perds et si je meurs,

Que puis-je encore avoir à craindre?

SANGARIDE.

C'est peu de perdre en moi ce qui vous a charmé;
Vous me perdez, Atys, et vous êtes aimé.

ATYS.

Aimé! qu'entends-je? ô ciel! quel aveu favorable!

SANGARIDE.

Vous en serez plus misérable.

ATYS.

Mon malheur en est plus affreux:
Le bonheur que je perds doit redoubler ma rage;
Mais n'importe, aimez-moi, s'il se peut, davantage,
Quand j'en devrois mourir cent fois plus malheureux.

SANGARIDE.

Si vous cherchez la mort, il faut que je vous suive:
Vivez, c'est mon amour qui vous en fait la loi.

ATYS.

Eh! comment? eh! pourquoi
Voulez-vous que je vive,
Si vous ne vivez pas pour moi?

ATYS ET SANGARIDE.

Si l'Hymen unisssoit mon destin et le vôtre,
Que ses nœuds auroient eu d'attraits;
L'Amour fit nos cœurs l'un pour l'autre;
Faut-il que le devoir les sépare à jamais?

ATYS.

Devoir impitoyable!
Ah! quelle cruauté!

SANGARIDE.

On vient, feignez encor; craignez d'être écouté.

ATYS.

Aimons un bien plus durable
Que l'éclat de la beauté;
Rien n'est plus aimable
Que la liberté.

SCENE VII.

ATYS, SANGARIDE, DORIS, IDAS, CHOEUR DE PHRYGIENS chantants, CHOEUR DE PHRYGIENNES chantantes, TROUPE DE PHRYGIENS dansants, TROUPE DE PHRYGIENNES, dansantes.

ATYS.

Mais déjà de ce mont sacré
Le sommet paroît éclairé
D'une splendeur nouvelle.

SANGARIDE, s'avançant vers la montagne.

La déesse descend, allons au-devant d'elle.

ATYS ET SANGARIDE.

Commençons, commençons
De célébrer ici sa fête solennelle;
Commençons, commençons
Nos jeux et nos chansons.

(Le chœur répete les deux derniers vers.)

ATYS ET SANGARIDE.

Il est temps que chacun fasse éclater son zele.
Venez, reine des Dieux;
Venez, favorable Cybele.

(Les chœurs répetent les deux derniers vers.)

ATYS.

Quittez votre cour immortelle;
Choisissez ces lieux fortunés
Pour votre demeure éternelle.

LES CHOEURS.

Venez, reine des dieux, venez.

SANGARIDE.

La terre sous vos pas va devenir plus belle
Que le séjour des dieux que vous abandonnez.

LES CHOEURS.

Venez, favorable Cybele.

ATYS ET SANGARIDE.

Venez voir les autels qui vous sont destinés.

ATYS, SANGARIDE, IDAS, DORIS, ET LES CHOEURS.

Ecoutez un peuple fidele
Qui vous appelle.
Venez, reine des dieux, venez;
Venez, favorable Cybele.

SCENE VIII.

(La déesse Cybele paroît, et les Phrygiens et les Phrygiennes lui témoignent leur joie et leur respect.)

CYBELE.

Venez tous dans mon temple, et que chacun révere
Le sacrificateur dont je vais faire choix;
Je m'expliquerai par sa voix:
Les vœux qu'il m'offrira seront sûrs de me plaire.
Je reçois vos respects, j'aime à voir les honneurs
Dont vous me présentez un éclatant hommage;
Mais l'hommage des cœurs
Est ce que j'aime davantage.
Vous devez vous animer
D'une ardeur nouvelle;
S'il faut honorer Cybele,
Il faut encor plus l'aimer.

(Cybele va se rendre dans son temple; tous les Phrygiens s'empressent d'y aller, et répetent les quatre derniers vers que la déesse a prononcés.)

LES CHOEURS.

Nous devons nous animer
D'une ardeur nouvelle;
S'il faut honorer Cybele,
Il faut encor plus l'aimer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre change, et représente le temple de Cybele.

SCENE PREMIERE.

CÉLÉNUS, ATYS, SUIVANTS DE CÉLÉNUS.

CÉLÉNUS.

Cybele est dans ces lieux; ne suivez point mes pas:
Sortez... Toi, ne me quitte pas,
Atys; il faut attendre ici que la déesse
Nomme un grand-sacrificateur.

ATYS.

Son choix sera pour vous, seigneur. Quelle tristesse
Semble avoir surpris votre cœur?

CÉLÉNUS.

Les rois les plus puissants connoissent l'importance
D'un si glorieux choix;
Qui pourra l'obtenir étendra sa puissance
Par-tout où de Cybele on révere les lois.

ATYS.

Elle honore aujourd'hui ces lieux de sa présence;
C'est pour vous préférer aux plus puissants des rois.

CÉLÉNUS.

Mais quand j'ai vu tantôt la beauté qui m'enchante,
N'as-tu point remarqué comme elle étoit tremblante?

ATYS.

A nos jeux, à nos chants j'étois trop appliqué;

Hors la fête, seigneur, je n'ai rien remarqué.

CÉLÉNUS.

Son trouble m'a surpris: elle t'ouvre son ame;
N'y découvres-tu point quelque secrette flamme,
Quelque rival caché?

ATYS.

Seigneur, que dites-vous?

CÉLÉNUS.

Le seul nom de rival allume mon courroux.
J'ai bien peur que le ciel n'ait pu voir sans envie
Le bonheur de ma vie;
Et si j'étois aimé, mon sort seroit trop doux.
Ne t'étonne point tant de voir la jalousie
Dont mon ame est saisie:
On ne peut bien aimer sans être un peu jaloux.

ATYS.

Seigneur, soyez content, que rien ne vous alarme:
L'hymen va vous donner la beauté qui vous charme;
Vous serez son heureux époux.

CÉLÉNUS.

Tu peux me rassurer, Atys, je te veux croire;
C'est son cœur que je veux avoir:
Dis-moi s'il est en mon pouvoir?

ATYS.

Son cœur suit avec soin le devoir et la gloire,
Et vous avez pour vous la gloire et le devoir.

CÉLÉNUS.

Ne me déguise point ce que tu peux connoître.
Si j'ai ce que j'aime en ce jour,
L'hymen seul m'en rend-il le maître?
La gloire et le devoir auront tout fait peut-être,
Et ne laissent pour moi rien à faire à l'amour.

ATYS.

Vous aimez d'un amour trop délicat, trop tendre.

CÉLÉNUS.

L'indifférent Atys ne le sauroit comprendre.

ATYS.

Qu'un indifférent est heureux !
Il jouit d'un destin paisible.
Le ciel fait un présent bien cher, bien dangereux,
Lorsqu'il donne un cœur trop sensible.

CÉLÉNUS.

Quand on aime bien tendrement,
On ne cesse jamais de souffrir et de craindre :
Dans le bonheur le plus charmant,
On est ingénieux à se faire un tourment,
Et l'on prend plaisir à se plaindre.
Va, songe à mon hymen, et vois si tout est prêt :
Laisse-moi seul ici, la déesse paroît.

(Atys sort.)

SCENE II.

CYBELE, CÉLÉNUS, MELISSE,
TROUPE DE PRÊTRESSES DE CYBELE.

CYBELE.

Je veux joindre en ces lieux la gloire et l'abondance :
D'un sacrificateur je veux faire le choix ;
Et le roi de Phrygie auroit la préférence,
Si je voulois choisir entre les plus grands rois.
Le puissant dieu des flots vous donna la naissance :
Un peuple renommé s'est mis sous votre loi ;
Vous avez, sans mes soins, d'ailleurs trop de puissance :
Je veux faire un bonheur qui ne soit dû qu'à moi.
Vous estimez Atys, et c'est avec justice ;
Je prétends que mon choix à vos vœux soit propice :
C'est Atys que je veux choisir.

CÉLÉNUS.

J'aime Atys, et je vois sa gloire avec plaisir.
Je suis roi, Neptune est mon pere ;

J'épouse une beauté qui va combler mes vœux :
Le souhait qui me reste à faire,
C'est de voir mon ami parfaitement heureux.

CYBELE.

Il m'est doux que mon choix à vos desirs réponde :
Une grande divinité
Doit faire sa félicité
Du bien de tout le monde ;
Mais sur-tout le bonheur d'un roi chéri des cieux
Fait le plus doux plaisir des dieux.

CÉLÉNUS.

Le sang approche Atys de la nymphe que j'aime ;
Son mérite l'égale aux rois :
Il soutiendra mieux que moi-même
La majesté suprême
De vos divines lois.
Rien ne pourra troubler son zele ;
Son cœur s'est conservé libre jusqu'à ce jour :
Il faut tout un cœur pour Cybele ;
A peine tout le mien peut suffire à l'amour.

CYBELE.

Portez à votre ami la premiere nouvelle
De l'honneur éclatant où ma faveur l'appelle.

(Célénus sort.)

SCENE III.

CYBELE, MÉLISSE.

CYBELE.

Tu t'étonnes, Mélisse, et mon choix te surprend !

MÉLISSE.

Atys vous doit beaucoup, et son bonheur est grand.

CYBELE.

J'ai fait encor pour lui plus que tu ne peux croire.

MÉLISSE.

Est-il pour un mortel un rang plus glorieux?

CYBELE.

Tu ne vois que sa moindre gloire.
Ce mortel dans mon cœur est au-dessus des dieux.
Ce fut au jour fatal de ma derniere fête,
Que de l'aimable Atys je devins la conquête.
Je partis à regret pour retourner aux cieux;
Tout m'y parut changé, rien ne plut à mes yeux.
Je sens un plaisir extrême
A revenir dans ces lieux:
Où peut-on être jamais mieux
Qu'aux lieux où l'on voit ce qu'on aime?

MÉLISSE.

Tous les dieux ont aimé; Cybele aime à son tour:
Vous méprisiez trop l'Amour;
Son nom vous sembloit étrange:
A la fin il vient un jour
Où l'Amour se venge.

CYBELE.

J'ai cru me faire un cœur maître de tout son sort,
Un cœur toujours exempt de trouble et de tendresse.

MÉLISSE.

Vous braviez à tort
L'Amour, qui vous blesse;
Le cœur le plus fort
A des moments de foiblesse.
Mais vous pouviez aimer et descendre moins bas.

CYBELE.

Non; trop d'égalité rend l'amour sans appas.
Quel plus haut rang ai-je à prétendre,
Et de quoi mon pouvoir ne vient-il point à bout?
Lorsqu'on est au-dessus de tout,
On se fait, pour aimer, un plaisir de descendre.
Je laisse aux dieux les biens dans le ciel préparés;
Pour Atys, pour son cœur je quitte tout sans peine;

S'il m'oblige à descendre, un doux penchant m'entraîne.
Les cœurs que le destin a le plus séparés
Sont ceux qu'Amour unit d'une plus forte chaîne.
Fais venir le Sommeil; que lui-même en ce jour
Prenne soin ici de conduire
Les Songes qui lui font la cour.
Atys ne sait point mon amour;
Par un moyen nouveau je prétends l'en instruire.
(Mélisse va exécuter les ordres de Cybele.)
Que les plus doux zéphyrs, que les peuples divers
Qui des deux bouts de l'univers
Sont venus me montrer leur zele
Célebrent la gloire immortelle
Du sacrificateur dont Cybele a fait choix.
Atys doit dispenser mes lois;
Honorez le choix de Cybele.

SCENE IV.

ATYS, CYBELE.

(les Zéphyrs paroissent dans une gloire élevée et brillante. Les peuples différents qui sont venus à la fête de Cybele entrent dans le temple, et tous ensemble s'efforcent d'honorer Atys, et le reconnoissent pour le grand-sacrificateur de Cybele.)

CHOEUR DES PEUPLES ET DES ZÉPHYRS.
Célébrons la gloire immortelle
Du sacrificateur dont Cybele a fait choix
Atys doit dispenser ses lois;
Honorons le choix de Cybele.
(à Atys.)
Que devant vous tout s'abaisse et tout tremble;
Vivez heureux, vos jours sont notre espoir:

Rien n'est si beau que de voir joints ensemble
Un grand mérite avec un grand pouvoir.
Que l'on bénisse
Le ciel propice
Qui dans vos mains
Met le sort des humains.

ATYS.

Indigne que je suis des honneurs qu'on m'adresse,
Je dois les recevoir au nom de la déesse.
J'ose, puisqu'il lui plaît, lui présenter vos voeux;
Pour le prix de votre zele,
Que la puissante Cybele
Vous rende à jamais heureux.

CHOEUR DES PEUPLES ET DES ZÉPHYRS.

Que la puissante Cybele
Nous rende à jamais heureux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre change, et représente le palais du Grand-Sacrificateur de Cybele.

SCENE PREMIERE.

ATYS.

Que servent les faveurs que nous fait la Fortune,
Quand l'Amour nous rend malheureux?
Je perds l'unique bien qui peut combler mes vœux,
Et tout autre bien m'importune.
Que servent les faveurs que nous fait la Fortune,
Quand l'Amour nous rend malheureux?

SCENE II.

ATYS, IDAS, DORIS.

IDAS.

Peut-on ici parler sans feindre?

ATYS.

Je commande en ces lieux, vous n'y devez rien craindre.

DORIS.

Mon frere est votre ami.

IDAS.

Fiez-vous à ma sœur.

ATYS.

Vous devez avec moi partager mon bonheur.

IDAS ET DORIS.

Nous venons partager vos mortelles alarmes ;
Sangaride, les yeux en larmes,
Nous vient d'ouvrir son cœur.

ATYS.

L'heure approche où l'Hymen voudra qu'elle se livre
Au pouvoir d'un heureux époux.

IDAS ET DORIS.

Elle ne peut vivre
Pour un autre que pour vous.

ATYS.

Qui peut la dégager du devoir qui la presse?

IDAS ET DORIS.

Elle veut elle-même, aux pieds de la déesse,
Déclarer hautement vos secrettes amours.

ATYS.

Cybele pour moi s'intéresse ;
J'ose tout espérer de son divin secours...
Mais quoi! trahir le roi! tromper son espérance!
De tant de biens reçus est-ce la récompense?

IDAS ET DORIS.

Dans l'empire amoureux
Le devoir n'a point de puissance ;
L'Amour dispense
Les rivaux d'être généreux :
Il faut souvent, pour devenir heureux,
Qu'il en coûte un peu d'innocence.

ATYS.

Je souhaite, je crains, je veux, je me repens.

IDAS ET DORIS.

Verrez-vous un rival heureux à vos dépens?

ATYS.

Je ne puis me résoudre à cette violence.

ATYS, IDAS, ET DORIS.

En vain un cœur, incertain de son choix,
Met en balance mille fois
L'amour et la reconnoissance;
L'amour toujours emporte la balance.

ATYS.

Le plus juste parti cède enfin au plus fort.
Allez, prenez soin de mon sort:
Que Sangaride ici se rende en diligence.

(Idas et Doris sortent.)

SCENE III.

ATYS.

Nous pouvons nous flatter de l'espoir le plus doux;
Cybele et l'Amour sont pour nous.
Mais du devoir trahi j'entends la voix pressante
Qui m'accuse et qui m'épouvante.
Laisse mon cœur en paix, impuissante vertu:
N'ai-je point assés combattu?
Quand l'Amour, malgré toi, me contraint à me rendre,
Que me demandes-tu?
Puisque tu ne peux me défendre,
Que me sert-il d'entendre
Les vains reproches que tu fais?
Impuissante vertu, laisse mon cœur en paix...
Mais le sommeil vient me surprendre;
Je combats vainement sa charmante douceur:
Il faut laisser suspendre
Les troubles de mon cœur.

(Atys s'endort.)

SCENE IV.

(*Le théâtre change, et représente un antre entouré de pavots et de ruisseaux, où le dieu du Sommeil se vient rendre, accompagné des Songes agréables et funestes.*)

ATYS, *dormant*; LE SOMMEIL, MORPHÉE, PHOBÉTOR, PHANTASE, LES SONGES AGRÉABLES, LES SONGES FUNESTES.

LE SOMMEIL.

Dormons, dormons tous:
Ah! que le repos est doux!

MORPHÉE.

Régnez, divin Sommeil, régnez sur tout le monde:
Répandez vos pavots les plus assoupissants;
Calmez les soins, charmez les sens;
Retenez tous les cœurs dans une paix profonde.

PHOBÉTOR.

Ne vous faites pas violence;
Coulez, murmurez, clairs ruisseaux:
Il n'est permis qu'au bruit des eaux
De troubler la douceur d'un si charmant silence.

LE SOMMEIL, MORPHÉE, PHOBÉTOR, ET PHANTASE.

Dormons, dormons tous:
Ah! que le repos est doux!

(*Les Songes agréables approchent d'Atys, et par leurs chants et par leurs danses lui font connoître l'amour de Cybele, et le bonheur qu'il en doit espérer.*)

MORPHÉE.

Ecoute, écoute, Atys, la gloire qui t'appelle;
Sois sensible à l'honneur d'être aimé de Cybele;
Jouis, heureux Atys, de ta félicité.

MORPHÉE, PHOBÉTOR, ET PHANTASE.

Mais souviens-toi que la beauté,
Quand elle est immortelle,
Demande la fidélité
D'une amour éternelle.

PHANTASE.

Que l'amour a d'attraits
Lorsqu'il commence
A faire sentir sa puissance!
Que l'amour a d'attraits
Lorsqu'il commence
Pour ne finir jamais!
Trop heureux un amant
Qu'Amour exempte
Des peines d'une longue attente!
Trop heureux un amant
Qu'Amour exempte
De crainte et de tourment!

PHOBÉTOR.

Goûte en paix chaque jour une douceur nouvelle;
Partage l'heureux sort d'une divinité:
Ne vante plus la liberté;
Il n'en est point du prix d'une chaîne si belle.

MORPHÉE, PHOBÉTOR, ET PHANTASE.

Mais souviens-toi que la beauté, etc.

PHANTASE.

Que l'Amour a d'attraits, etc.

(les Songes funestes s'approchent d'Atys, et le menacent de la vengeance de Cybele, s'il méprise son amour, et s'il ne l'aime pas avec fidélité.)

UN SONGE FUNESTE.

Garde-toi d'offenser un amour glorieux:
C'est pour toi que Cybele abandonne les cieux:
Ne trahis point son espérance.
Il n'est point pour les dieux de mépris innocent;

Ils sont jaloux des cœurs, ils aiment la vengeance:
Il est dangereux qu'on offense
Un amour tout-puissant.

CHOEUR DE SONGES FUNESTES.

L'amour qu'on outrage
Se transforme en rage,
Et ne pardonne pas
Aux plus charmants appas.
Si tu n'aimes point Cybele
D'un amour fidele,
Malheureux! que tu souffriras!
Tu périras.
Crains une vengeance cruelle;
Tremble, crains un affreux trépas.

(Atys, épouvanté par les Songes funestes, se réveille en sursaut; le Sommeil et les Songes disparoissent avec l'antre où ils étoient, et Atys se retrouve dans le même palais où il s'étoit endormi.)

SCENE V.

ATYS, CYBELE, MÉLISSE.

ATYS.

Venez à mon secours, ô dieux! ô justes dieux!

CYBELE.

Atys, ne craignez rien; Cybele est en ces lieux.

ATYS.

Pardonnez au désordre où mon cœur s'abandonne:
C'est un songe...

CYBELE.

Parlez, quel songe vous étonne?
Expliquez-moi votre embarras.

ATYS.

Les songes sont trompeurs, et je ne les crois pas:

Les plaisirs et les peines
Dont en dormant on est séduit
Sont des chimeres vaines
Que le réveil détruit.

CYBELE.

Ne méprisez pas tant les songes,
L'Amour peut emprunter leur voix;
S'ils font souvent des mensonges,
Ils disent vrai quelquefois.
Ils parloient par mon ordre, et vous les devez croire.

ATYS.

O ciel!

CYBELE.

N'en doutez point, connoissez votre gloire;
Répondez avec liberté:
Je vous demande un cœur qui dépend de lui-même.

ATYS.

Une grande divinité
Doit s'assurer toujours de mon respect extrême.

CYBELE.

Les dieux, dans leur grandeur suprême,
Reçoivent tant d'honneurs, qu'ils en sont rebutés:
Ils se lassent souvent d'être trop respectés;
Ils sont plus contents qu'on les aime.

ATYS.

Je sais trop ce que je vous doi,
Pour manquer de reconnoissance.

SCENE VI.

CYBELE, ATYS, SANGARIDE, MÉLISSE.

SANGARIDE, se jetant aux pieds de Cybele.
J'ai recours à votre puissance,

Reine des dieux, protégez-moi;
L'intérêt d'Atys vous en presse...

ATYS.

Je parlerai pour vous, que votre crainte cesse.

SANGARIDE.

Tous deux unis des plus beaux nœuds...

ATYS.

Le sang et l'amitié nous unissent tous deux;
Que votre secours la délivre
Des lois d'un hymen rigoureux:
Ce sont les plus doux de ses vœux,
De pouvoir à jamais vous aimer et vous suivre.

CYBELE.

Les dieux sont les protecteurs
De la liberté des cœurs.
Allez, ne craignez point le roi ni sa colere;
J'aurai soin d'appaiser
Le fleuve Sangar votre pere.
Atys veut vous favoriser;
Cybele en sa faveur ne peut rien refuser.

ATYS.

Ah! c'en est trop...

CYBELE.

Non, non; il n'est pas nécessaire
Que vous cachiez votre bonheur;
Je ne prétends point faire
Un vain mystere
D'un amour qui vous fait honneur.
Ce n'est point à Cybele à craindre d'en trop dire.
Il est vrai, j'aime Atys; pour lui j'ai tout quitté:
Sans lui je ne veux plus de grandeur ni d'empire;
Pour ma félicité,
Son cœur seul peut suffire.
(à Sangaride.)
Allez; Atys lui-même ira vous garantir
De la fatale violence

Où vous ne pouvez consentir.

(Sangaride se retire.)

CYBELE, à Atys.

Laissez-nous, attendez mes ordres pour partir:
Je prétends vous armer de ma toute-puissance.

(Atys sort.)

SCENE VII.

CYBELE, MÉLISSE.

CYBELE.

Qu'Atys dans ses respects mêle d'indifférence!
L'ingrat Atys ne m'aime pas:
L'amour veut de l'amour, tout autre prix l'offense;
Et souvent le respect et la reconnoissance
Sont l'excuse des cœurs ingrats.

MÉLISSE.

Ce n'est pas un si grand crime
De ne s'exprimer pas bien;
Un cœur qui n'aima jamais rien
Sait peu comment l'amour s'exprime.

CYBELE.

Sangaride est aimable, Atys peut tout charmer;
Ils témoignent trop s'estimer,
Et de simples parents sont moins d'intelligence:
Ils se sont aimés dès l'enfance;
Ils pourroient enfin trop s'aimer.
Je crains une amitié que tant d'ardeur anime.
Rien n'est si trompeur que l'estime:
C'est un nom supposé
Qu'on donne quelquefois à l'amour déguisé.
Je prétends m'éclaircir; leur feinte sera vaine.

MÉLISSE.

Quels secrets par les dieux ne sont point pénétrés!

Deux cœurs à feindre préparés
Ont beau cacher leur chaîne;
On abuse avec peine
Les dieux par l'Amour éclairés.

CYBELE.

Va, Mélisse; donne ordre à l'aimable Zéphire
D'accomplir promptement tout ce qu'Atys desire.

(Mélisse sort.)

SCENE VIII.

CYBELE.

Espoir si cher et si doux,
Ah! pourquoi me trompez-vous?
Des suprêmes grandeurs vous m'avez fait descendre;
Mille cœurs m'adoroient, je les néglige tous:
Je n'en demande qu'un, il a peine à se rendre.
Je ne sens que chagrins et que soupçons jaloux:
Est-ce le sort charmant que je devois attendre?
Espoir si cher et si doux,
Ah! pourquoi me trompez-vous?
Hélas! par tant d'attraits falloit-il me surprendre?
Heureuse si toujours j'avois pu me défendre!
L'Amour qui me flattoit me cachoit son courroux.
C'est donc pour me frapper des plus funestes coups,
Que le cruel Amour m'a fait un cœur si tendre!
Espoir si cher et si doux,
Ah! pourquoi me trompez-vous?

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre change, et représente le palais du Fleuve Sangar.

SCENE PREMIERE.

SANGARIDE, DORIS, IDAS.

DORIS.

Quoi! vous pleurez!

IDAS.

D'où vient votre peine mortelle?

DORIS.

N'osez-vous découvrir votre amour à Cybele?

SANGARIDE.

Hélas!

DORIS ET IDAS.

Qui peut encor redoubler vos ennuis?

SANGARIDE.

Hélas! j'aime... hélas! j'aime...

DORIS ET IDAS.

Achevez.

SANGARIDE.

Je ne puis.

DORIS ET IDAS.

L'amour n'est guere heureux lorsqu'il est trop timide.

SANGARIDE.

Hélas ! j'aime un perfide
Qui trahit mon amour.
La déesse aime Atys : il change en moins d'un jour.
Atys, comblé d'honneurs, n'aime plus Sangaride.
Hélas ! j'aime un perfide
Qui trahit mon amour.

DORIS ET IDAS.

Il nous montroit tantôt un peu d'incertitude ;
Mais qui l'eût soupçonné de tant d'ingratitude ?

SANGARIDE.

J'embarrassois Atys ; je l'ai vu se troubler :
Je croyois devoir révéler
Notre amour à Cybele ;
Mais l'ingrat, l'infidele
M'empêchoit toujours de parler.

DORIS ET IDAS.

Peut-on changer sitôt quand l'amour est extrême ?
Gardez-vous, gardez-vous
De trop croire un transport jaloux.

SANGARIDE.

Cybele hautement déclare qu'elle l'aime,
Et l'ingrat n'a trouvé cet honneur que trop doux :
Il change en un moment, je veux changer de même.
J'accepterai sans peine un glorieux époux :
Je ne veux plus aimer que la grandeur suprême.

DORIS ET IDAS.

Peut-on changer sitôt quand l'amour est extrême ?
Gardez-vous, gardez-vous
De trop croire un transport jaloux.

SANGARIDE.

Trop heureux un cœur qui peut croire
Un dépit qui sert à sa gloire.
Revenez, ma raison, revenez pour jamais ;
Joignez-vous au dépit pour étouffer ma flamme :
-arez, s'il se peut, les maux qu'Amour m'a faits ;

Venez rétablir dans mon ame
Les douceurs d'une heureuse paix.
Revenez, ma raison, revenez pour jamais.

IDAS ET DORIS.

Une infidélité cruelle
N'efface point tous les appas
D'un infidele,
Et la raison ne revient pas
Sitôt qu'on la rappelle.

SANGARIDE.

Apres cette trahison,
Si la raison ne m'éclaire,
Le dépit et ma colere
Me tiendront lieu de raison.

SANGARIDE, DORIS, ET IDAS.

Qu'une premiere flamme est belle!
Qu'on a peine à s'en dégager!
Que l'on doit plaindre un cœur fidele,
Lorsqu'il est forcé de changer!

SCENE II.

CELENUS, SANGARIDE, IDAS, DORIS, SUIVANTS DE CÉLENUS.

CÉLÉNUS.

Belle nymphe, l'Hymen va suivre mon envie;
L'Amour avec moi vous convie
A venir vous placer sur un trône éclatant:
J'approche avec transport du favorable instant
D'où dépend la douceur du reste de ma vie.
Mais, malgré les appas du bonheur qui m'attend,
Malgré tous les transports de mon ame amoureuse,
Si je ne puis vous rendre heureuse,
Je ne serai jamais content.

Je fais mon bonheur de vous plaire ;
J'attache à votre cœur mes desirs les plus doux.

SANGARIDE.

Seigneur, j'obéirai ; je dépends de mon pere,
Et mon pere aujourd'hui veut que je sois à vous.

CÉLÉNUS.

Regardez mon amour plutôt que ma couronne.

SANGARIDE.

Ce n'est point la grandeur qui me peut éblouir.

CÉLÉNUS.

Ne sauriez-vous m'aimer sans que l'on vous l'ordonne ?

SANGARIDE.

Seigneur, contentez-vous que je sache obéir ;
En l'état où je suis, c'est ce que je puis dire...
(Sangaride aperçoit Atys.)

SCENE III.

ATYS, CELENUS, SANGARIDE, DORIS, IDAS, SUIVANTS DE CÉLÉNUS.

CÉLÉNUS.

Votre cœur se trouble, il soupire ?

SANGARIDE.

Expliquez en votre faveur
Tout ce que vous voyez de trouble dans mon cœur.

CÉLÉNUS.

Rien ne m'alarme plus, Atys, ma crainte est vaine.
Mon amour touche enfin le cœur de la beauté
Dont je suis enchanté.
Toi qui fus témoin de ma peine,
Cher Atys, sois témoin de ma félicité.
Peut-on la concevoir ? Non, il faut que l'on aime
Pour juger des douceurs de mon bonheur extrême...!

Mais, près de voir combler mes vœux,
Que les moments sont longs pour mon cœur amoureux!
Vos parents tardent trop; je veux aller moi-même
Les presser de me rendre heureux.
(Célénus et sa suite, Doris et Idas sortent.)

SCENE IV.

ATYS, SANGARIDE.

ATYS.
Qu'il sait peu son malheur! et qu'il est déplorable!
Son amour méritoit un sort plus favorable:
J'ai pitié de l'erreur dont son cœur s'est flatté.

SANGARIDE.
Epargnez-vous le soin d'être si pitoyable;
Son amour obtiendra ce qu'il a mérité.

ATYS.
Dieux! qu'est-ce que j'entends?

SANGARIDE.
Qu'il faut que je me venge;
Que j'aime enfin le roi, qu'il sera mon époux.

ATYS.
Sangaride! eh! d'où vient ce changement étrange?

SANGARIDE.
N'est-ce pas vous, ingrat! qui voulez que je change?

ATYS.
Moi!

SANGARIDE.
Quelle trahison!

ATYS.
Quel funeste courroux!

ATYS ET SANGARIDE.
Pourquoi m'abandonner pour une amour nouvelle?

Ce n'est pas moi qui romps une chaine si belle.

ATYS.

Beauté trop cruelle, c'est vous !

SANGARIDE.

Amant infidele, c'est vous !

ATYS.

Ah ! c'est vous, beauté trop cruelle !

SANGARIDE.

Ah ! c'est vous, amant infidele !

ATYS.

Beauté trop cruelle, c'est vous

SANGARIDE.

Amant infidele, c'est vous

ATYS ET SANGARIDE.

Qui rompez des liens si doux !

SANGARIDE.

Vous m'avez immolée à l'amour de Cybele.

ATYS.

Il est vrai qu'à ses yeux, par un secret effroi,
J'ai voulu de nos cœurs cacher l'intelligence ;
Mais ce n'est que pour vous que j'ai craint sa vengeance,
Et je ne la crains pas pour moi.
Cybele m'aime en vain, et c'est vous que j'adore.

SANGARIDE.

Après votre infidélité,
Auriez-vous bien la cruauté
De vouloir me tromper encore ?

ATYS.

Moi, vous trahir ! vous le pensez
Ingrate ! que vous m'offensez !
Eh bien ! il ne faut plus rien taire ;
Je vais de la déesse attirer la colere,
M'offrir à sa fureur, puisque vous m'y forcez...

SANGARIDE.

Ah ! demeurez, Atys ; mes soupçons sont passés :

Pour le croire sans peine.

ATYS.

Je jure.

SANGARIDE.

Je promets.

ATYS ET SANGARIDE.

De ne changer jamais.

SANGARIDE.

Quel tourment de cacher une si belle flamme !

ATYS.

Redoublons-en l'ardeur dans le fond de notre ame.

ATYS ET SANGARIDE.

Aimons en secret, aimons-nous ;
Aimons plus que jamais, en dépit des jaloux.

SANGARIDE.

Mon pere vient ici.

ATYS.

Que rien ne vous étonne ;
Servons-nous du pouvoir que Cybele me donne :
Je vais préparer les Zéphyrs
A suivre nos desirs.

(il sort.)

SCENE V.

SANGARIDE, CELENUS, LE DIEU DU FLEUVE SANGAR; TROUPE DE DIEUX DE FLEUVES, DE RUISSEAUX, ET DE DIVINITÉS DE FONTAINES.

LE DIEU DU FLEUVE SANGAR.

O vous qui prenez part au bien de ma famille,
Vous, vénérables dieux des fleuves les plus grands,
Mes fideles amis et mes plus chers parents,
Voyez quel est l'époux que je donne à ma fille :
J'ai pris soin de choisir entre les plus grands rois.

CHOEUR DE DIEUX DE FLEUVES.

Nous approuvons votre choix.

LE DIEU DU FLEUVE SANGAR.

Il a Neptune pour son pere ;
Les Phrygiens suivent ses lois :
J'ai cru ne pouvoir faire
Un choix plus digne de vous plaire.

CHOEUR DE DIEUX DE FLEUVES.

Tous, d'une commune voix,
Nous approuvons votre choix.

LE DIEU DU FLEUVE SANGAR.

Que l'on chante, que l'on danse ;
Rions tous, lorsqu'il le faut :
Ce n'est jamais trop tôt
Que le plaisir commence.
On trouve bientôt la fin
Des jours de réjouissance ;
On a beau chasser le chagrin,
Il revient plutôt qu'on ne pense.

LE DIEU DU FLEUVE SANGAR ET LE CHOEUR.

Que l'on chante, que l'on danse ;
Rions tous, lorsqu'il le faut ;
Ce n'est jamais trop tôt
Que le plaisir commence.
Que l'on chante, que l'on danse ;
Rions tous, lorsqu'il le faut.

DIEUX DE FLEUVES, DIVINITÉS DE FONTAINES ET DE RUISSEAUX, chantant et dansant ensemble.

La beauté la plus sévere
Prend pitié d'un long tourment,
Et l'amant qui persévere
Devient un heureux amant.
Tout est doux et rien ne coûte
Pour un cœur qu'on veut toucher ;
L'onde se fait une route,
En s'efforçant d'en chercher :

L'eau qui tombe goutte à goutte
Perce le plus dur rocher.

L'Hymen seul ne sauroit plaire,
Il a beau flatter nos vœux;
L'Amour seul a droit de faire
Les plus doux de tous les nœuds.
Il est fier, il est rebelle;
Mais il charme tel qu'il est:
L'Hymen vient quand on l'appelle;
L'Amour vient quand il lui plaît.

Il n'est point de résistance
Dont le temps ne vienne à bout,
Et l'effort de la constance
A la fin doit vaincre tout.
Tout est doux et rien ne coûte
Pour un cœur qu'on veut toucher;
L'onde se fait une route,
En s'efforçant d'en chercher:
L'eau qui tombe goutte à goutte
Perce le plus dur rocher.

L'Amour trouble tout le monde;
C'est la source de nos pleurs;
C'est un feu brûlant dans l'onde;
C'est l'écueil des plus grands cœurs.
Il est fier, il est rebelle;
Mais il charme tel qu'il est:
L'Hymen vient quand on l'appelle;
L'Amour vient quand il lui plaît.

UN DIEU DE FLEUVE ET UNE DIVINITÉ DE FONTAINE dansent et chantent ensemble.

D'une constance extrême
Un ruisseau suit son cours;
Il en sera de même

Du choix de mes amours,
Et du moment que j'aime,
C'est pour aimer toujours.
Jamais un cœur volage
Ne trouve un heureux sort :
Il n'a point l'avantage
D'être long-temps au port ;
Il cherche encor l'orage
Au moment qu'il en sort.

CHOEUR DE DIEUX DE FLEUVES ET DE DIVINITÉS DE FONTAINES.

Un grand calme est trop fâcheux ;
Nous aimons mieux la tourmente.
Que sert un cœur qui s'exempte
De tous les soins amoureux ?
A quoi sert une eau dormante ?
Un grand calme est trop fâcheux ;
Nous aimons mieux la tourmente.

SCENE VI.

ATYS, SANGARIDE, CELENUS, TROUPE DE ZÉPHYRS, LE DIEU DU FLEUVE SANGAR ; TROUPE DE DIEUX DE FLEUVES, DE RUISSEAUX, ET DE DIVINITÉS DE FONTAINES.

CHOEUR DE DIEUX DE FLEUVES ET DE FONTAINES.

Venez former des nœuds charmants,
Atys, venez unir ces bienheureux amants.

ATYS.

Cet hymen déplaît à Cybele ;
Elle défend de l'achever :
Sangaride est un bien qu'il faut lui réserver,
Et que je demande pour elle.

LE CHOEUR.

Ah! quelle loi cruelle!

CÉLÉNUS.

Atys peut s'engager lui-même à me trahir!
Atys contre moi s'intéresse!

ATYS.

Seigneur, je suis à la déesse;
Dès qu'elle a commandé, je ne puis qu'obéir.

LE DIEU DU FLEUVE SANGAR.

Pourquoi faut-il qu'elle sépare
Deux illustres amants pour qui l'Hymen prépare
Ses liens les plus doux?

LE CHOEUR.

Opposons-nous
A ce dessein barbare.

ATYS.

Apprenez, audacieux,
Qu'il n'est rien qui n'obéisse
Aux souveraines lois de la reine des dieux!
Qu'on nous enleve de ces lieux:
Zéphyrs, que sans tarder mon ordre s'accomplisse.
(Les Zéphyrs enlevent Atys et Sangaride.)

LE CHOEUR.

Quelle injustice!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre change, et représente des jardins agréables.

SCENE PREMIERE.

CELENUS, CYBELE, MELISSE.

CÉLÉNUS.

Vous m'ôtez Sangaride, inhumaine Cybele !
Est-ce le prix du zele
Que j'ai fait avec soin éclater à vos yeux ?
Préparez-vous ainsi la douceur éternelle
Dont vous devez combler ces lieux ?
Est-ce ainsi que les rois sont protégés des dieux ?
Divinité cruelle,
Descendez-vous des cieux
Pour troubler un amour fidele,
Et pour venir m'ôter ce que j'aime le mieux ?

CYBELE.

J'aimois Atys ; l'Amour a fait mon injustice ;
Il a pris soin de mon supplice ;
Et, si vous êtes outragé,
Bientôt vous serez trop vengé.
Atys adore Sangaride.

CÉLÉNUS.

Atys l'adore ! ah ! le perfide !

CYBELE.

L'ingrat vous trahissoit et vouloit me trahir ;

Il s'est trompé lui-même en croyant m'éblouir.
Les Zéphyrs l'ont laissé seul avec ce qu'il aime
Dans ces aimables lieux;
Je m'y suis cachée à leurs yeux :
J'y viens d'être témoin de leur amour extrême.

CÉLÉNUS.

O ciel ! Atys plairoit aux yeux qui m'ont charmé !

CYBELE.

Eh ! pouvez-vous douter qu'Atys ne soit aimé ?
Non, non, jamais amour n'eut tant de violence :
Ils ont juré cent fois de s'aimer malgré nous,
Et de braver notre vengeance ;
Ils nous ont appelés cruels, tyrans, jaloux :
Enfin, leurs cœurs d'intelligence,
Tous deux... ah ! je frémis au moment que j'y pense... !
Tous deux s'abandonnoient à des transports si doux,
Que je n'ai pu garder plus long-temps le silence,
Ni retenir l'éclat de mon juste courroux.

CÉLÉNUS.

La mort est pour leur crime une peine légere.

CYBELE.

Mon cœur à les punir est assez engagé :
Je vous l'ai déja dit, croyez-en ma colere,
Bientôt vous serez trop vengé.

SCENE II.

ATYS, SANGARIDE, CYBELE, CELENUS, MELISSE, TROUPE DE PRÊTRESSES DE CYBELE.

CYBELE ET CÉLÉNUS.

Venez vous livrer au supplice.

ATYS ET SANGARIDE.

Quoi ! la terre et le ciel contre nous sont armés !
Souffrirez-vous qu'on nous punisse ?

CYBELE ET CÉLÉNUS.

Oubliez-vous votre injustice?

ATYS ET SANGARIDE.

Ne vous souvient-il plus de nous avoir aimés?

CYBELE ET CÉLÉNUS.

Vous changez mon amour en haine légitime.

ATYS ET SANGARIDE.

Pouvez-vous condamner
L'amour qui nous anime?
Si c'est un crime,
Quel crime est plus à pardonner?

CYBELE ET CÉLÉNUS.

Perfide! deviez-vous me taire
Que c'étoit vainement que je voulois vous plaire?

ATYS ET SANGARIDE.

Ne pouvant suivre vos desirs,
Nous croyions ne pouvoir mieux faire
Que de vous épargner de mortels déplaisirs.

CYBELE.

D'un supplice cruel craignez l'horreur extrême.

CYBELE ET CÉLÉNUS.

Craignez un funeste trépas.

ATYS ET SANGARIDE.

Vengez-vous, s'il le faut; ne me pardonnez pas;
Mais pardonnez à ce que j'aime.

CYBELE ET CÉLÉNUS.

C'est peu de nous trahir, vous nous bravez, ingrats!

ATYS ET SANGARIDE.

Serez-vous sans pitié?

CYBELE ET CÉLÉNUS.

Perdez toute espérance.

ATYS ET SANGARIDE.

L'Amour nous a forcés à vous faire une offense;
Il demande grâce pour nous.

CYBELE ET CÉLÉNUS.

L'Amour en courroux

Demande vengeance.

CYBELE.

Toi qui portes par-tout et la rage et l'horreur,
Cesse de tourmenter les criminelles Ombres :
Viens, cruelle Alecton, sors des royaumes sombres;
Inspire au cœur d'Atys ta barbare fureur.

SCENE III.

ALECTON, ATYS, SANGARIDE, CYBELE, CELENUS, MELISSE, IDAS, DORIS, TROUPE DE PRÊTRESSES DE CYBELE, CHOEUR DE PHRYGIENS.

(Alecton sort des enfers, tenant à la main un flambeau qu'elle secoue sur la tête d'Atys.)

ATYS.

Ciel ! quelle vapeur m'environne !
Tous mes sens sont troublés, je frémis, je frissonne,
Je tremble, et tout-à-coup une infernale ardeur
Vient enflammer mon sang et dévorer mon cœur.
Dieux ! que vois-je ? le ciel s'arme contre la terre !
Quel désordre ! quel bruit ! quels éclats de tonnerre !
Quels abîmes profonds sous mes pas sont ouverts !
Que de fantômes vains sont sortis des enfers !

(à Cybele, qu'il prend pour Sangaride.)

Sangaride, ah ! fuyez la mort que vous prépare
Une divinité barbare :
C'est votre seul péril qui cause ma terreur.

SANGARIDE.

Atys, reconnoissez votre funeste erreur.

ATYS, prenant Sangaride pour un monstre.

Quel monstre vient à nous ! quelle fureur le guide !
Ah ! respecte, cruel, l'aimable Sangaride.

SANGARIDE.

Atys, mon cher Atys !

ATYS.

Quels hurlements affreux !

CÉLÉNUS, à Sangaride.

Fuyez, sauvez-vous de sa rage.

ATYS, tenant à la main le couteau sacré qui sert aux sacrifices.

Il faut combattre : Amour, seconde mon courage !

(Atys court après Sangaride, qui fuit dans un des côtés du théâtre.)

CÉLÉNUS ET LE CHOEUR.

Arrête, arrête, malheureux !

(Célénus court après Atys.)

SANGARIDE, dans un des côtés du théâtre.

Atys !

LE CHOEUR.

O ciel !

SANGARIDE.

Je meurs.

LE CHOEUR.

Atys, Atys lui-même
Fait périr ce qu'il aime !

CÉLÉNUS, revenant sur le théâtre.

Je n'ai pu retenir ses efforts furieux ;
Sangaride expire à vos yeux.

CYBÈLE.

Atys me sacrifie une indigne rivale.
Partagez avec moi la douceur sans égale
Que l'on goûte en vengeant un amour outragé.
Je vous l'avois promis.

CÉLÉNUS.

O promesse fatale !
Sangaride n'est plus, et je suis trop vengé.

(Célénus se retire au côté du théâtre où est Sangaride morte.)

SCENE IV.

ATYS, CYBELE, MELISSE, IDAS, CHOEUR DE PHRYGIENS.

ATYS.

Que je viens d'immoler une grande victime !
Sangaride est sauvée, et c'est par ma valeur.

CYBELE, touchant Atys.

Acheve ma vengeance ; Atys, connois ton crime,
Et reprends ta raison pour sentir ton malheur.

ATYS.

Un calme heureux succede au trouble de mon cœur.
Sangaride, nymphe charmante,
Qu'êtes-vous devenue? où puis-je avoir recours...?
Divinité toute-puissante,
Cybele, ayez pitié de nos tendres amours ;
Rendez-moi Sangaride, épargnez ses beaux jours.

CYBELE, montrant à Atys Sangaride morte.

Tu la peux voir ; regarde.

ATYS.

Ah ! quelle barbarie !
Sangaride a perdu la vie !
Ah ! quelle main cruelle ! ah ! quel cœur inhumain...!

CYBELE.

Les coups dont elle meurt sont de ta propre main.

ATYS.

Moi, j'aurois immolé la beauté qui m'enchante... !
O ciel ! ma main sanglante
Est de ce crime horrible un témoin trop certain !

LE CHOEUR.

Atys lui-même
Fait périr ce qu'il aime.

ATYS.

Quoi! Sangaride est morte! Atys est son bourreau!
Quelle vengeance, ô dieux! quel supplice nouveau!
Quelles horreurs sont comparables
Aux horreurs que je sens?
Dieux cruels! dieux impitoyables!
N'êtes-vous tout-puissants
Que pour faire des misérables?

CYBELE.

Atys, je vous ai trop aimé:
Cet amour, par vous-même en courroux transformé,
Fait voir encor sa violence.
Jugez, ingrat! jugez, en ce funeste jour,
De la grandeur de mon amour
Par la grandeur de ma vengeance.

ATYS.

Barbare! quel amour qui prend soin d'inventer
Les plus horribles maux que la rage peut faire!
Bienheureux qui peut éviter
Le malheur de vous plaire!
O dieux! injustes dieux! que n'êtes-vous mortels!
Faut-il que pour vous seuls vous gardiez la vengeance?
C'est trop, c'est trop souffrir leur cruelle puissance;
Chassons-les d'ici-bas, renversons leurs autels.
Quoi! Sangaride est morte! Atys, Atys lui-même
Fait périr ce qu'il aime!

LE CHOEUR.

Atys, Atys lui-même
Fait périr ce qu'il aime.

CYBELE, *ordonnant d'emporter le corps de Sangaride morte.*
Otez ce triste objet.

ATYS.

Ah! ne m'arrachez pas
Ce qui reste de tant d'appas:
En fussiez-vous jalouse encore,

Il faut que je l'adore
Jusque dans l'horreur du trépas.
(Il suit le corps de Sangaride.)

SCENE V.

CYBELE, MELISSE.

CYBELE.

Je commence à trouver sa peine trop cruelle;
Une tendre pitié rappelle
L'amour que mon courroux croyoit avoir banni.
Ma rivale n'est plus, Atys n'est plus coupable:
Qu'il est aisé d'aimer un criminel aimable,
Après l'avoir puni!
Que son désespoir m'épouvante!
Ses jours sont en péril, et j'en frémis d'effroi:
Je veux d'un soin si cher ne me fier qu'à moi.
Allons... Mais quel spectacle à mes yeux se présente!
C'est Atys mourant que je voi!

SCENE VI.

ATYS, IDAS, CYBELE, MELISSE, PRÊTRESSES DE CYBELE.

IDAS, soutenant Atys.

Il s'est percé le sein, et mes soins pour sa vie
N'ont pu prévenir sa fureur.

CYBELE.

Ah! c'est ma barbarie,
C'est moi qui lui perce le cœur.

ATYS.

Je meurs; l'Amour me guide

Dans la nuit du trépas :
Je vais où sera Sangaride...
Inhumaine ! je vais où vous ne serez pas.

CYBELE.

Atys, il est trop vrai, ma rigueur est extrême ;
Plaignez-vous, je veux tout souffrir :
Pourquoi suis-je immortelle en vous voyant périr ?

ATYS ET CYBELE.

Il est doux de mourir
Avec ce que l'on aime.

CYBELE.

Que mon amour funeste, armé contre moi-même,
Ne peut-il vous venger de toutes mes rigueurs ?

ATYS.

Je suis assez vengé ; vous m'aimez, et je meurs.

CYBELE.

Malgré le Destin implacable,
Qui rend de ton trépas l'arrêt irrévocable,
Atys, sois à jamais l'objet de mes amours ;
Reprends un sort nouveau, deviens un arbre aimable
Que Cybele aimera toujours.

(Atys prend la forme d'un arbre aimé de la déesse Cybele, et que l'on appelle pin.)

Venez, furieux Corybantes,
Venez joindre à mes cris vos clameurs éclatantes ;
Venez, nymphes des eaux ; venez, dieux des forêts,
Par vos plaintes les plus touchantes,
Secondez mes tristes regrets.

SCENE VII.

CYBELE, TROUPE DE NYMPHES DES EAUX, TROUPE DE DIVINITÉS DES BOIS, TROUPE DE CORYBANTES.

CYBELE.

Atys, l'aimable Atys, avec tous ses attraits,
Descend dans la nuit éternelle ;
Mais, malgré la mort cruelle,
L'amour de Cybele
Ne mourra jamais.
Sous une nouvelle figure
Atys est ranimé par mon pouvoir divin :
Célébrez son nouveau destin ;
Pleurez sa funeste aventure.

CHOEUR DES DIVINITÉS DES EAUX ET DES DIVINITÉS DES BOIS.

Célébrons son nouveau destin ;
Pleurons sa funeste aventure.

CYBELE.

Que cet arbre sacré
Soit révéré
De toute la nature ;
Qu'il s'éleve au-dessus des arbres les plus beaux ;
Qu'il soit voisin des cieux, qu'il regne sur les eaux ;
Qu'il ne puisse brûler que d'une flamme pure.
Que cet arbre sacré
Soit révéré
De toute la nature.

(Le chœur répete les trois derniers vers.)

CYBELE.

Que ses rameaux soient toujours verds ;
Que les plus rigoureux hivers
Ne leur fassent jamais d'injure.

Que cet arbre sacré
Soit révéré
De toute la nature.
(Le chœur répete les trois derniers vers.)

CYBELE ET LE CHOEUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

Quelle douleur!

CYBELE ET LE CHOEUR DES CORYBANTES.

Ah! quelle rage!

CYBELE ET LES CHOEURS.

Ah! quel malheur!

CYBELE.

Atys, au printemps de son âge,
Périt comme une fleur
Qu'un soudain orage
Renverse et ravage.

CYBELE ET LE CHOEUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

Quelle douleur!

CYBELE ET LE CHOEUR DES CORYBANTES.

Ah! quelle rage!

CYBELE ET LES CHOEURS.

Ah! quel malheur!

(Les divinités des bois et des eaux, avec les corybantes, honorent le nouvel arbre, et le consacrent à Cybele. Les regrets des divinités des bois et des eaux, et les cris des corybantes, sont secondés et terminés par des tremblements de terre, par des éclairs, et par des éclats de tonnerre.)

CYBELE ET LE CHOEUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

Que le malheur d'Atys afflige tout le monde.

CYBELE ET LE CHOEUR DES CORYBANTES.

Que tout sente ici bas
L'horreur d'un si cruel trépas.

CYBELE ET LE CHOEUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

Pénétrons tous les cœurs d'une douleur profonde;
Que les bois, que les eaux perdent tous leurs appas.

CYBELE ET LE CHOEUR DES CORYBANTES.

Que le tonnerre nous réponde;
Que la terre frémisse et tremble sous nos pas.

CYBELE ET LE CHOEUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

Que le malheur d'Atys afflige tout le monde.

TOUS ENSEMBLE.

Que tout sente ici bas
L'horreur d'un si cruel trépas.

FIN D'ATYS.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE ET DU PREMIER VOLUME.

